L'Libraire

Quand on ~~...~~ a du bien
l'on ne manque point de
pretendans

L' Libraire pour Monsi-
eur Norberten
Wasilewski
Religionge Camaldolen

MEMOIRES
DE
MADAME
DE LA
GUETTE,

Eſcrits par Elle-meſme.

A LA HAYE,

Chez *Adrian Moetjens*, Marchand
Libraire prez de la Cour, à la
Librairie Francoiſe, 1681.

AVIS

Du Libraire au Lecteur.

Ce n'est pas sans raison qu'on peut asseurer le Lecteur, qu'il trouvera dans ce Livre de quoy contenter sa curiosité dans la diversité des rencontres & des evenemens qui y sont contenus avec toutes leurs circonstances. Comme Madame de la Guette *est connüe en ce païs-cy, aussi bien qu'en France, je ne doute pas qu'on ne prenne plaisir à lire ses Memoires, qu'on trouvera non seulement tres-veritables, mais encore assés bien tournez, & bien escrits pour une Femme, qui ne s'est jamais meslée de*

composer des Histoires; je l'appelle femme bien qu'elle ait une humeur entierement opposée à celles de son Sexe, puisque je luy ay ouy dire plusieurs fois, que qui pourroit voir son cœur à nud le trouveray tout viril, & y remarqueroit une generosité qui n'est pas ordinaire aux Femmes. Elle a infiniment d'esprit, & Elle est capable de plusieurs choses; Ceux qui la connoissent à fonds, ne contrediront pas ce que j'avance : car ils sçavent ce quelle vaut. Pour moy je me contenteray de l'admirer, & de donner lieu au public de l'admirer aussi comme je fais, en mettant ses Memoires en lumiere.

MEMOIRES DE MADAME DE LA GUETTE,

Escrits par Elle-mesme.

CE n'est pas une chose fort extraordinaire de voir les Histoires des hommes, qui par leurs beaux faits, ou par leurs vertus eminentes se sont rendus recommandables à la poste-

rité, ou qui ont été élevez ou abbaiſſez ſelon les caprices de la fortune; mais il ſe trouve peu de Femmes qui s'aviſent de mettre au jour ce qui leur eſt arrivé dans leur vie. Je ſeray de ce petit nombre, & pour commençer l'hiſtoire de ma vie, je diray que je ſuis Fille d'un homme qui avoit l'eſtime & l'approbation de toute la Nobleſſe de ſon Pays, & même de quelques Princes qui luy faiſoient l'honneur de le conſiderer. C'eſtoit un des beaux eſprits de ſon temps & beaucoup recherché pour ſon bon conſeil, par ce qu'il étoit univerſel. Son Pere étoit un Cadet de Normandie de la race des Meurdrac dans le Contantin qui eſt une ancienne Nobleſſe du Pays, & même ſi ancienne que Monſieur le Marquis de Flamanville dernier mort m'a dit pluſieurs fois qu'il connoiſſoit bien mon extraction, & que la Maiſon de Matignon & la ſienne étoient plus nouvelles. Ma Mere étoit Pariſienne

ne d'aſſez bonne Famille ; ſon Pere étoit de Robe dans le Parlement : c'étoit une tres-honneſte & habile Femme, puiſque par ſes ſoins & par ſon Oeconomie elle a laiſſé en mourant ſa Maiſon aſſez opulante.

Quand Dieu m'eut fait la grace de me mettre au monde, qui fut l'année mille ſix cent treize le vingtiéme de Fevrier, elle eut aſſez de charité & de bon naturel pour me vouloir nourrir elle même, quoy que cela ne ſoit pas ordinaire en France aux gens qui ſont hors du commun. Je luy en ay rendu un million de graces avec beaucoup de raiſon, parce que je puis dire qu'il n'y a point de Femmes qui ſoient d'un meilleur temperament, n'y qui ait moins d'infirmité que moy. Elle m'eleva donc cette bonne Mere & ſitôt que je fus hors de l'enfance, elle commença à me donner de petits ſoins dans ſa maiſon, & me faiſoit toûjours rendre compte de ce qu'elle m'avoit commandé. Il n'y a rien qui

ouvre tant les esprits des jeunes filles que de les faire agir de bonne heure, & je conseillerois à toutes les Meres d'en faire de même; Car outre que cela les rend intelligentes, cela empêche aussi l'oisiveté qui est un vice que nôtre Sexe doit fuir plus que la peste. Ayant atteint l'âge de dix ou douze ans je fus envoyée à Paris chez un Frere de ma Mere pour me façonner un peu & m'oter mon air campagnard. On me fit venir des Maîtres pour apprendre ce qu'une Demoiselle doit sçavoir, & a mon retour chez mon Pere, il crut que j'avois assez bien employé mon temps, car il avoit tant de bonté pour moy; que tout ce que je faisoit luy ëtoit agreable & même comme mon humeur a été tousjours martiale, je le priay de me donner un Maître d'armes. ce qu'il m'accorda. J'avoüe que je n'avois point plus de satisfaction que lors que je tenois le fleuret en main. En exerceant ce metier

avec

avec mon Maître le poignet me devint aſſez ferme. Il y avoit deux jeunnes Gentils-hommes dans nôtre voiſinage qui venoient ſouvent viſiter mon Pere. L'un s'appelloit du Buat & l'autre Varane Couſins Germains. Je leur faiſois tousjours quelque defi touchant le fleuret. Il avoient aſſez de complaiſance pour ſe mettre en garde, & de parer mes coups. Je m'y échauffois tout de bon & l'on ne ſe ſeparoit point que je n'eus donné quelque botte. Mon Pere qui y étoit preſent y prenoit un plaiſir extreme. Quand aux Piſtolets & Fuſils, je m'en demêlois aſſez pour faire feu & tirer juſte. Outre ces divertiſſemens j'avois l'avantage d'avoir les plus belles Voiſines pour compagnes que l'on put voir en ce temps là. Nous nous aſſemblions preſque tous les jours, c'eſtoient trois beautez blondes, mais dans la derniere perfection & du corps, & de l'eſprit, l'une ſe nommoit Mademoiſelle de Varane,

l'autre Mademoiselle de Fleuri & la derniere Mademoiselle de Quinsi, tout nos passetemps aboutissoient à des petits divertissemens tels que sont la Guittare, le Chant, la Promenade, les Collations & les Bains dans la petite Riviere d'Yeres, dont l'eau est le plus claire qui se voye, & la plus bien faisante. J'y admirois ces beautez avec plaisir, & je crois que si Cupidon si fust rencontré, il n'auroit pas été moins sensible a leurs charmes qu'à ceux de Psiché. J'allois aussi fort souvent au Chateau de Gros-bois auprés de ma soeur ainée, qui en avoit épousé le Capitaine & je fus si heureuse que Madame la Duchesse d'Angoulesme à qui appartenoit le Chateau, me prit en affection. C'étoit cette grande Duchesse, Fille du Connestbale de Montmoranci, la merveille de son temps, & une des plus sages Princesse, que la terre porta jamais, l'à je commençay a voir le grand monde, & j'y prenois un sin-

ſingulier plaiſir. Cela m'eſtoit fort avantagieux par ce que j'en ay un peu profité depuis ayant ſceu me tirer de la preſſe ſelon les occaſions. Mais enfin les choſes ne ſont pas tousjours ſtables, la plus belle vie & la plus tranquille eſt ſujette à des traverſes, & à pluſieurs ſortes d'incidens, l'on en verra aſſez dans la mienne.

Mon Pere qui ne ſongeoit qu'à mon établiſſement par un mariage commença à ècouter pluſieurs partis qui ſe preſenterent, car chacun ſçait que quand on a du bien l'on ne manque point de Pretendans. Il me fit aſſez de propoſitions differentes ſur ce ſujet, & vouloit bien me donner la connoiſſance de tous ceux, qui me faiſoient l'honneur de me rechercher, afin d'en dire mon petit ſentiment, qui eſtoit tousjours fort éloigné du ſien, & quand on me parloit de mariage, on me faiſoit un ſenſible deplaiſir. Je ſupliay, donc mon Pere & ma Mere de ne m'en plus parler; ce

qu'ils eurent la bonté de m'accorder, jugeant bien que rien ne pressoit, puisque j'etois encore fort jeune, je demeuray contante & satisfaite continuant la mesme sorte de vie, qui n'estoit pas des moins agreables: Mais un jour que ma Mere alla rendre ses respects à Madame d'Angoulesme, je vis dans la Chambre de cette Princesse, un homme fort bienfait, qui me regarda beaucoup, cela me donna la curiosité de m'informer qui il étoit, ma Soeur m'apprit que c'estoit un Gentil-homme que Monsiéur d'Angoulesme aimoit, & dont quantité de gens faisoient cas, je m'en retournay chez mon Pere, mais non pas si libre, que j'en estoit sortie, parce que cet homme si bienfait, me flattoit tousjours l'idée & me donnoit de l'inquietude sans sçavoir pourquoy. Je l'ay scu du depuis, car je l'aima assez pour en faire mon mary, comme l'on voira dans la suitte. La rencontre fut pareille de son

côté, les regards ſi frequens qu'il me faiſoit, formerent dans ſon ame une, idée ſi ayantageuſe pour moy, qu'il n'y a eu que la mort qui l'ait pu detruire. Il fut donc queſtion de me declarer ſes ſentimens & ce fut pour parvenir à ſon deſſein qu'il fit amitié avec mon Beau-frere afin de l'introduire chez nous. Il y vint rendre viſite & mon Pere le reçeut fort agreablement, parce que tous les gens d'honneur y eſtoient les bien-venues, je l'aiſſe à penſer dans quelle èmotion, je pouvois eſtre de voir cette perſonne que j'eſtimois beaucoup, hors le ſalut il ne me dit rien ce jour-là. L'amour agiſſoit fortement pour tous deux, ſes viſites devinrent frequentes, & il fut aſſez heureux pour rencontrer une heure favorable pour me declarer ſa paſſion, ce qu'il fit de la maniere la plus obligeante du monde. 'Il avoit beaucoup d'eſprit, beaucoup d'amour & eſtoit fort eloquent, ce qui m'em-

baraſſoit aſſez, ne pouvant repartir juſte à tout ce qu'il me dit dans ce moment; mais je luy fis bien connôitre que j'approuvois ſon deſſein, & que je me tiendrois heureuſe ſi mon Pere le vouloit approuver auſſi; parce que j'y eſtoit abſolument reſoluë & même je luy dis qu'il ſe pouvoit aſſeurer de ma conſtance qui luy ſeroit tousjours favorable, quoy qu'il pût arriver. Il eſtoit ſi tranſportée de joye qu'il ne ſe ſentoit preſque plus il me dit les paroles du monde les plus reconnoiſſantes & m'aſſeura de ſa foy, & de ſa fidelité qui fut inviolable. Il ſe paſſa quelque temps ſans qu'il en parlât à mon Pere & même il s'en retourna à l'armée, ne jugeant pas à propos de luy en parler pour cette fois. Il m'aimoit beaucoup; Mais la guerre eſtoit ſon attache principale & tous ceux qui l'ont vu dans les occaſions en peuvent rendre temoignage; car l'on parloit aſſez ſouvent du Sieur de la Guette qui eſtoit ſon nom.

Le Roy Loüis treizieme luy donna la Compagnie de Chevaux-legers de feu Monsieur le Marquis de la Luzerne, qui estoit de ces belles Compagnies d'Ordonnance en ce temps-là, & le Roy Loüis quatorzieme le gratifia en suitte pour ses bons services d'une place de Maître d'hostel Ordinaire du Roy, d'une d'Aide de Camp dans ses armées, & de Mareschal de Batailles. Je dis ces choses afin que l'on voye que je ne m'estois point trompée dans mon choix, puisque deux si grands Roys ont eu de la consideration pour luy. Cette premiere absence me fut assez rude & tous mes divertissemens avec mes belles voisines m'estoient presque à charge, je ne recherchois plus que la solitude pour rêver à cet objet, & moy qui avoit été la plus gaye, & la plus enjoué de toutes les Filles, je deviens la plus melancolique du monde, & j'êtois a charge à tous ceux qui me voyoient. Mes trois com-

pagnes se marrierent en ce temps-là, & furent emmenées hors du Pays, je demeuray donc seule dans mon chagrin sans oser dire ce qui le caussoit. Je fis cependant amitié avec une jeune veuve, qui n'estoit pas des plus sottes, ce qui soulagea beaucoup ma doleur, par ce qu'insensiblement, & avec le temps, je luy en dis la cause, la croyant assez discrete pour le taire. C'est une chose bien douce que d'avoir une confidente à qui l'on peut tout dire, je le pouvois faire avec dautant plus d'asseurance, que mon amour estoit chaste & honneste. Le Sieur de la Guette de son côté n'estoit pas moins agité que moy, & je puis dire, qu'il l'estoit beaucoup plus estant absolument possedé par deux puissances, Mars & l'Amour. L'Amour le pressoit de revenir promptement auprés de moy dans la crainte qu'il avoit que l'on ne me marriast à quelqu'autre, & Mars de son côté, luy faisoit connoistre le ser-

ſervice qu'il devoit à ſon Roy & qu'un homme ſans reputation eſt un corps ſans ame. Je ſuis bien de ce ſentiment là, car ces gens qui n'ont point de cœur ſont indignes de vivre. Il demeura donc a ſon devoir juſqu'à la fin de la Campagne. L'Armée eſtoit en Lorraine, c'eſtoit dans le temps de l'affaire de Nancy. Il s'aviſa de m'ecrire la lettre du monde la plus touchante, comme j'avois un grand penchant à l'aimer, je n'eus pas peine à y repondre & même je luy donnay addreſſe chez ma veuve pour me faire ſçavoit de ſes nouvelles tout autant qu'il pouvoit; Ce qui arrivoit frequemment. Elle eſtoit tres-fidelle à me les remettre en main, il n'y avoit pas un mot, & pas une ſillabe que je ne leus & ne releus mille fois, j'en faiſois part à ma confidente & toutes deux nous en admirions le ſtile, car il couchoit parfaitement bien par eſcrit, c'eſtoit un grand ſoulagement pour moy, que de recevoir de ſes

let-

lettres, & même en ce temps le grand chagrin qui me devoroit commença a se dissiper, je repris mes divertissemens ordinaires en attendant le retour de mon Amant.

Mon Pere, qui estoit persecutée de Gendres pretendans m'en disoit tousjours quelque mot à la traverse, quoy qu'il m'eut promis de ne m'en plus parler. Mais comme les Peres sont nos superieurs, ils ne nous tiennent parole que tant qu'il leur plaît & nous devons tousjours écouter ce qu'ils nous disent avec respect, puis qu'ils ne recherchent que nostre avantage. Il en fut tout autrement à mon egard, la forte inclination que j'avois pour le Sieur de la Guette me porta à la desobeïssance, ce que les filles bien néez ne doivent jamais faire. Il est vray que ma Mere & ma soeur approuverent mon choix ce qu'elles me fortifierent de plus en plus dans ma resolution, le jugent digne de moy.

Il revint donc de l'Armée dans le temps que l'on conduisit Madame la Duchesse de Lorraine à Paris, ou il eut l'honneur de l'accompagner & aussitôt aprés il vint chez nous pour poursuivre son dessein & faire sa declaration à mon Pere, qui le recevoit tousjours parfaitement bien, ne sachant point le sujet de ses visites, qui durerent encore quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin il parla tout de bon. Mon Pere l'ecouta attentivement, & en suitte luy fit le remerciment le plus honneste qu'il put, luy disant qu'il estoit fort faché de ce qu'il ne le pouvoit accepter; par ce qu'il s'estoit engage de parole à un autre & le suplia de n'y plus songer d'avantage, & luy dit qu'il luy auroit tousjours la derniere obligation, & que j'estois une personne, qui ne le meritoit pas. Mais comme le Sieur de la Guette estoit l'homme du monde le plus violent, il recut ce refus d'une ètrange maniere. Il se

mit à jurer, & à tempester horriblement, disant qu'il sçauroit bien degager mon Pere de sa parole. Mon Pere qui n'estoit pas d'humeur a souffrir de tels emportemens luy repartit, qu'il n'en seroit point autre chose. Tout ce tintamarre là dura plus d'une heure dans son cabinet. L'un à declarer ses sentimens, l'autre à les combattre. Ma Mere & moy nous estions dans une Salle en attendant le retour du Cavallier, il y entra avec la plus grande furie du monde, disant que mon Pere l'avoit refusé, mais qu'il se sçauroit bien satisfaire & qu'il estoit resolu de tüer jusqu'à la septieme generation, & qu'il commençeroit par moy. Ces fleurettes là n'auroient pas été fort agreables à une personne qui auroit eu de la timidité. Mais cela ne me servoit qu'à le considerer davantage, puisque je jugeay par là, qu'il m'aimoit d'une façon toute extraordinaire, & que l'excez de son amour luy
fai-

faisoit dire toutes ces choses, bien que ma mere fut saisie d'un grand tremblement, elle fit neanmoins tout ce qu'elle put pour l'adoucir, luy faisant esperer qu'elle parleroit à mon Pere en sa faveur. Ces bonnes paroles calmerent un peu l'orage, il resta là encore un moment, & prit congé de nous pour s'en retourner à Sussi en Brie où il faisoit son sejour, quand il estoit au Pays. Nôtre demeure estoit à une lieuë de Gros-bois au Village de Mandre. Quand il fut sorty du logis mon Pere vint à son tour faire des menaces, & me dit nettement qu'il me defendoit de le voir, qu'il ne vouloit pas pour gendre un homme si emporté, & qu'il n'en fut plus parle, nous demeurâmes müettes, ma Mere & moy, elle par discretion, & moy par respect.

Je ne manquay pas en suitte de voir ma confidente aussitôt que j'en eus le temps pour luy decharger mon cœur car je n'estois pas resoluë d'en de-

meurer là comme mon Pere pretendoit, puiſque la Providence Divine en avoit ordonné autrement.

Je fis ſcavoir de mes nouvelles au Sieur de la Guette, par ma veuve, je luy manday au long tout ce qui m'avoit été dit, & l'aſſuray de ma conſtance qui eſtoit la ſeule choſe ſur quoy il faiſoit fonds, car il doutoit de la bonne intention de ma Mere ayant fort bieu reconnu, que mon Pere eſtoit le maître chez luy. Il ſe rendit chez la confidente pour y peſter à ſon aiſe & m'ecrire quelque billet puiſqu'il n'y avoit plus lieu de nous voir ſelon les apparences; Mais comme il n'eſtoit pas homme à ſe rebuter, il en cherchoit toutes les occaſions, & un jour entre autres, il entra au logis par ſurpriſe, quoy qu'il y eut bon ordre pour l'en empêcher. Il s'en alla au cabinet de mon Pere, le piſtolet à la main, ſe jetta à ſes pieds, & luy dit en deux mots Monſieur, il me faut Mademoiſelle vôtre

fil-

fille pour femme ou la mort. Il luy presenta son pistolet, & luy dit, il y a trois balles là dedans, vous n'avez qu'a faire joüir le ressort. Mon Pere fut fort surpris de cette harangue, & ne sçavoit que luy repondre, car il le voyoit dans le dernier transport, neanmoins il fut invincible, & le pauvre la Guette ne put obtenir que la continuation d'un refus, hors une chose qu'il luy accorda aprés l'en avoir requis plusieurs fois, qui estoit de me parler un quart d'heure en presence de ma Mere, cela fut fait, & je puis dire, que tous les mots qui s'y dirent n'y furent point inutile. Mon Pere entra sur les entrefaites, & me dit ; voila un Cavalier qui a de la bonne volonté pour vous ; je n'y veux pas entendre ; je vous defends de l'aimer, & il luy dit ensuitte, Monsieur, vous pouvez prendre congé de la Compagnie, n'y revenez jamais, je suis vôtre Serviteur & nous quitta. Il se fallut donc separer

mal-

malgré nous, mais ce que nous avions dit, eſtoit dit, il monta a cheval, & partit de la main comme un foudre, je croy que ſon pauvre animal en eut de bons coups d'eperons dans le ventre. Mon Pere ne m'en fit pas plus mauvaiſe mine dans la creance qn'il avoit que je luy obeïrois le Sieur de la Guette reſta encore quelque temps dans le Pays, il voyoit nôtre veuve fort ſouvent pour apprendre de mes nouvelles, & me donner des ſiennes; mais il eut ordre de retourner en Lorraine, dez qu'il fut parti, je le dis a ma Mere, afin que mon Pere en fuſt averti. Il en eut bien de la joye, je n'en fis paroiſtre aucun chagrin, à quelque temps de là je demanday congé d'aller voir ma ſœur, & d'y reſter deux ou trois mois. On me l'accorda facilement, je trouvay a Gros-bois cette Illuſtre Princeſſe, donc j'ay parlé & Madame la Comteſſe d'Alais ſa belle fille, qui eſt Madame la Du-

cheſſe

cheſſe d'Angouleſme d'aujourdhuy, qui ne cede à perſonne pour ſon rare merité, & dont la piété entre ſes autres vertus fait le principal caracte-re, j'avois l'honneur de leur rendre mes tres-humbles reſpects tous les jours, & je puis dire qu'elles m'ai-merent l'une & l'autre. Elles avoient des filles d'honneur fort ſages & fort ſpiritüelles, nous nous voyons à tous momens, & avions la ſatisfac-tion de nous promener fort ſouvent dans ce parc tant renommé pour la quantité des beſtes ſauves qui y eſto-ient, & pour ſes belles allées à perte de vuë, l'on s'y entretenoit avec plaiſir, & l'on joüoit à mille petits jeux d'eſprit. Monſieur le Duc d'Angouleſme qui aimoit la chaſſe éperduëment y couroit le cerf fort ſouvent, & les Dames en avoient tout le paſſetemps, je n'en quittois pas ma part; parce que c'a été une de mes paſſions dominantes. Au retour de la priſe du cerf, il y avoit un ex-

treme plaiſir dans voir faire la curée & d'entendre ſonner un grand nombre de cors pour animer les chiens, qui faiſoient un clabandis le plus grand du monde dans le Chieny. Il faiſois dangereux de ſe trouver à l'ouverture de la porte; car ils couroient avec furie pour manger ce qu'il leur eſtoit preparé ſur la nappe du Cerf.

Cependant je recevois tousjours quelque nouvelle de mon futur Epoux, qui ne m'étoient pas desagreables. Mon Pere de ſon côté bien-aiſes de m'avoir, il jetta enfin les yeux ſur un qui étoit fort à ſon gré à cauſe qu'il avoit beaucoup de bien, tous les peres en ſont logez là, & je trouve qu'ils ont raiſon, car il y a plaiſir quand la marmite joüe ſon jeu. Il falloit donc m'en retourner an logis ſans ſçavoir pourquoy. Ma Mere ne m'en dit rien; parce que mon Pere le luy avoit deffendu. Je vis ma confidente à mon ordinaire tantôt chez elle, tantôt chez nous. Elle y

étoit bien venuë, & l'on ne ſçavoit pas nôtre intrigue. Un ſoir que nous nous promenions dans nos enclos mon Pere, ma Mere & moy, il y vint un laquais de Madame l'Abeſſe de Gerſi, que l'on appelloit Madame de Vatan. Il preſenta un billet à mon Pere auſſitôt qu'il en eut fait le lecture, il luy dit, mon amy, dites à Madame que je manqueray pas de me trouver demain chez elle avec ma Femme & ma Fille, puis s'addreſſant à nous dit: C'eſt une religieuſe qui va prendre l'habit, elle nous prie de nous trouver à la ceremonie, il y fallut donc aller, quoy que je fiſſe toute choſe pour m'en deffendre. En arrivant nous allâmes droit à l'Egliſe, dix heures eſtant ſonnées, & ne voyant point de preparation, je demanday à une Tourriere, ſi la Ceremonie commenceroit bientôt, elle fut ſurprize & me dit, Mademoiſelle, qu'elle Ceremonie? De cette bonne Fille, luy di-je, qui va prendre

dre l'habit, elle demeura interdite & ne ſçavoit que me repondre, mais dans le moment, il entra trois Cavalliers la botte levée, dont un vint droit à nous pour nous ſalüer. C'étoit un Gentil-homme d'auprés de Melun, nommé Voiſenon bon amy de mon Pere, les deux autres un peu eloignez nous ſaluerent du Chapeau, mon Pere qui étoit auprés de Madame l'Abeſſe la quitta pour venir à l'Egliſe où il trouva ces Meſſieurs, il y eut grandes careſſes de part & d'autres. La Meſſe commenca, & auſſitôt qu'elle fut achevée l'Aumonier nous conduiſit au parloir ou nous trouvames le couvert mis, & incontinent aprés l'on ſervit, chacun prit place, l'on me mit auprés d'un de ces ttois Cavalliers, qui étoit un jeune Gentil-homme aſſez bien fait, & qui prenoit grande peine à me ſervir de ce qui étoit ſur la table. Madame l'Abbeſſe étoit de l'autre côté de la Grille, qui regaloit

loit ses hôtes fort agreablement par sa bonne chere & par son bon visage. Elle estoit fort genereuse & faisoit les choses de bonne grace & tout cecy à la consideration de mon Pere qu'elle vouloit obliger, comme estant son amy. Aussitôt qu'on fut hors de table, mon Pere me dit suivez moy & me mena dans un petit jardin pour me dire avez vous bien regardé ce jeune Gentil-homme qui estoit auprés de vous je vous recommande de le recevoir de bonne grace, parce que j'en veux faire vôtre mary, il viendra tout à l'heure, faite la chose comme je vous l'ordonne & se retira sans que j'eus le temps de répondre un seul mot. Le Cavallier parut au même moment tout tremblant comme je crois, car j'avois les yeux tout en feu de colere, il me deguéna son compliment avec desordre, & il eut peu de satisfaction de moy, je luy repondis que je n'approuvois nullemẽt son dessein & qu'il pouvois se retirer

au plus viste, que sa recherche m'offençoit. Il demeura tout interdit, en disant, je suis le plus malheureux de tous les hommes. Il est vray, que vous l'étes, luy dis-je, car si vous perseverez je vous perdray, je le quittay brusquement & fus rejoindre la compagnie. Il fut obligée de me suivre avec un visage peu satisfait, l'on demeura là encore quelque temps, & puis l'on prit congé de Madame l'Abbesse pour s'en retourner chacun chez soy.

Mon Pere me fit monter à cheval pour me parler en chemin, hé bien! me dit il, ma fille, que dites-vous de ce jeune Gentil-homme, vous serez heureuse, c'est un fils unique qui a de grands biens & qui vous aimera infailliblement, j'auray de la joye de vous voir en ménage; n'y consentez vous pas. Tout me fremissoit à ces paroles & je ne sçavois que repondre, je le suppliay enfin de ne me point presser là-dessus & luy dis que je me

trouvois si heureuse auprés de luy, que j'étois resoluë de ne le quitter jamais, il me repartit vous estes une sotte, vous ne connoissez pas vôtre avantage, je passeray outre. Je vous donne seulement huit jours pour vous determiner, je n'eus pas le petit mot à dire esperant que ma Mere detournerois l'orage qui me menaçoit. Je la fus trouver le lendemain à sa chambre & je me jettay à ses pieds pour la conjurer d'avoir compassion d'une miserable qu'ō vouloit forcer à prendre un homme & qu'elle même sçavoit bien que je n'aurois jamais d'inclination que pour le Sieur de la Guette. Elle me dit ne vous mettez pas en peine je porteray vôtre Pere à remercier ces Messieurs & le priray de vous laisser en repos, elle eut assez de pouvoir pour l'obtenir, si bien qu'on ne me parloit plus de rien & je vivois contante. Il fallut pourtant donner avis à nostre Guerrier de tout ce qui s'estoit passé, il estoit au siège

de la Motte en Lorraine & ne pouvoit pas quitter que la place ne fut renduë ce qui arriva incontinent aprés qu'il eut reçeu de mes nouvelles il obtint congé du General & s'en revint à tire- d'aîle au Païs pour écouter tous ceux qui luy pouroient faire obstacle & pour gaigner mon Pere s'il y avoit moyen. Je scus bientôt son arrivée & ne m'en vantois pas, car nôtre veuve alloit & venoit, il rechercha toute sorte de voyes pour tacher de gaigner mon Pere & même Monsieur le Duc d'Angoulesme Fils du Roy Charles neufviéme, prit la peine de luy en parler plusieurs fois, c'estoit le Prince du monde le plus bien faisant, il aimoit le Sieur de la Guette, il ne haïssoit pas mon Pere & il souhaitoit que la chose se fist. Mon Pere qui ne manquoit pas de respect pour ce grand Prince n'y vouloit cependant jamais consentir, & supplia son Altesse de luy vouloir pardonner & de luy ordonner toute

autre chose, quoy qu'il sceust fort bien que le Sieur de la Guette valoit tout ce qu'un Galant-homme peut valoir, nous estions en d'estranges peines de voir que nôtre mariage reculoit plustôt que d'avancer. Aprés y avoir employé le vert & le sec, comme l'on dit, nous nous resolumes donc de nous marier & de terminer ainsi nostre affaire. Il fallut avoir une dispense de Monsieur l'Archevêque de Paris & un plein pouvoir au Curé de ma Parroisse de nous donner la benediction nuptiale aprés la publication des bancs. Nous primes jour Monsieur de la Guette & moy avec la permission de ma Mere d'en faire la Ceremonie, il ammena avec luy six de ses amis pour servir de temoins donc mon beaufrere estoit du nombre. Nous fumes marriez à deux heures aprés minuit & en suitte l'on dit la Messe, l'Eglise estoit tout devant nostre logis. Mon Pere ne sceut rien de tout ce qui se passoit & dor-

moit paiſiblement, la Meſſe étant achevée, mon mari & mon beaufrere me preſenterent la main pour me mener au logis, & me quitterent tout auſſitôt, afin de rejoindre leurs amis au plus vîte, parce qu'ils venoient de faire un coup aſſez hardy & aſſez dangereux, ayant affaire à un homme qui les pouvoit perdre tous, pour moy je m'en allay paiſiblement me coucher ſans aucune crainte, tout ce que je fis, ce fut de dire à *la* fille qu'il m'avoit ſuivie de tenir la choſe ſecrette, parce qu'elle couroit riſque de la vie, la pauvre fille fut tout le reſte de la nuit en pleurs & en larmes, elle avoit grande raiſon de craindre, car l'on eſt fort rigoureux en France à l'endroit de ceux qui aſſiſtent à ces ſortes de mariages qui ſe font contre la volonté des Peres, & je ne conſeilleray jamais à aucune fille de faire ce que j'ay fait, car j'ay connu depuis que c'eſt une grande faute, que la des-

obeïſ-

desobeïssance sur le fait du mariage j'en ay demandé pardon à Dieu du plus profond de mon ame. Nous passames quinze jours de la sorte sans que mon Pere scut aucune nouvelle de ce qui s'estoit passé. On luy avoit seulement donné avis, qu'il prit garde à moy; que le Sieur de la Guette avoit dessein de m'enlever, cela luy donna beaucoup d'inquietude & me commanda absolument de ne pas sortir de ma chambre, qu'il n'en ordonnât autrement, j'estoit donc prisonniere non pas de guerre, mais d'amour, puis qu'il estoit cause que l'on me traittoit de la sorte, mais de ce bel amour chaste & pudique, car mon Mary dans sa recherche m'avoit tousjours fait esperer que nous vivriont comme Freres & Sœurs, & que ma virginité me seroit conservée. C'estoit là ma creance, ce qui m'obligea de passer outre car si j'avois cru coucher auprés d'un homme, je ne me serois jamais mariée, l'on voit

par là l'eſtat de ma ſimplicité & comme j'allois tout à la bonne foy. Pluſt à Dieu que toutes les filles fuſſent dans la même diſpoſition, elles ne ſeroient pas ſçavantes comme elles ſont, & conſerveroient leur reputation qui eſt le treſor le plus precieux que l'on puiſſe poſſeder. Je ſuis ennemie mortelle de l'infamie & ne fait cas que de la vertu.

Dans le temps de ma priſon il vint un Gentil-homme Lieutenant de la Garde Ecoſſoiſe nommé Monſieur de Nieure me rendre viſite, il eſtoit amy de noſtre maiſon, & il me dit qu'il venoit de faire une propoſition de mariage pour moy à mon Pere, nepveu de Monſieur des Cures Grand Mareſchal des Logis de la Maiſon du Roy, & que ce ſeroit bien mon avantage & que je ne devois plus ſonger au Sieur de la Guette, que mon Pere ne conſentiroit point à noſtre union quoy qu'il pût arriver & ſouhaitoit ſçavoir de moy ſi j'eſtois

tous-

tousjours resoluë de le vouloir, je luy temoigné, que j'avois changé de sentiment & que je l'assurois que je ne l'epouserois jamais & même je luy en donnay ma foy, je le pouvois bien faire puisque l'affaire estoit deja consommée, il me demanda en suite si j'approuvois sa proposition à quoy je repartis que je n'avois plus de volontè parce que les femmes mariées qui sont sages n'en doivent point avoir, il prenoit ma reponse dans une autre sens, il retourna trouver mon Pere, luy porta cette bonne nouvelle, mon Pere en eut bien de la joye & me la fit paroître une heure aprés, car il vint dans ma chambre fort gay & me dit: Ne vous ennuyez pas dans vôtre solitude, vous serez bientôt libre, puisque vous rentrez dans vòtre devoir, laissons seulement passer encore quelques jours pour ma satisfaction. Je luy fis alors une profonde reverence & luy dis qu'il étoit le Maître. Mon Mary cependant me

voioit quaſi toutes les nuits comme l'on voiroit une ſœur, nous nous entretenions de cent choſes agreables en la preſence de cette bonne fille qui avoit aſſiſté à mon mariage, mon Mary s'ennuya à la fin & me dit qu'il vouloit faire declarer à mon Pere tout ce qui s'eſtoit paſſé, & pour cet effet il alla trouver Monſieur le Duc d'Angouleſme qui eſtoit à St. Germain auprés duRoy pour luy declarer nôtre mariage, & le conjurer treshumblement de le faire agréer à mon Pere. Son Alteſſe fut ſurpriſe de cette nouvelle, & en temoigna de la joye en même temps. Il faiſoit à mon Mary l'honneur de l'aimer comme j'ay desja dit, il s'informa de luy ſi le mariage étoit conſomme, à quoy mon Mary repondit que non & qu'il ne me vouloit pas preſſer là-deſſus, parce qu'il m'en avoit donné parole. Monſieur d'Angouleſme ſe mit alors comme en colere & luy dit par le cordieu, vous eſtes un plaiſant homme

me, ſi voſtre beaupere ſcait voſtre mariage, il mettra voſtre femme dans unConvent d'où vous ne la verrez jamais ſortir, partes inceſſament & couchez avec elle ſans remiſe, je ſeray à Gros-bois dans cinq ou ſix jours, vous m'y viendrez trouver & j'envoyeray chercher Monſieur de Meurdrac pour le porter à vous pardonner. Aprés une profonde reverence mon Mary luy dit: Monſeigneur j'eſpere tout de vôtre bonté. Il partit là-deſſus pour executer le conſeil de Son Alteſſe,& me vint trouver à ſon ordinaire, je ne dis point ce qui ſe paſſa, on le peut bien imaginer, enfin le temps s'ecoula & Monſieur d'Angouleſme vint à Gros-bois, Il envoya querir mon Pere par ſon Ecuyer, nommé Monſieur de Rufierre. Mon Pere monta à Cheval auſſitoſt pour aller recevoir l'honneur des commandemens du Duc, auſſitôt qu'il fut arrivé Son Alteſſe, luy parla de choſes indifferentes, & enſui-

te tomba sur nôtre chapitre, luy disant qu'il s'étonnoit pourquoy il ne faisoit pas nôtre mariage. Mon Pere repartit à Monsieur d'Angoulesme, qu'il n'en avoit point de raison ; mais qu'il ne pouvoit se vaincre là-dessus à l'heure même, Monsieur le Duc luy dit : Mon cher amy, l'affaire est faite, vôtre fille est mariée, & la Guette est vôtre gendre. Mon pauvre Pere reçut cette nouvelle comme un coup de foudre, jamais homme ne fut si surpris, il perdit le respect devant ce bon Prince, il jura, tempesta & menaça même horriblement, disant qu'il me tueroit dés qu'il seroit au logis. Monsieur d'Angoulesme voyant qu'il ne revenoit point de son emportement, fit dire à mon Mary qui estoit dans une chambre voisine de prendre une haquenée dans son écurie pour me venir querir & m'ammener au plustôt chez luy, cependant que l'on amuseroit mon Pere. C'estoit un Prince qui

qui n'aimoit pas le desordre. Mon Mary monta à Cheval sans se faire davantage tirer l'oreille, un valet de pied monta la haquenée, & ils galloperent tous deux d'une telle vitesse qu'il se rendirent en une demi-heure de temps chez nous. Je les apperçus de loin, je courus droit à la porte, pour sçavoir ce que nous deviendrions. Il n'eût pas plustôt mis pied à terre, qu'il me dit montez vite à cheval, il n'y a point de temps à perdre. Je fus donc alors embrasser ma bonne Mere que je trouvay en larmes parce qu'elle m'aimoit passionnement, & nostre separation luy étoit sensible au dernier point. Je la consolay le mieux que je pûs & suivis mon Mary, nous courumes le petit galop pour eviter la rencontre de mon Pere qui venoit par le même chemin. Nous arrivâmes chez mon Mary sans aucune mauvaise rencontre, il m'y reçût agreablement & m'y dit tant de choses obligeantes

que

que j'obliay bientost tout ce que je venois de quitter. Je renonçay à la tendresse d'un Pere & d'une Mere qui m'aimoient autant qu'on peut aimer. Le grand amour & ce grand naturel que mon Pere avoit pour moy se changea dans la suite en haine. Il prit donc congé de Monsieur d'Angoulesme qui luy donna un Gentil-homme pour l'accompagner, & pour voir ce qu'il fairoit. Le long du chemin, ils ne parlerent d'autre chose que de mon mariage, mon Pere estant tousjours transporté de fureur. Comme il fut arrivé chez luy un grand valet luy venant ouvrir la porte, il luy demanda où j'estois. Le pauvre garçon luy repondit en troublant que Monsieur de la Guette m'avoit emmenée, il luy appliqua à ces mots un si furieux soufflet qu'il le renversa par terre, & il l'auroit assommé sur la place sans le Gentil-homme qui l'en empecha. Ma Mere survint pour essayer de l'adoucir,

mais

mais il ne l'ecouta en aucune maniere, & même il la querella, luy disant qu'il y avoit de sa faute, & que si elle pouvoit estre convaincu qu'elle avoit consenti au mariage, il voiroit ce qu'il y auroit à faire, si bien que la pauvre Femme se retira dans sa chambre sans oser repondre un mot, & le Gentil-homme pandant tout ce tintammare s'en retourna à Gros-bois.

Je me trouvois fort contante chez mon Mary, nous nous divertissions agreablement; nous montions à cheval tous les jours pour aller à la Chasse, ou pour voir la Noblesse du Voisinage qui me recevoit de la maniere du monde la plus obligeante. Toutes ces douceurs ne durerent pas longtemps, parce que mon Mari fut obligé de s'en retourner à l'Armée. C'estoit la Campagne du Siege de Spire en Allemagne. Nôtre separation fut rude, car je puis dire qu'il m'aimoit d'une façon tout extra-

traordinaire, & que j'en êtoit idolatre. J'eus le temps pour cette premiere fois de verser des larmes à mon aise, & de faire la Femme au prejudice de ces nobles inclinations & de cette fermeté d'ame qui m'êtoit si naturelle, & qui me fait même avoir de l'aversion pour celles de mon Sexe qui ont trop de malesse. En effet j'ay toûjours été d'une humeur plus portée à la Guerre qu'aux exercices tranquilles de mettre les Poules couvert & de filler la Quenouille, quoy que l'on dise qu'une Femme ne doit sçavoir que cela.

Mon Pere apres avoir donné quelque temps à sa douleur, je dis douleur, parce qu'il est tres-sensible à un Pere absolu, comme estoit le mien, d'avoir été desobeï par une Fille qu'il aimoit tendrement, rechercha de se satisfaire par toutes les voyes de la rigueur. Il fit decreter contre tous ceux qui avoient assisté à mon Mariage & contre mon Mari même. Cela don-

donna de l'epouvante à tous les témoins qui restoient dans le Païs. Je devois avoir ma part de cette bourasque; puisque j'avois trempé plus qu'aucun dans la faute, mais comme j'ay toûjours été intrepide, tout cecy ne me causa pas la moindre émotion. Mon Pere cependant se rallentit peu à peu. Tant de personnes de pieté luy parlerent, que cela l'obligea de sursoir toute chose, sans neanmoins me vouloir aucunement voir. J'en avois un deplaisir extreme, mais il ny avoit point de remede, il me falloit ronger mon frein. Quant à mon Mari, je recevois de ses nouvelles assez souvant, qui êtoient en son absence toute ma consolation. Mon chagrin êtant un peu passé je commençay a rendre visite à trois Dames de qualité qui venoient tous les Estez prendre l'air dans leurs belles maisons, au même lieu où je faisois ma demeure. L'une s'appelloit Madame Molé, la seconde Madame de Coulange, & l'au-

l'autre Madame de Masparot, toutes trois fort communes par leur naissance & par leur rare merite. Ces Dames d'une vertu consommée me prirent en affection, par ce que ma maniere de vivre ne leur deplaisoit pas. Comme j'êtois jeune leur bon exemple me fut fort avantageux, & je puis dire que je fus tres-heureuse de tomber entre leurs mains, au sortir de celles de ma Mere, parce qu'il y avoit beaucoup à profiter à leur conversation. Je voyoit encore d'autres Femmes dans le même lieu & dans le Voisinage, qui me rendoient des visites & faisoient cas de moy. Outre cela ma Sœur demeurant à Gros-bois nous nous voyons souvent. Elle êtoit d'un si bon naturel que nous n'êtions jamais plus contantes que lors que nous êtions ensemble. Je recevois ainsi & faisois plusieurs visites, & je voyoit aussi ma bonne & chere Mere, quoy qu'à la derobée & assez rarement.

Trouvant la Campagne de mon Mary un peu longue & ennuyeuſe, je ne pus pas m'empeſcher de luy envoyer en Allemagne mon Portrait, par un Laquais, & une Lettre preſſante pour ſon retour. Ce Laquais alla droit à Nancy pour marcher avec le premier Convoy comme il fit. Il fut aſſez heureux pour rencontrer ſon Maître qui commendoit un Party. Il ſe preſenta à luy, & mon Mari qui ne le connut point luy dit, mon Amy à qui es-tu ? Je ſuis à vous Monſieur repartit le Laquais, je vous apporte des nouvelles de Madame. Sont-elles bonnes, reprit-il, parle vîte. Ouy Monſieur, repond le Laquais, elle ſe porte fort bien. Cela ſuffit dit mon Mary qui prit mes Lettres, & fit monter le Laquais à Cheval derriere un Cavalier, pour rejoindre l'Armée.

Il ne fut pas pluſtôt arrivé dans ſa Tente, qu'il ouvrit le Pacquet & y trouva ma Figure en petit, qui n'ê-

toit pas des plus laides à ce que l'on disoit en ce temps-là. Il fit voir ce Portrait à ses Amis particuliers, & les regala sur le Champ. Il fut bû plusieurs Santez, & je m'assure que la mienne ne fut pas oubliée. On tournoit le visage de ma Pinture du côté de la Ville aussitôt que les ennemis mettoient le feu au Canon. Ils avoient raison d'en user ainsi, car l'original n'a jamais tourné le dos aux occasions perilleuses. Et mon Mary s'imaginoit que c'estoit moy-même & qu'il falloit que je vis tout ce qui se passoit. La Ville renduë, il obtint son congé. Je croy qu'il auroit bien voulu que son Cheval eut eu des ailes, mais comme il avoit de gens avec luy, il luy fallu aller le pas. Il arriva enfin, & ce ne furent que caresses de part & d'autre. Je ne biaise point icy car une femme ne sçauroit trop aimer son mary, que l'on en dise ce qu'on voudra, je ne fay pas beaucoup, de cas de celles qui font

les

les ſucrées, par ce qu'elles ſont tres-ſujets à caution. Mon Mary reſta quelque mois auprés de moy donc il en paſſa quelques uns à laCour. Nous fiſmes tous nos efforts pour voir mon Pere, ce qu'il ne voulu jamais nous accorder. Il en fallu demeurer là, & attendre une occaſion plus favorable. Cependant mon Mary remit encore le pied à l'etrié pour ſe rendre à ſon devoir à l'Armée commandée par Monſieur le Mareſchal de Breze au Païs-bas. Je ne fis point la Femme en cette occaſion, car il me dit que s'il me voyoit verſer des larmes, il ne reviendroit jamais, & que cela fut dit une fois pour toute. C'eſtoit un rude Arreſt prononcé pour moy, mais il y fallut acquieſcer & faire la gaye malgré que j'en euſſe. J'avouë que cette premiere reſolutiõ me prepara à toutes les Campagnes qui ſuiverent & me l'enleverent, qui furent trente en nombre, ſans conter celles qu'il avoit faites auparavant.

L'on

L'on peut connôitre par là qu'il n'estoit pas novice aux travaux de Mars, puisqu'avant sa mort il avoit tant fait de caravames. Quelque temps aprés son depart, je commençay à me trouver mal, mais de ce mal agreable, c'est à dire, que je devins grosse. Les jeunes Femmes sont ravies quand cela arrive. J'avois bien raison d'en avoir de la joye, car Dieu me fit la grace de me donner un Enfant qui à èté depuis un excellent homme & à eu l'approbation de tous les gens qui l'ont connu grands & petits, en France & aux Païs estrangers.

Cependant Madame la Duchesse d'Angoulesme vint à Gros-bois, je ne manquay pas à mon devoir, je l'allay salüer, elle ne m'eut pas plustôt vu au visage qu'elle me dit vous estes grosse, Madame de la Guette. Je le croy, Madame, luy disje, vôtre Altesse ne se trompe pas. He bien dit elle, puisque cela

est,

eſt, je ſouhaite que mon petit Filz le Comte d'Auvergne tienne voſtre Enfant avec Mademoiſelle de la Luzerne: je luy fis une profonde reverence, & la remerciay le plus civilement qu'il me fut poſſible; je demeuray là quatre ou cinq jours, car j'êtois aſſurée que cette bonne Princeſſe me voyoit avec plaiſir: Elle me dit auſſi qu'elle vouloit faire mon accommodement avec mon Pere, ſitoſt que mon Mary ſeroit de retour, & qu'elle croyoit mieux reuſſir, que Monſieur le Duc d'Angouléme qui avoit pris la peine de luy en parler, & ne l'avoit pas voulu pouſſer; mais que pour elle, elle êtoit reſolüe d'en venir a bout. Je luy dis, Madame, vôtre Alteſſe fera une grande œuvre, & qui ſera agreable à Dieu; car la bonne Princeſſe n'en faiſoit point d'autres. Il courut pour lors un bruit que mon Mary avoit été tuè en Flandre, à l'Approche d'un Château, & même

on l'aſſura à Monſieur d'Angoulé-me qui commandoit l'Armée de Lorraine en ce temps-là: il en eut du regret, car il croyoit la choſe veritable. Il prit meſme la peine de le faire ſcavoir à ma Sœur, afin qu'elle prit ſon temps pour me le dire : mais par diſcretion elle voulut attendre que je fuſſe accouchée, & par la grace de Dieu, je ſcûs le contraire avant mon accouchement. Mon Mary me donna de ſes nouvelles : il eſt bien vray qu'il fut malade à la mort à Rotterdam, car l'Armèe avoit été obligée de paſſer en Hollande, aprés le levée du Siege de Louvain, & il ſe trouva là comme tous les autres aſſez chagrin, pour avoir le vent contraire & la bourſe platte : Neanmoins il en fallut paſſer par là, & attendre un vent favorable pour ſe mettre en Mer, & aborder en France, ce qu'ils firent avec peine.

J'accouchay heureuſement dans

ce temps-là, & en loüay Dieu de tout mon cœur : mon Mary arriva incontinent aprés, & me témoigna beaucoup de joye d'avoir un Fils. Quãd il se fut un peu reposé, il voulut aller voir son Enfant qui étoit en nourrice à une lieuë de là. Il y avoit chez nous un de ses amis nommé Courceule Capitaine dans le Regiment de Crequy, qui voulut étre de la partie; Nous montâmes tous trois à cheval, & prìmes le galop. J'avois un plaisir extréme de leur jetter de la poudre aux yeux, car j'ay été en mon temps bonne Cavaliere; & bien des gens se faisoient un divertissement de me voir pousser un cheval, quand nous fumes arrivez chez la Nourrice, mon Mary courut embrasser son Enfant, & luy mît son Epée au cotè, en luy disant, je souhaitte que tu sois un jour grand Capitaine & homme de bien. Il a passé pour l'un & pour l'autre pendant sa vie, & le souhait de

ſon Pere a été accomply. Nous fumes quelque temps à nous divertir avec nos amis, tantôt deça, tantôt delà. Il arriva dans ce même temps que Madame d'Angouleſme vint à Gros-bois, & y tomba malade de la maladie dont elle mourut. Cette bonne Princeſſe voulut faire mon accommodement, comme elle m'avoit fait eſperer, & pour cet effet elle envoya querir mon Pere, qui ne manqua pas de ſe rendre à ſes ordres, auſſitôt que ſon Alteſſe l'apperçût, elle luy dit, Monſieur de Meurdrac j'ay une choſe à vous demander, & je croy que vous ne me la refuſerez pas. Mon Pere luy dît, Madame, je ſuis icy pour recevoir l'honneur de vos commandemens, & pour y obeïr. Je ſouhaitte, luy dit elle, que vous pardonniez à vôtre Fille, & que vous l'embraſſiez & ſon Mary auſſi pour l'amour de moy: Je ſeray bien aiſe que cela ſoit avant que je meure; vous y aurez
de

de la ſatisfaction, & pour cet effet, je vous conjure que ce ſoit demain. Mon Pere fut tellement touchè de la bonté de cette Princeſſe, qu'il luy dit, Madame, la choſe ſera comme vous me l'ordonnez, quoy que j'euſſe fait reſolution de ne les voir jamais. Vôtre Alteſſe à tant de puiſſance ſur moy qu'il n'y a rien au monde que je ne faſſe pour Elle. Hebien, répondit elle, ce ſera demain comme je vous ay dit; Monſieur mon Mary vous fera embraſſer les uns les autres, cependant vous me faites plaiſir, & je m'en ſouviendray. Mon Pere fit une profonde reverence, & ſe retira juſqu'au lendemain, où nous ne manquâmes pas de nous trouver. L'accommodement ſe fit dans une chambre, que l'on appelle la chambre du Roy en preſence de Monſieur le Duc d'Angouleſme, de Monſieur le Comte d'Alais ſon Fils, de Madame la Comteſſe d'Alais ſa Belle-fille, &

d'autres perſonnes de qualité. J'eſtois dans un petit Cabinet avec mon Mary, l'on me fit entrer la premiere : je courus me jetter aux pieds de mon Pere pour luy embraſſer les genoux, & verſay quantité de larmes, qui parlerent en ma faveur, car mon Pere auſſitôt me releva, & me baiſa, me diſant avec des yeux un peu humides, Je vous pardonne. Mon Mary entra enſuite; Monſieur le Duc d'Angouleſme le preſenta à mon Pere & luy dit, voyla vôtre Gendre qui eſt faſché de vous avoir deplû. Son Alteſſe mît la main ſur l'epaule de mon Mary pour le faire pencher un peu plus bas, mais il demeura ferme, & ne fit ſa reverence que comme à l'ordinaire. Dans ce moment ils s'embraſſerent, chacun témoigna de la joye, & nous particulierement, qui étions les parties plus intereſſées. +

Aprés nôtre remerciement fait en peu de mots a Monſieur d'Angouléme, je courus à la Chambre de cet-

te bonne Princeſſe, & me jettay à genoux dans la ruelle de ſon ſit, luy diſant, Madame, vous venez de faire une œuvre que Dieu recompenſera infailliblement, du moins je l'en ſupplieray toute ma vie: Je ſuis à vos pieds, Madame, pour vous en rendre un Million de graces. Elle me fit lever, & me dit, j'ay de la joye que la choſe ſoit faite, je vous aime, priez Dieu pour moy, car je croy que je ne releveray pas d'icy. Je pris congé d'elle, pour ne la pas importuner davantage, & men allay dans la chambre de ma Sœur, où je trouvay mon Pere avec ſes amis qui avoient été preſens à nôtre accommodement. Mon Mary étoit d'un autre côté, qui peſtoit a ſon aiſe, car tous ces Meſſieurs luy dirent, gouvernez bien vôtre Beaupere, mais ne le voyez pas. Cela le mit dans le dernier emportement, puiſque tout ſon deſſein étoit de le voir, de l'honorer, & de le ſervir comme il devoit, ſi bien

que comme c'ètoit le plus violent de tous les hommes, il dit dans ſon tranſport à ſon laquais, va dire à ta Matreſſe qu'elle vienne promptement, que je luy veux donner un coup de piſtolet. Ce pauvre Garçon, qui étoit Allemand, accourut au plus vite me trouver, pour me dire en preſence de mon Pere & de ſes amis, Madame venez vite, Monſieur veut vous donner un coup de piſtolet. Je dis, vrayment la nouvelle eſt agreable, allons le recevoir. Je pars gayement, quoy que l'on fiſt tout ce que l'on pût, pour m'en empécher; il vint quelques uns de ces Meſſieurs avec moy, je trouvay Monſieur d'Angouléme dans un paſſage, qui me dit par la corbleu, (c'étoit ſon jurement) voylà vôtre mary qui fait le fou, où allez vous: je luy repartis, Monſieur, je va querir un coup de piſtolet, qu'il me veut donner, par la corbleu, n'y allez pas, me dit il, les voylà un cent qui ne ſçauroient le mettre à la raiſon.

raison. Je luy dis, Monseigneur, j'ay un secret pour l'y mettre, & passay outre: Je trouvay mon Mary à cheval, entouré de gens qui faisoient tous leurs efforts pour l'adoucir, mais ils n'avançoient gueres, aussitôt que je l'eus approché, je luy dis, mon Cavalier, pied à terre; J'ay un mot à vous dire, pour le coup de pistolet, nous en parlerons une autre fois: il sautta à l'heure même de son cheval, pour me parler; je l'entretins un moment, puis il se remit en selle le plus agreablement du monde, pour retourner chez luy.

Chacun fut surpris de ce changement, mais on ne le devoit point être car nous nous sommes toûjours parfaitement bien entendus, & je souhaitterois de tout mon cœur, que tous ceux qui sont dans le mariage en fissent de même, l'on ne verroit pas tant de divisions, qu'on y en voit. Je fus retrouver mon Pere, nous montâmes à cheval, pour aller chez

luy, & pour embraſſer à mon aiſe ma tres chere Mere, que j'ay tousjours aimée plus que ma vie: Elle me temoigna tant de joye, & tant de bienveillance, que je ne ſçaurois aſſez l'exprimer. Mon Pere me traitoit avec un peu plus de froideur, nous fimes collation tous trois enſemble; & parlâmes de choſes indifferentes. Une heure aprés je pris congé de l'un & de l'autre, pour m'en aller rejoindre mon Mary qui m'attendoit avec impatience. Auſſitoſt qu'il me vit paroitre, il vint au-devant de moy, car il prenoit plaiſir à m'aider à mettre pied a terre, quoy que j'euſſe aſſez de diſpoſition pour n'avoir pas beſoin de ſecours: Nous gagnâmes nôtre chambre au plus vite pour nous entretenir à nôtre aiſe de tout ce qui s'étoit paſſé le même jour. Nous étions tousjours enſemble, autant que nous pouvions y étre, & paſſions le temps le plus agreablement du monde.

Environ quinze jours aprés nôtre accommodement nous apprîmes la mort de Madame la Ducheſſe d'Angouleſme, que l'on avoit remenée à Paris. J'en eus un deplaiſir ſenſible, dont mon Mary eut aſſez de peine à me conſoler. En reconnoiſſance des graces que j'avois receües de ſon Alteſſe, je priois ſouvent noſtre Seigneur pour le ſalut de ſon ame. Je la croy bien heureuſe, car elle à fait toute ſa vie de tres bonnes actions. Deux ou trois mois aprés il fallut baptizer mon Fils, comme elle avoit ſouhaitté: Madame la Comteſſe d'Alais voulut que ce fût à l'Egliſe de Saint Paul ſa Paroiſſe. Elle s'y trouva avec Monſieur le Comte d'Avergne ſon Fils, & Mademoiſelle de la Luzerne; mon Mary y eſtoit preſent, mon Enfant fut nommé Loüis qui eſt un nom que j'ay tousjours fort aimé. J'oubliois de dire que Monſieur le Prince de Conty enavoit tenu un auſſi dans le même moment, & que

cette bonne Princeſſe remena ces jeunes Princes à l'Hoſtel d'Angoulême avec leurs petites Commeres & mon Fils auſſi. Il y eut une fort belle Colation, Madame la Comteſſe d'Alais fit ſes liberalitez à ma ſage Femme, & à ma Nourrice. Ces bonnes Creatures n'en avoient jamais tant eu; elles m'en temoignerent leur joye à leur retour. Mon Mary fit ſes remerciemens à cette Princeſſe de l'honneur qu'il venoit de recevoir d'elle, & à Monſieur le Comte d'Avergne le plus civilement qu'il pût; Elle luy dit, Monſieur, Madame ma belle Mere vous a tousjours conſideré, & Madame voſtre Femme auſſi, je vous aſſure que je n'en feray pas moins, & que je ſeray tousjours bien aiſe de vous faire plaiſir, quand l'occaſion s'en preſentera. Il ſe retira làdeſſus pour s'en revenir chez luy, où il me trouva de belle humeur: Je ne fus jamais autre, principalement quand nous étions enſemble. Je

garday mon petit Loüiſon quinze jours auprés de moy, & enſuite le renvoyay chez ſa Nourrice. Cependant les Campagnes pour la guerre ſe ſuivoient, & il s'y falloit trouver: mon Mary n'y étoit jamais des derniere. Dans le peu de ſejour qu'il fit auprés de moy, il vit mon Pere trois ou quatre fois, mais il y avoit tousjours de la froideur. Quant à moy, l'on me faiſoit aſſez bon viſage; Je demeuray encore groſſe, & diray une ſeule fois pour toutes que j'ay eu dix Enfans, cinq Garçons & cinq Filles, tous aſſez honneſtes gens, dont je rens graces à Dieu.

Quelque temps aprés, ma pauvre Mere mourut Ethique; Je me trouvay à ſa mort. Ah que ce coup me fut ſenſible! J'en ètois inconſolable, & même dans le tranſport de ma douleur, je luy ſoufflay un demy quart d'heure dans la bouche, croyant que je luy redonnerois la vie, je verſay tant de larmes ſur ſon viſage,

& le luy touchay tant de fois, qu'il devint uny comme une glace, quoy qu'elle fût dans un âge fort avancé. Il me prit envie de separer sa teste de son corps, pour la mettre dans mon Cabinet, & la voir à mon aise, & à loisir; je n'en trouvay point l'occasion, parce que les gens d'Eglise qui la veilloient, me dirent qu'ils ny consentiroient jamias, & que j'offensois Dieu d'avoir ces pensées là; qu'il valoit bien mieux le prier pour le repos de son ame, & que son corps n'estant que de la terre, il falloit qu'il y retournat. Je rentray en moy même, & reconnus que c'estoit la verité: L'on en fit les funerailles fort honorablement, ensuite je pris congé de mon Pere, qui estoit aussi fort affligé, pour m'en aller ches moy songer à ma perte qui n'estoit pas petite. Toutes mes bonnes amies me visiterent sur ce sujet, & je leur en seray obligée toute ma vie, leur consolation m'ayant fait beaucoup de bien.

bien. Je donnay avis à mon mary de la mort de ma bonne Mere, dont il fut ſenſiblement touché, par ce qu'il avoit beaucoup de veneration pour elle, & auſſitôt que la Campagne fut finie, il s'en revint chez luy; & aprés y avoir fait quelque petit ſejour, il alla rendre ſes reſpects à mon Pere, qui le reçût encore plus froidement. Cela luy cauſa un grand deplaiſir, parce qu'il n'eſtoit pas ſouffrant, ce qui le fit reſoudre de luy faire demander partage du bien de ma Mere, pour enſuite le laiſſer en repos, puiſque ſa preſence luy donnoit de la peine. Mon Pere, qui n'eſtoit pas d'humeur à ſe deſaiſir de ſon bien, quoy qu'il en eût beaucoup, tâcha d'eluder la choſe: nous fumes obligez de le pourſuivre, pour avoir ce qui nous appartenoit legitimement. Cela fut de longue haleine, quoy que nous euſſions bon droit, & pendant tout ce temps là, nous ne le vîmes en aucune façon; j'avoüe que ce-

cela m'estoit rude; mais Dieu le permettoit de la sorte, pour me faire songer de plus en plus à ma desobeïssance, ce qui m'est arrivè plusieurs fois avec tout le regret que j'en ay dû avoir, comme d'un pechè que j'avois commis contre Dieu,& dont ma propre conscience me punissoit tous les jours, en quoy je reconnoissois parfaitement la Justice Divine, qui ne se servoit que de moy même pour mon propre châtiment.

Je voyois toûjours mes bonnes amies, particulierement Madame Molé & mes Demoiselles ses Filles, qui s'estoient faites grandes, belles, & sages. Elles estoient auprès de Madame leur Grand-mere,qui estoit un exemplaire de vertu; l'une à été Madame la Marquise de Flamanville, & l'autre Madame la Marquise d'Hoquincour, toutes deux admirables pour leur belle & sage conduite. Madame de Coulange avoit auprés d'elle Mademoiselle de Chantal, qui

qui ètoit une beautè à attirer tous les Cœurs. Elle à ètè depuis Madame la Marquiſe de Sevigny, que tout le monde connoit par le brillant de ſon eſprit, & par ſon enjoüement. C'eſt une Dame qui n'a point de plus grand plaiſir que quand elle peut obliger quelqu'un, êtant la generoſitè même. Madame de Maſpareau mourut incontinent après mon mariage, & laiſſa deux Filles qui ètoient des Demoiſelles auſſy accomplies, que j'en aye jamais connu: je les ay admirèes mille fois, car il y avoit une ſi parfaite union entre ces deux Sœurs, & elles avoient tant de deference l'une pour l'autre; qu'il ne s'eſt jamais rien vû de pareil, la maniere dont elles ſe ſont comportèes, n'ayant point de Mere, doit donner de l'emulation à toutes les jeunes Demoiſelles, pour les imiter: l'une à ètè mariée à Monſieur de Freneau, & l'autre à Monſieur Tronſon. Elles avoient

avec elles trois belles & vertueuſes Couſines, je dis avec elles, car elle y ètoient fort ſouvent. Toutes celles que je nomme paſſoient tous les Etès à leurs belles Maiſons de Campagne, & me faiſoient la grace de m'aimer, ſi bien qu'il ne ſe paſſoit point de jour, que nous ne fuſſions enſemble, pour nous divertir agreablement.

Enfin nôtre Proces finit, & les Juges ordonnerent ce qui ètoit de raiſon. Il falut nous tranſporter ſur les lieux avec des Procureurs & des Avocats, comme il avoit ètè dit, pour faire le partage. Juſtement comme l'on s'alloit mettre à table, mon Pere & mon Mary eurent quelques paroles enſemble, & s'animerent tellement l'un contre l'autre, (car ils ètoient tous deux fort violens) que je fus toute ſurpriſe de voir voler les plats contre la Tapiſſerie, non pas par enchantement, mais à force de bras. Tous les gens

de

de Robe s'enfuirent, car ces Meſ-
ſieurs la craignent fort la charge, &
ne ſçavent ordinairement ſe battre
qu'à coups de plume, & ſans aucu-
ne conſideration ils me laiſſerent
ſeule, pour empècher le deſordre.
Je n'eus pas peu d'affaires car je
voyois mon Pere & mon Mary à
deux doigts de la mort. Je connus
là que la nature l'emportoit, quoy
que bien des gens diſent le contrai-
re, car je me mis audevant de mon
Pere, pour luy ſervir de Bouclier,
& decouvris ma poitrine; puis je
dis à mon Mary, qui avoit l'epèe
nue, donne là dedans, il faut que
tu me tuë, avant que tu faſſe la
moindre choſe à mon Pere, & tout
d'un coup je luy ſautay au collet, &
luy arrachay ſon Epèe, qu'il n'eut
pas de peine à me l'acher, luy ètant
impoſſible de me reſiſter en quoy
que ce fût, car il m'aimoit trop
pour cela. Je jettay l'Epée par la
fenètre, & j'emportay mon Mary
en

entre mes bras hors de la Salle, puis je fermay la porte. Il monta à Cheval, comme si de rien n'avoit ètè, & s'en retourna chez luy. Mon pauvre Pere effrayè, qui avoit vû le peril où il avoit ètè, me vint embrasser ètroitement les Larmes aux yeux, & me dit, mon Enfant je t'ay donné la vie, tu me la rens aujourd'huy, aprés Dieu je ne la tiens que de toy; tes ennemis m'avoient voulu persuader que tu souhaittes ma mort, mais je reconnois le contraire, & je t'aimeray plus que jamais. Il me dit cela avec tant de tendresse, que je ne pus pas m'empescher de verser quantité de Larmes, en le suppliant tres-humblement de vouloir oublier l'extravagance de mon Mary, que je luy promettois qu'il ne seroit jamais inquietè du côtè de son bien, & que tout luy demeureroit en main jusqu'à sa mort; qu'il nous fit seulement la grace de nous souffrir, ce qu'il m'accorda par sa bon-

bonté. Toute l'avocasserie nous revint joindre, quand ils sceurent que mon Mary ètoit party; ces bonnes gens ètoient plus deffaits que si on leur avoit prononcè leur sentence de mort, mon Pere leur dit ses sentimens, & moy je les traitay de lachez & de poltrons, & leur dis, Messieurs, nos affaires sont terminées, & mon Pere sera toûjours le Maistre, comme il doit; vous n'avés qu'a vous en retourner à Paris, & l'on vous satisfera. Comme j'avois fait un effort extrême pour mettre mon Mary hors de la Salle, ainsi que j'ay desja dit, je sentis de fort grandes douleurs dans le ventre; & ce qui me les redoubloit encore, c'est que j'étois grosse, cela m'obligea de monter promptement à Cheval, pour m'en aller chez nous, me mettre au lit, & envoyer querir ma sage Femme. Aussitost que je fus arrivée à la basse Cour, mon Mary accourut audevant de

moy

moy, le visage fort gay. Je luy dis, il n'y a pas a rire, je suis blessée, gagnons ma chambre, j'ay besoin de repos; cependant que l'on coure à ma sage Femme. Elle vint aussitost qu'elle fut avertie, & trouva mon Enfant deplacè, elle y remedia promptement, & m'ordonna de garder le lit quelques jours. Quand je fus seule avec mon Maty, je luy dis comme j'avois donnè ma parole à mon Pere, qu'il ne seroit jamais inquietè ny de luy ny de moy, & qu'il demeureroit paisible Possesseur du bien de ma Mere. Il me rèpondit vous avez fait fort prudemment; j'en ay de la joye, & vous n'en serez point dédite. Je l'assuray aussi qu'il pouvoit voir mon Pere toutesfois & quãtes qu'il voudroit, que ce qui êtoit passé êtoit passé, & que l'on n'en parleroit jamais. Il me dit, cela est fort bien, guerissez vous seulement, & nous y irons ensemble; ce que nous fimes a quel-

que

que temps de là. Mon Pere nous reçût fort humainement, & nous fit bonne chere ; les plats demeurerent fermes, & ne s'envolerent pas comme ils avoient fait l'autre fois : & on les emporta paiſiblement à la fin du repas. Nous luy rendions nos reſpects fort ſoigneuſement, & tousjours avec ſatisfaction, parce qu'il nous temoignoit beaucoup de bonne volonté.

Je paſſois d'ordinaire le Carnaval chez ma Sœur, étant preſque tousjours ſans Mary. Il étoit en Italie en ce temps là. Un matin comme je fus éveillée je dis à ma Sœur, que j'avois ſongé de Monſieur de la Guette, & que je croyois le voir ce jour là ſans y manquer. Elle me dit qu'il ne m'en faloit pas flatter, & qu'il n'y avoit nulle apparence ; que pourtant il faloit nous bien divertir ce que nous fimes, car l'aprés-diné ma Niece de Vibrac qui étoit Femme du Capitaine du Chateau, aſſez jo-

jolie, & de plus bonne Cavaliere, ſe mit de la partie, nous prîmes des habits d'homme, elle & moy, & montâmes à Cheval toutes bottées, avec Monſieur de Vibrac. Nous fumes dans le Parc lancer quantitè de Cerfs à la courſe, pour en avoir le divertiſſement & chercher de l'appetit pour le ſoir, où il vint pluſieurs Mommons, que je reçûs en homme,comme j'êtois, car Nous n'avions point quittè nos habits ma Niece & moy: C'êtoient des Gentil-hommes du Voiſinage, qui leverent tous le maſque, quand on eut joüé. Monſieur de Vibrac fit apporter quelques patès de Venaiſon avec des Bouteilles de fort bon Vin, pour les rafraichir: ils s'en retournerent incontinent après, & allerent faire Carème-prenant avec leurs Femmes, comme c'eſt la coûtume en France. Une heure après nous nous mîmes a table, & ſoupâmes de grand appetit, les Vian-

des

des êtoient fort bien preparèes, il y avoit aussi avec nous quelques Demoiselles des amies de ma Sœur. Quand on eut desservy, on dit, il faut danser aux Chansons, j'en avois toûjours demy cent toutes prêtes, & pour cet effet je chantay la premiere, pour donner lieu aux autres d'en faire de même. Comme j'ètois fort en cadence, l'on frappa ferme à la porte du Chateau, le Capitaine envoya un Laquais sçvaoir qui c'êtoit: le garçon ayant demandé qui est là, on répondit aussitôt la Guette. J'entens cela, car j'avois l'oreille fine, je ne perdis point contenance, & continuay ma chanson; mon Mary entra, Monsieur de Vibrac courut à sa rencontre pour l'embrasser, il regardoit de tous cotès où j'êtois, & eut peine a me remettre: je men faisois un plaisir. A la fin je luy dis me voylà, s'il manque quelque Cavalier dans vôtre Compagnie., je suis toute equip-

equippée, comme vous me voyez, & prète à vous ſervir. Il tourna cela galamment, & fit une repartie fort jolie, car il ne manquoit pas d'eſprit. Ma Sœur me dit, c'eſt dommage que vous ne faites mêtier de faire des Almanacs, vous debiteriez bien vôtre marchandiſe, car vous prognoſtiquez juſte. Il eſt vray qu'il n'y avoit nulle apparence que je dûſe voir mon Mary ce jour-là, mais Dieu le permit de la ſorte pour ma ſatisfaction. L'on fit grillades, capitolades, & toutes ſortes de bonnes choſes, pour regaler le nouveau venu; les Vins exquis n'y manquerent pas, l'on but des ſantez de la bonne ſorte, ſe trouvant là des gens qui s'en ſcavoient dêmeler. Il me tardoit fort que la nappe ne fut levèe, pour aller entretenir mon Mary à mon aiſe, & dans nôtre Lit, car il avoit beſoin de repos, puis qu'il revenoit de plus de deux cens lieües. On le conduiſit à

nôtre chambre, & aussitôt l'on prit congé de nous, en quoy l'on nous fit plaisir, car deux personnes qui s'aiment uniquement ne demandent point de tiers: Le Lendemain nous primes congé de la Compagnie, pour retourner chez nous, & y vivre sans contrainte.

Dans le sejour que mon Mary fit auprés de moy, je remarquay qu'il rendoit des visites frequentes à une Dame de qualité: cela me mît martel en tête, je veux dire que j'en devins jalouze au dernier point. C'est le plus grand mal que l'on puisse ressentir, principalement quand on aime, comme j'ay tousjours fait. Je n'avois plus de repos, je ne pouvois demeurer en place, tout m'êtoit insupportable, jusqu'à mon lit même. Une nuit êtant auprés de mon Mary, je faisois mille tours & retours, & il me dit, qu'avez vous? vous ne faites que remuer, dormons je vous prie: Je ne puis dor-

mir, luy rèpondis-je, j'ay un trop grand mal de tête, (j'avois raiſon de le dire, car c'êtoit là où êtoit ma folie) & vous ſeul le pouvez guerir. Il me dit, expliquez vous mieux, je ne vous entens pas. Hébien expliquons nous donc, car il eſt neceſſaire pour mon repos, c'eſt que j'ay à vous dire, que ſi vous voyez davantage une telle Dame, je ſuis reſoluë de vous perdre tous deux, prenez vos meſures la-deſſus. Etes vous folle, me dit il, d'offenſer une perſonne d'honneur, comme elle eſt? Je pardonne à vôtre extravagance, mais gardez vous bien que perſonne ne la connoiſſe. Je ne vous le promets pas, luy repartis-je, a moins que vous ne me donniez vôtre parole que vous ne la verrez jamais. Aprés un petit Dialogue fait ſur ce ſujet, au lieu de ſa parole, il m'en donna ſa foy, & me dit, êtes vous ſatisfaite. Je la ſuis au dernier point, briſons la-deſſus. Il me tint

ſa

ſa promeſſe, car il ne la jamais vûe depuis, quoy que ce fût une tres-ſage, & honnéte Dame, que j'ay fort conſiderée dans la ſuite. Je ſouhaitterois que toutes les femmes, qui ont le mal que j'ay eu, fuſſent auſſi mal fondées que je l'êtois, il ne ſe paſſeroit rien de mal à propos.

La plûpart de mon occupation, quand j'êtois ſeule, êtoit de terminer pluſieurs differens, qui arrivoient entre les habitans du lieu de ma demeure. Les gens de Juſtice m'en vouloient un mal extréme, car je detournois l'eau de deſſus leur moulin. Ils diſoient nous n'avons qu'a fermer nôtre plaidoyé, Madame de la Guette met tous les proces a fin. J'avoüe que j'ay toûjours été pour la concorde, & que je n'ay pas ſeulement moyenné des accommodemens entre des paiſans, mais auſſi entre des Gentils-hommes, qui avoient lieu de ſe couper la gorge. L'on a toûjours donné

aſſez de creance à ce que j'ay dit, & je n'jay pas ignoré le point d'honneur : j'en pouvois parler auſſi bien qu'un autre. Outre cela j'avois le don de perſuader fortement les perſonnes que j'entreprenois, & elles s'en trouvoient fort bien. Il me ſouvient qu'un jour mon Mary fut envoyé en Cour, par Monſieur le Prince de Condé, un peu avant la Bataille de Nordlingen, pour porter la nouvelle au Roy de la jonction de l'Armée du Duc de Vimar à celle de ſa Majeſté; il paſſa chez nous, & y demeura un demy quart d'heure tout au plus, pour donner lieu aux chevaux de poſte de repaiſtre. J'eus un tranſport de joye ſi grand de le voir, que je fus trois mois entiers ſans pouvoir dormir, quoy que je fiſſe tout mon poſſible pour cela. La joye exceſſive fait des effets tout extraordinaires, & je ne l'aurois jamais crû, ſi je ne l'avois experimenté. Il eſt

bon

bon de ſe moderer en toutes choſes, & de ne s'abandonner pas toûjours à ſes paſſions.

Monſieur le Comte de Marſin fut bleſſé à cette Bataille d'un coup de piſtolet dans le bras. Quand il fut de retour à Paris, il dit à mon mary que les medecins luy avoient ordonné de mettre le bras dans la vendange, afin de le fortifier, & qu'il le prioit de trouver bon que ce fût chez luy. Mon mary luy dit qu'il en êtoit le maiſtre, & que celuy ſeroit toûjours beaucoup d'honneur. Monſieur de Marſin aimoit fort mon mary, & mon mary avoit bien de la veneration pour luy, car c'êtoit un grand homme, comme chacun à ſcu: Il vint donc habiter dans nôtre petite chaumiere ſix ſemaines durant. Il y avoit grande cour chez nous pendant tout ce temps là, car bien des gens ſe tenoient heureux de l'approcher. Je faiſois les honneurs de la maiſon

le mieux qu'il m'êtoit possible. Quand tout le monde êtoit retiré, Monsieur de Marsin, mon Mary & moy nous entretenions de toutes choses famulierement, c'êtoit un grand avantage pour moy, car il êtoit fort spirituel, & ne parloit le plus souvent que d'affaires considerables. Quand il eut un peu reconnu la portée de mon esprit, & qu'il eut remarqué en moy ce que l'on remarque en une Femme d'honneur, il me dit Madame de la Guette, la Reine me veut marier, pour m'attacher plus fortement au service du Roy; Monsieur le Prince veut faire la même chose, mais je ne le feray jamais que de vôtre main, car je suis asseuré que vous ne me proposerez rien que de sage & hoenéte, & je vous diray encore plus, que quand ce ne seroit qu'une Bergere de vôtre part, je la prendray aveuglement. Je fus tellement surprise de la creance qu'il

avoit

avoit en moy, que je ne pus pas m'empècher de luy en tèmoigner ma reconnoiſſance, avec reſolution de le ſervir en cette rencontre, luy diſant que c'êtoit mon affaire & qu'il ne s'en mit point en peine. Il me dit vous ferez le tout comme vous jugerez à propos, je ne vous dediray de rien. J'eſtois bien aiſe de luy rendre ce ſervice, parce qu'il eſtoit fort amy de mon Mary; de plus il nous avoit fait l'honneur de tenir un de nos Enfans avec Mademoiſelle Molé petite Fille de Monſieur le Garde de Sceaux Molé, qui à èté depuis Madame la Marquiſe de Flamanville.

Quelque peu de temps aprés, Monſieur le Comte de Marſin eût ordre du Roy de s'en aller en Catalogne commander ſon Armée: mon Mary le devença de quelques jours, & y alloit ſervir auſſi. Il emmena mon Fils avec luy, qui êtoit ſon Cornette âagé de neuf à dix ans, c'eſtoit l'année du Siege du Tortoſe;

J'avois une telle envie qu'il fut honnéte homme, que je l'obligay de partir à une âage si peu avancé, malgré la tendresse que j'avois pour luy. Le jour mesme que mon mary s'en alla pour Catalogne, il vint un Baron chez nous pour faire le voyage avec luy, mais c'estoit un de ces Barons à simple Tonsure, qui me donna bien du plaisir, car en entrant dans ma chambre; il fit ses reverences d'une telle maniere, qu'il se bricola les jambes avec ses éperons, & alla tomber de toute sa force à la ruelle de mon lit. Le Provost du lieu estoit avec moy, & nous eumes bien de la peine à le relever: il en fut quitte pour avoir un peu le nez cassé; mais cet honnête homme s'estant retiré. mon Baron commença a causer à son aise. Il me dit qu'il estoit bien faché d'avoir manquè monsieur de la Guette, & que monsieur le Comte de Marsin luy avoit dit, qu'il ne seroit pas malheureux de faire le voiage

ge avec luy; que neanmoins, il se tenoit le plus satisfait de tous les hommes de m'avoir rencontrée, & qu'il ne croyoit pas que la Campagne possedât une personne si rare, qu'il avoit ètè amoureux de dix Femmes à Paris, & que j'estois l'onzieme. Il me prit un êclat de rire le plus grand du monde, car personne ne s'êtoit encore avisè de m'en dire autant. Il volut toûjours pousser la fleurette, mais je luy dis, mon bon Seigneur, demeurez en aux dix, je vous en prie, & laissez là l'onzième; elle est voüèe à un autre saint. Il demeura sot comme un pannier, & n'osa pas me dire un mot de plus sur ce sujet. On parla de plusieurs autres choses iudifferentes, & sur le soir il me pria de mettre son porte-manteau dans non Cabinet: Je luy demanday s'il y avoit quelque chose de rare; il me dit que c'êtoient des Poulets de ses Maistresses. Ah si se sont des Poulets, comme vous dites, il

les faut porter dans ma basse Cour, c'est leur veritable repaire, & vous pouvez garder vôtre valise dans vôtre chambre, s'il y a autre chose de valeur. Il prit congé de moy aussitôt que l'on eut soupé, & partit de grand matin sans me dire adieu.

Une heure aprés je vis arriver un Cavalier au grand galop, qui mit pied a terre chez moy, & me vint trouver en ma chambre, pour me presenter un billet, de la part de Monsieur le Comte de Marsin, qui me mandoit de faire arrêter le Baron un Tel, parce qu'il avoit ployé la toilette de Madame sa Sœur, qu'il ne pretendoit pas que cela fût perdu, & qu'en cas qu'il fût party, il me prioit d'en écrire à mon Mary. Afin qu'il n'eust pas le temps de gaspiller ce qu'il avoit pris. J'en écrivis au plûtost; & mon Mary y donna ordre. Le pauvre malheureux devint fou par les chemins, l'on fut obligé de le lier sur une Charette de bagage,

& même on luy donna le foüet par plusieurs reprises, ce qui luy fit tous les biens du monde, êtant un Souverain remede pour ceux qui tiennent de la folie.

Quelque temps aprés on fit le blocus de Paris. Monsieur le Prince de Condé avoit commandé à quelques uns de ses gardes de se poster à Alfort proche le Pont de Charenton, pour empescher les paisans d'y mener des vivres. Ces Messieurs rencontrerent un Marchand de Pourceaux qui en avoit grand nombre, & encore quantité de Veaux que d'autres gens menoient dans des Charettes : ils pousserent tout cela devant eux, avec dessein de les conduire à Lagny, où êtoit le Marquis de Persan, qui y commandoit pour le Roy. Il falloit passer par Sussy lieu de ma demeure, aussitôt que nos paysans les appreceurent de loin, ils sonnerent le Tocsain, & se mirent tous sous les Armes, à dessein de leur ôter leur bu-

tin, & de courir ſur eux; ce qu'ils firent, le Provoſt du lieu à leur tête. Je me tormentois extraordinairement pour les en empeſcher, car je ne doutay pas qu'ils alloient faire une ſottiſe. Je dis à un de leurs Capitaines, qui êtoit un peu plus raiſonnable que les autres, qu'il eût à bien faire connoiſtre à ſes Camarades, qu'il ne faloit point arreter les gens du Roy, qu'au contraire l'on devoit leur donner aide & ſecours, s'ils en avoient beſoin, & qu'aſſeurément ceux que l'on voyoit approcher avec le butin n'agiſſoient pas ſans ordre: Il me quitta & doubla le pas pour leur aller dire ce que je luy avois repreſenté. La plûpart rependirent, madame de la Guette eſt Mazarine, il ne la faut pas croire. (C'eſtoit le nom que l'on donnoit en ce temps la à ceux qui eſtoient affectionnez au ſervice du Roy:) Neanmoins ce Prevoſt y ſongea plus d'une fois, & leur dit, Meſſieurs, il faut les laiſſer

passer

passer aussitôt qu'ils nous auront approchez, & que nous aurons veu leur ordre : Ils le montrérent d'abord, & on les regala de quelques Bouteilles de Vin, à l'entrée de la porte du lieu en dehors. Pendant tout ce temps la, un de ces marchands avoit couru à Paris chez monsieur le Duc d'Elbeuf, pour demander secours contre les gens, qui avoient enlevé leur marchandise, & pour la ravoir s'il y avoit moyen. On commanda soixante ou quatre vingt maistres pour courir aprés, ils arriverent justement dans le temps que ces Gardes se rafraichissoient. Aussitôt que les Paysans apperceurent les Parlementaires proche d'eux (c'est ainsy qu'on appelloit les ennemis du Roy) ils rentrerent au plus vite dans l'enceinte de leurs murailles & laisserent ces pauvres gardes qui n'êtoient que sept à la mercy de ces gens là : On en vint au *qui vive* de part & d'autre ; le Gardes parlerent les premiers

miers, & dirent *vive le Roy*, les autres dirent *vive le Parlement*, & tout d'un temps nos miſerables Payſans s'aviſerent de crier auſſi *vive le Parlement*, il faloit être fou pour en venir là. Les Parlementaires tirerent force coups piſtolet ſans faire mal à perſonne, n'étant pas des plus adroits ny des plus aguerris. Les Gardes prient qu'on ouvre le guichet de la porte pour leur ſauver la vie, il fut ouvert, & quatre entrerent, les trois autres s'étant deméllez adroitement, ils échaperent à ſoixante ou quatre vingt Cavaliers. Auſſitôt que les quatre malheureux furent entrez, ces Ruſtiques ſe jetterent ſur eux, & leur donnerent cent coups, ils mirent piſtolet, hallebarde, & ſerpe en œuvre avec une telle cruauté qu'ils les mirent tout en ſang, deux ſe ſauverent chez ma Nourrice, & y étant coüruë au plus vite pour y mettre ordre, car infailliblement ils les auroient achevez

vez, je les reprimanday fort aigrement, & leur fis reconnoitre la faute qu'ils venoient de faire, que je croyois que Monsieur le Prince ne leur Pardonneroit jamais, qu'il ny avoit point de temps à prendre, & qu'il faloit aller trouver Monsieur d'Angouléme pour le supplier tres humblement d'interceder pour eux auprés de son Altesse. Ils m'écouterent attentivement, & se retirerent chacun chez eux en me faisant de grandes reverences, & me remerciant du bon avis que je leur donnois. J'entray chez ma Nourice pour secourir ces pauvres Cavaliers que s'étoient mis dessus son lit, & j'envoyay chercher le Chirugien, pendant qu'on les retiroit par les pieds. On eut de la peine à les avoir; car ils n'avoient plus de forces, par la quantité de sang qu'il avoient perdu : l'un avoit un bras cassé d'un coup de pistolet, & l'autre un grand coup de halebarde dans la cuisse, avec de bons

coups

coups de bâtons par deſſus la marché. Je les laiſſay entre les mains du Chirurgien, à qui je les recommanday, pour promptement ſecourir un autre que cinq ou ſix mutins vouloient achever de tuer, quoy que le pauvre garçon ſe fût refugié dans une maiſon : auſſitôt que ces miſerables Payſans m'apparceurent, ils crierent, voylà encore Madame de la Guette, nôtre coup eſt manquè. J'entre bruſquement, & leur dis cent choſes en colere, ils ſe retirerent tous ; je trouvay ce pauvre Cavalier en un plus pitoyable état que les autres. Il avoit un coup de piſtolet au deſſous d'un des tetins, & un grand coup d'eſtramaçon ſur la tête, qui penetroit juſqu'à l'os; il étoit en ſang de tous côtez, quand il me vit il s'ecria, Madame ſi Monſieur vôtre Mary avoit été icy, je ne ſerois pas traité de la ſorte. Je vous en repons, luy disje, les Payſans n'auroient pas fait la faute qu'ils viennent de faire. D'où con-

connoiſſez vous mon Mary ? Je le connois, Madame pour avoir été un de ſes Cavaliers, je me nomme la Ferté, & ſi vous n'avés compaſſion de moy, je ſuis un homme perdu, ces miſerables ont complotté de me venir tuer cette nuit. Ne craignez rien, luy dis-je, je vous tiens ſous ma protexion, ils n'oſeroient ſeulement y ſonger ; il ſuffit qu'ils ſçachent que je vous ay veu. Cependant il faut viſiter vos playes, auſſitôt que le Chirurgien aura fait avec vos Camarades, & je ne vous quitteray point que je ne ſçache l'état où vous eſtes.

Les Parlementaires de leur côté s'en retournerent bouffis de gloire dans Paris avec toute la deffroque, tant des Marchands, que des Chevaux des pauvres Gardes. Ils emmenerent auſſi priſonniers un Gentilhomme de nos voiſins, & ſon Fils, qui ſe rencontrerent là par hazard. Je croy que ce fut le plus grand exploit

de guerre qu'ils ayent fait dans toute leur rebellion, & le plus agreable aux Pariſiens, parce qu'ils leur menoient de quoy diner. Auſſitôt que l'on eut mis le premier appareil à ces deux Gardes, qui s'êtioent ſauvez chez ma Nourice, l'on vint viſiter les playes du pauvre la Ferté, qui paroiſſoit hõme d'honneur. Il l'êtoit effectivemẽt, & même Gentilhomme; ſes bleſſures n'êtoient pas mortelles. Quand il fut en état de monter à Cheval, il me pria de l'ôter de là, & de le faire conduire à Saint Maur, qui eſt à Monſieur le Prince. Je le fis tres volontiers, ayant toûjours pris plaiſir à ſervir les gens. Son Alteſſe êtoit dans la derniere colere contre nos habitans, de l'effronterie qu'ils avoient eüe d'aſſaſiner ſes gardes, & vouloit abſolument qu'on ravageât tout le lieu, comme ils l'avoient merité par leur inſolence. Monſieur d'Angouléme eut compaſſion de ces miſerables, & parla à Monſieur le

Prin-

Prince en leur faveur, son Altesse eut la bonté de leur pardonner, en consideration de ce Prince. Ils en furent quittes pour remonter les Cavaliers, & payer tous les faux frais qu'ils avoient faits, c'estoit leur faire une grande grace de les quitter pour si peu de chose.

Durant cette guerre, il y avoit toûjours quelque allarme en nôtre quartier; à la fin Monsieur le Comte de Grancé, depuis Mareschal de France, jugea à propos d'y venir loger avec quatre ou cinq Regimens de Cavalerie. Quand il en fut à une lieüe, un Capitaine du Regiment de la Villette, nommé Tiffon luy dit, Monsieur vous allez loger à Sussy, je vous demande le logis de Monsieur de la Guette. Monsieur de Grancé répondit, vous me faites plaisir, j'êtois en peine de sçavoir où est sa maison pouy y envoyer un garde, parce qu'il est de mes amis. Donnez y donc ordre aussitôt que

les Marechaux des Logis seront entrez pour Cantonner. Nos Paysans qui avoient toûjours fait les Fanfarons se trouverent bien surpris quand ils virent monter les Cavaliers à l'escalade. Ils jetterent tous les Armes bas, & se sauverent les uns dans l'Eglise, & les autres chez moy. J'eus plus de deux cens Femmes & Filles refugiées, & je vis tout incontinent aprés plus de vingt Cavaliers à ma porte, qui y frapperent. Un autre que moy auroit eu frayeur, parce que je sçavois bien que l'on ne consideroit personne en ce temps là. Je m'y en allay pourtant gayement, & la fis ouvrir, ils me saluerent tous du chapeau, & un de la Compagnie me dit, Madame, je suis icy envoyé de la part de Monsieur Tiffon pour conserver vôtre Logis, & pour le faire connoitre à ces Messieurs qui vont cantonner. Je ne sçay point qui est Monsieur Tiffon, luy repartis-je, mais il m'oblige de si bonne grace,

que

que je m'en ſouviendray toute ma vie, & l'en remarcieray, comme je doy, auſſitôt que je le pourray voir. Les Mareſchaux des Logis ſe retirerent, & je fis entrer mon Cavalier. Les gens de guerre enfonçoient toutes les portes, & pilloient en bien des endroits, il y eut même quelques Femmes violées, qui n'avoient pu ſe ſauver aſſez vite. Sitoſt que tout le Logement fut fait, le Capitaine à qui j'avois obligation me vint trouver je le reçûs tout autant bien qu'il me fut poſſible, & le ſuppliay de ne point prendre d'autre maiſon que la mienne, il ne voulut jamais l'accepter, & me dit qu'il êtoit trop ſerviteur de mon Mary pour cela, & qu'il venoit ſeulement pour ſçavoir ſi je n'avois point beſoin de luy, & s'il ne pourroit point me rendre quelque ſervice. Je luy fis connoitre que j'avois peur, quoy que cela ne fût pas, & luy dis que je craignois que les Cavaliers ne vinſſent forcer la

nuit

nuit ma maiſon pour la piller. Il me repartit toûjours que je n'avois rien a craindere, & que ſi j'êtois dans la moindre apprehenſion, il viendroit camper à ma porte, qu'il êtoit logé fort prés de moy, & qu'il m'alloit envoyer ſon Trompette, pour l'avertir à toute heure, en cas que j'euſſe beſoin de luy. Enfin il en uſa ſi honnêtement, qu'il ne ſe peut rien de mieux. Il y eut encore beaucoup d'Officiers qui m'envoyerent faire compliment, & qui ſe diſoient tous ſerviteurs de mon Mary, témoignant qu'ils avoient un regret extréme, de ce que Monſieur Tiſſon les avoit prevenus: Je les remarciay de leur bonne volonté. Le Lendemain mon conſervateur me vint faire une viſite ſerieuſe, & je luy fis connoiſtre que les Cavaliers faiſoient beaucoup de deſordre, que je ne ſçavois pas ſi on leur permettoit de tuer, piller, & violer, & qu'ils avoient fait tout cela en entrant: que je le ſup-

ſupplìois d'en vouloir parler à Monſieur le Comte de Grancé, afin que toutes les Femmes puſſent retourner chez elles en aſſurance, & qu'il voyoit comme ma maiſon en êtoit toute remplie, que je n'avois pas même la liberté de ma chambre, & que j'êtois obligée de coucher dans ma cuiſine auprés du feu, avec un nombre d'habitans, qui s'y êtoient ſauvez craignans d'eſtre ranςonnez, dont j'êtois fort incommodée. Il me repondit, il eſt vray, Madame, qu'une Femme à été violée par ſix coquins de Cavaliers, mais je m'en vas tout de ce pas trouver Monſieur le Comte de Grancé, pour en faire juſtice, afin que toutes les autres ſoient libres de s'en retourner chez elles, & que perſonne ne ſoit aſſez hardy de leur rien dire. Les ſix Cavaliers furent convaincus du fait, & l'on en paſſa un par les armes, pour ſervir d'exemple aux autres. Toutes les vieilles femmes s'en retournerent

rent en leurs maiſons, mais les jeunes & les filles demeurerent chez moy pour plus grande aſſurance.

Une belle nuit il y eut allarme au quartier; j'entendis les Trompettes qui ſonnoient à cheval, à la ſourdine, & même celuy qui eſtoit en mon logis. Je me levay bruſquement de deſſus mon Matelas, pour ſçavoir ce que c'eſtoit: ce Trompette me dit que l'on venoit d'avoir avis, que les Parlementaires approchoient à deſſein d'enlever le quartier. Dans ce moment le bon Monſieur Tiffon entra où j'eſtois, la botte levée, pour me dire de ne me point affrayer, qu'il donneroit ordre à ma retraitte, pour me faire conduire ou à Lagny ou à Gros-bois, en cas que ce furent les ennemis, comme l'on diſoit, que je fiſſe fond la-deſſus, & que je me tinſſe toûjours préte. Ils partirent fort deliberez de bien charger les badauts, mais par malheur ils ne trouverent perſonne, & c'eſtoit une fauſ-

ſe

ſe allarme. Tous ces Regimens delogerent de nôtre Bourg incontinent aprés, & Meſſieurs les Pariſiens implorerent la miſericorde du Roy, & ſa Majeſté les reçût à mercy, ainſi la guerre de Paris prit fin.

Mon Mary qui êtoit en Catalogne pendant tous ces remuemens, fut à Barcelonne demander congé à Monſieur le Comte de Marſin, de s'en revenir chez luy, pour conſerver ſa maiſon; mais auſſitôt qu'il fut party pour Barcelonne, un miſerable en qui il ſe confioit extraordinairement, parce qu'il êtoit Enfant de famille, & avoit figure d'honnête homme, ſervant dans ſa Compagnie depuis quelques années, le vola impunément, & fit un vol tres conſiderable. Ils eſtoient ſix qui partagerent l'arcin, & ce fut une merveille, qu'ils n'egorgerent pas mon Fils, mais par bonne fortune il eſtoit allé à l'Ecurie voir les Chevaux. Ce malheureux luy fut demander la clef

de la chambre, pour aller ſerrer quelque argenterie, qui leur avoit ſervy à ſouper, c'eſtoit là ſon pretexte, Mon Fils la luy donna bonnement, & auſſitôt que ce voleur y fut entré, il commença à devaler les malles par la fenêtre à ſes camarades, qui êtoient audeſſous, & ſort au plus vîte, pour s'enfuir avec eux & emporter leur butin; l'on voit par là, qu'il ne ſe faut jamais confier à perſonne, ny en paix, ny en guerre. Mon Fils êtant revenu pour rentrer dans ſa chambre, trouva la porte fermée, & demanda qu'êtoit devenu le Cavalier; l'hôte luy dit qu'il eſtoit ſorty. Ayant encore attendu là quelque temps, l'impatience le prit, & il fit enfoncer la porte, croyant qu'il y avoit du deſordre: Il ne ſe trompoit pas, & en fut aſſeurée auſſitôt qu'il fut entré. Il court au Prevoſt afin de faire pourſuivre ces voleurs, mais on ne pût les joindre, parce qu'ils avoient gagné les montagnes, &
ainſy

ainſy le tout fut perdu. Mon Mary êtant revenu à ſon quartier, pour prendre ſon Fils & ſes gens, & s'en revenir chez luy, fut fort ſurpris d'apprendre qu'une perſonne à qui il ſe confioit de tout, eut été capable de le voir; Neantmoins il falut s'en revenir legerement & de bourſe & d'autre choſe, cela eſtant aſſez ordinaire aux gens de guerre. J'y êtois toute accoutumée, & cela ne me ſurprit point, car tous ceux qui font profeſſion de gens d'honneur n'amaſſent jamais rien a l'armée, que de la reputation, qui à mon avis, eſt le plus grand avantage que l'on puiſſe avoir.

J'êtois en couche quand il arriva; le Lendemain il fut trouver Monſieur le Prince, pour luy faire la reverence & luy mettre en main quelques pacquets de Lettres, puis il revint au logis. Deux jours aprés nous fimes baptizer nôtre Enfant, quand toute la compagnie fut a table dans ma chambre, j'entens courir ſur l'Eſca-

lier, & crier Monſieur vite, vite a cheval, ſauvez vous. Celuy qui crioit entra où nous êtions tout effaré, & dit à mon Mary qu'un tel ſon amy l'envoyoit avertir que Monſieur le Prince, Monſieur le Prince de Conty, Monſieur le Duc de Longueville eſtoient arreſtez par ordre du Roy, & qu'il ſcavoit que Monſieur de la Guette avoit apporté des Lettres à ſon Alteſſe le jour d'auparavant, qu'il craignoit qu'il y eut quelque choſe dans lesdits Lettres qui luy pût faire quelque mechante affaire, & que Monſieur le Prince pouvoit même les avoir encore ſur luy. Mon Mary dit, je ne crains rien, & pour cet effet, je monteray à cheval, auſſitôt que j'auray diné, pour m'en aller à la Cour: cependant, mettez vous a table, & nous partirons enſemble. Ainſy dit ainſy fait. Toute nôtre Compagnie ſe retira, & je demeuray ſeule avec beaucoup d'inquietude. Je fus quatre

jours ſans avoir aucunes nouvelles & mon chagrin me cauſa des effets tres dangereux en l'état où j'eſtois; mon Mary revint auprés de moy, & y demeura tout le temps de la priſon de Monſieur le Prince. Monſieur le le Comte de Marſin fut auſſi arrêté, & conduit dans la Citadelle de Perpignan, quand mon Mary eut été un jour ou deux chez nous, il fut viſiter mon Pere qui s'eſtoit diſlogué la hanche, en tombant de ſa hauteur; par malheur il eut un Chirurgien, qui n'y entendoit rien du tout, & qui le perdit abſolument, parce que c'êtoit dans le temps de la guerre de Paris qu'il fit ſa chûte, & que l'on ne pût pas avoir lors un plus habile homme. Mon Pere fit cent careſſes à mon Mary, & ne pouvoit aſſez luy témoigner la joye qu'il avoit de le revoir. Il luy dit même qu'il eſtoit reſolu de ſe faire rebriſer la hanche par le Baillieur du Roy, & qu'il le prioit de le vouloir accompagner

dans deux jours à Paris, parce qu'il craignoit fort le Pont de Charenton, quand son Carosse y passeroit, à cause qu'il n'y avoit que des planches mal jointes, & qu'il se tiendroit plus assuré quand il seroit present. Mon Mary ne manqua pas de l'y conduire, mais on ne voulut jamais faire l'operation, le Bailleur disant hautement qu'il mourroit entre ses mains. s'il l'entreprenoit. Il falut donc revenir sans rien faire, & mon Pere ressentoit toûjours des doleurs tres violentes, qui le conduisirent au tombeau quelques mois aprés. Nous le voyons soigneusement l'un & l'autre, pour luy rendre nos services & nos devoirs, dont il témoignoit avoir beaucoup de satisfaction.

Quelque temps aprés la guerre de Paris, l'on ne voyoit que troupes de tous côtez, qui alloient à leurs quartiers. Un jour que nous revenions de la promenade mon Mary & moy, nous vimes accourir beaucoup d'habitans

bitans chez nous, qui paroissoient tout allarmez. Je leur demanday, qu'avez vous? Ils s'addresserent à mon Mary pour luy dire, Monsieur il y a des gens de guerre qui veulent forcer une des Ports de nôtre Bourg. Mon Mary leur dit courez vite pour sçavoir qu'elles gens ce sont, & me le revenez dire. Il monta à sa chambre en attendant la réponse, & au même instant j'entens crier tue, tue, tue. Je sors dans la ruë, & voy beaucoup de Cavaliers le pistolet à la main, & nos habitans qui couroient comme la foudre se cacher dans leurs maisons. C'estoient les Gardes de Monsieur le Prince, qui s'en alloient en Bourgoigne à leur quartier, & qui vouloient se vanger de l'affront, qu'ils avoient reçu dans nôtre lieu. Comme ils estoient tous fort echauffez, j'en entendis un qui dit, voylà Madame de la Guette, & se jetta de son cheval, s'en venant a grandes pas droit à moy, avec quelques uns

de ſes Camarades. C'étoit la Ferté, un de ceux à qui j'avois ſauvé la vie, qui me dit cent choſes reconnoiſſantes ſur le bon office que je luy avois rendu. Je leur dis, comment Meſſieurs vous mettez tous en allarme, quel deſſein avez vous? Nous en voulons tuer demy-douzaine pour nôtre ſatisfaction, me repondirent ils, vous ſçavez Madame de quelle façon nos Camarades ont été traitez icy. J'eſpere Meſſieurs que vous ne tuerez perſonne, leur repartis-je, & que Monſieur de la Ferté que voylà vous priera de n'en rien faire à ma conſideration: pour moy je vous en conjure tous. Mon Mary ſurvint la deſſus, qui les obligea a faire retraite ſans coup donné, & monta à cheval, pour les faire ſortir du lieu plus promptement. La Ferté en uſa fort bien envers ſes Camarades, & me dit en me quittant, Madame, je vous ay obligation de la vie, & je l'expoſeray toûjours pour vôtre ſervice

vice prés & loin. Tous nos habitans furent bien aiſes de les voir partir, car ils croyoient qu'aſſurément ils feroient ſauter la cervelle à quelques uns avant que de ſe retirer, & il y avoit en effet grande apparence. Les principaux d'entr'eux nous remercierent d'avoir empeché le deſordre.

Enfin la mort de mon pauvre Pere arriva, il nous envoya querir un jour auparavant, il me témoigna tant de tendreſſe, & me dit tant de belles & de bonnes choſes, que je m'en ſouviendray toute ma vie. Je fus tellement outrée de douleur que je fondois toute en larmes, car je l'aimois uniquement. Il rendit ſon eſprit à Dieu, & mourut en veritable Chrêtien & Catholique, & voulut eſtre enterré dans l'Abbaye de Jarſy, où il fit une fondation perpetuelle. Le Pere Gueret Superieur des Minimes de Brie-Comte-Robert fit ſon Oraiſon funebre. Il fit auſſi une autre fondation à leur Maiſon, & donna encore

à beaucoup d'autres Eglises. Tout le païs assista à ses funerailles, car il étoit fort aimé & de la Noblesse & du Peuple. Nous travaillames ma Sœur & moy à l'execution de son Testament, qui fut accomply quinze jours aprés, & ensuite nous partageames son bien, qui estoit assez grand, sans avoir aucun different, car ma Sœur estoit une personne fort raisonnable, & moy j'avois beaucoup de deference pour elle.

Comme j'estois encore dans mes deplaisirs de la mort de mon Pere, je reçûs une lettre de Monsieur le Comte de Marsin, par laquelle il me mandoit, je ne songe plus à la guerre Madame je ne songe qu'à me marier, souvenez vous de moy, afin que je puisse faire affaire, quand je seray hors d'icy. Je n'y manquay pas, & m'y employay fortement : Je jettay les yeux sur Mademoiselle de Clermont d'Autrague qui estoit la Fille de France de la plus belle con-

duite, de grande naiſſance, bien faite de ſa perſonne, & fort riche. Il y avoit en elle de quoy ſatisfaire le Seigneur du Monde le plus delicat, auſſi a-t-elle été recherché par quantité de perſonnes de qualité. Je m'addreſſay à une Dame de mes amie, & luy communiquay mon deſſein, car j'eſtois aſſeurée qu'elle eſtoit parfaitement bien auprés de Madame la Marquiſe de Clermont ſa Mere, & qu'ainſy elle pourroit luy en faire l'ouverture, ou Monſieur ſon Mary, qui en eſtoit auſſi fort conſideré, & qu'enſuite je parlerois tout de bon. Cela ſe fit de la ſorte, Madame & Mademoiſelle de Clermont qui connoiſſoient la reputation de Monſieur le Comte de Marſin, & qui ſçavoient que Monſieur le Prince en faiſoit grande eſtime, n'eurent pas de peine à écouter ce que leur dit mon amie, & ne deſapprouverent point ma penſée, que je leur fis connoître plus amplement, & d'une

maniere que le tout estoit en bon estat, quand le Roy luy fit la grace de le mettre en liberté, ce qui arriva incontinent aprés celle des Princes. Mon mary & mon fils allerent à sa rencontre a trente lieües de Paris. Aussitôt qu'il eut vû le Roy & toute la Cour, il dit à mon mary, allons voir Madame de la Guette, & amena avec luy Monsieur de Chateau-Roy, qui estoit Gouverneur d'une place dont j'ay oubliïe le nom: Il ne fut pas plutôt arrivé chez nous, & m'eût saluée, qu'il me prit par la main pour faire un tour de Jardin, nous nous promenames dans une allée, Monsieur de Chateau-Roy & mon mary nous suivoient: Il m'entretient de plusieurs choses, entr'autres que la Reine, qui estoit Regente en ce temps là, vouloit qu'il retournât en Catalonge, pour servir en qualité de Viceroy, & de General d'Armée, & que les Catalans mêmes en

èn avoient ſupplié ſa Majeſtè, en ſorte qu'il n'avoit que quinze jours pour donner ordre à ſes affaires, & qu'il n'eſtoit pas peu embaraſſé. Après luy avoir témoigné ma joye ſur le choix que la Reine avoit fait de ſa perſonne pour la Catalogne, je luy dis, monſieur, vous avez encore une affaire à quoy vous ne ſongez pas, vous ſouvenez vous que vous m'avez dit, que vous vouliez eſtre marié de ma main, & meſme que vous m'aves fait l'honneur de m'en écrire de vôtre priſon? J'y ay agy d'une telle ſorte, que vous ne pouvez pas vous en dedire; vous eſtes marié à une Demoiſelle auſſi accomplie qu'on en voye. Je luy en dis tout ce qui en eſtoit. Il fut tellement ſurpris de joye, qu'il ne ſcavoit que me repondre, ſinon qu'il me fit cent remerciemens les plus honneſtes, & les plus obligeans du monde. Je luy dis, Monſieur, allons manger nôtre ſoupe, & partons

vous n'avez point de tems à perdre : vous vous en irez faire vôtre Cour, & moy j'agiray pour vôtre mariage. Il avoit un appartement chez Monſieur le Prince ; nous allâmes mon mary & moy loger au petit Bourbon, & le Lendemain je vis madame de Clermont, pour avancer l'affaire, mais comme monſieur de Marſin & mademoiſelle de Clermont ne s'eſtoient jamais veus, il eſtoit neceſſaire qu'ils ſe viſſent, car quand on ſe marie, il faut que l'on s'aggrée. On choiſit pour cet effet le logis de monſieur Guiot Secretaire du Roy, qui eſt un veritable homme d'honneur & un bon amy, qui s'eſt toûjours fort intereſſé pour madame de Clermont : C'eſt pourquoy elle fut bien aiſe que l'entrevüe ſe fit là, d'une facon neanmoins qu'on ne la crût pas premiditée. Ce fut à moy a faire connoître à monſieur le Co mte de Marſin qu'il verroit ſa maiſtreſſe le lendemain chez mon-

monsieur Guiot, mais qu'il faloit qu'il se donnat bien de garde de faire paroître qu'il y venoit exprés, & qu'au contraire il faloit faire croire qu'il m'y cherchoit sans autre veüe. Il fut aux bains ce jour là pour se mettre de son mieux, il y trouva le Maréchal de Grammont, qui luy dit, monsieur de Marsin : vous avez du dessein aujourhuy, oüy ma foy, luy repartit-il, j'en ay, & il faut qu'elle soit bien cruelle, si elle s'en defend. Je fus l'apresdinée chez monsieur Guiot, où je trouvay mademoiselle de Clermont dans un tres grand éclat, & je croy que son miroir luy avoit appris que monsieur de Marsin ne luy échapperoit pas ce jour là. Comme j'estois auprés d'elle, l'on me vint dire que deux messieurs me demandoient, Monsieur Guiot qui est honneste, & civil, fut à leur rencontre : c'êtoit monsieur de Marsin & mon mary. Monsieur de Marsin salua seule-

lement madame Guiot, & me fit une petite guerre agreable, disant qu'il y avoit longtemps qu'il me cherchoit, que mon mary ne sçavoit ce que j'êtois devenüe, & que s'il estoit à sa place, il me feroit bien rendre compte de toutes mes demarches, je luy dis, monsieur, elles sont si justes, qu'il n'en tire pas de peine, on luy presenta un siege tout contre mademoiselle de Clermont, qui effectivement ne sçavoit pas que ce fut luy, car quelques uns mal intentionnez avoient dit à madame sa mere & à elle, qu'il estoit tres mal fait, cicatrizé par le visage, estropié d'un bras, & elle voyoit l'homme du monde le mieux fait auprés d'elle, c'est pourquoy elle attendoit toûjours cet estropié, mais monsieur le Comte de Marsin luy fit connoître dans l'entretien qui il estöit en parlant du Roy qui étoit encore jeune en ce temps là, & qui pourtant avoit la memoire du mon-

monde la plus heureuſe, car il dit à mademoiſelle de Clermont que quand il fut ſalüer le Roy au ſortir de ſa priſon, le Roy dit, voilà Marſin: quoy qu'il y eut desja quelque temps qu'il n'avoit point eu l'honneur d'eſtre vû de ſa Majeſté. A ce mot de Marſin, mademoiſelle de Clermont prit un rouge le plus beau & le plus naturel qui ſe ſoit jamais vû. Je dis en moy même, l'affaire va bien, car quand on a de l'indifference pour les gens, on n'a jamais d'emotion.

La viſite fut longue, & je ne m'en étonnay pas, car on y prenoit grand plaiſir; neanmoins il ſe falut ſeparer. Ils m'emmenerent avec eux, & quand nous fumes en Caroſſe. Je dis, monſieur, que vous ſemble de cette belle Demoiſelle, êtes vous ſatisfait? Je le ſuis, me dit il, à un point qui n'eſt pas croyable, & ſi je l'avois pû fabriquer pour mon contentement, je ne l'aurois

pas

pas faite autre qu'elle eſt. Voilà qui eſt fort bien, luy dis-je, je ſçauray demain ſi vous avez eu le bonheur de luy plaire, comme elle vous à plû. Je trouvay que c'eſtoit la même choſe; il ſurvint neanmoins un petit obſtacle: une perſonne que je ne veux point nommer, fit tout ſon poſſible pour en détourner madame la Marquiſe de Clermont, & luy propoſoit en meſme temps un autre party fort riche d'un grand Seigneur. Cela embarraſſoit un peu cette Dame: l'on m'avertit de de la choſe, je la fus trouver pour luy dire, madame, je viens icy pour ſcavoir de vous quand il vous plait, que l'on faſſe le Contract de mariage de mademoiſelle vôtre Fille avec monſieur de Marſin, je ſcay, madame, qu'il ne vous deſaggrée pas, & que, comme la Reine luy donne peu de temps pour s'en retourner en Catalogne, il eſt juſte que vous vous preſſiez auſſi. Elle ne ſcavoit

que

que me répondre, elle auroit bien voulu eluder la chose me disant, que monsieur de Marsin fasse la Campagne, & nous verrons à son retour. Je connus fort bien où gisoit le Lievre, & luy dis madame, il n'est plus question de voir, il faut faire. Comment voulez vous que je fasse, me dit elle, que je donne ma Fille à un Estranger? Cet Estranger, madame, luy repartis-je, en vaut cinquante de nôtre Nation, & des plus huppez, & puis, madame, la chose est si avancée, que vous ne pouvez pas honnétement vous en dedire. Hébien, dit elle, vous le voulez, je vous l'accorde. Vous direz, s'il vous plait, madame, à monsieur de Marsin qu'il sera mon Gendre dans huit jours, & que je souhaitte que monsieur le Prince m'en fasse la demande d'honneur; Il est assez bien auprés de son Altesse, pour obtenir cette faveur là. Je luy dis, madame je n'en doute

te nullement, je vas de ce pas le trouver pour luy dire vôtre intention. Pour ce qui eſt de toutes les autres choſes qui concernent le mariage, on les fera, madame, tout comme vous le ſouhaittez.

Monſieur de Marſin recut cette bonne nouvelle autant bien qu'on peut recevoir une choſe agreable. Il fut trouver monſieur le Prince, & luy dit, Monſeigneur, il y a longtemps que vôtre Alteſſe me veut marier, je la ſupplie tres-humblement de me vouloir demander une Fille que je luy vas nommer, qui eſt elle, repondit monſieur le Prince, il luy dit, Monſeigneur, c'eſt mademoiſelle de Clermont Dantrague. Quoy? la bonne Amie de madame de Longueville ma Sœur? dit monſieur le Prince. Monſeigneur c'eſt elle même. Vrayment vous n'eſtes pas malheureux, car c'eſt un des grands partys de France, & qui vous la indiquée? madame de Guette,

luy

luy dit monſieur de Marſin. Vous luy avez la derniere obligation. Y ſerons nous bien venus? aſſurement, Monſeigneur. Je peux dire à vôtre Alteſſe que madame de Clermont n'attend qu'aprez elle. Faites les donc avertir que je ſeray demain chez elle a quatre heures aprez midy. Madame de Clermont fut avertie, il s'y trouva pluſieurs Dames de ſes Amies pour faire honneur, j'y fus auſſi. Monſieur le Prince s'y rendit accompagné de ſes Favoris. Il parla obligeamment à madame de Clermont ſur le choix qu'elle avoit fait de monſieur de Marſin, enſuite il le luy preſenta, en luy diſant, entretenez madame vôtre belle mere, je vas entretenir vôtre maitreſſe, ce qu'il fit, & incontinent aprez il ſe retira. monſieur de Marſin le fut accompagner juſqu'à ſon Caroſſe, & revint auprez de madame de Clermont & de mademoiſelle ſa Fille. Les Dames s'en allerent pour ne les

pas

pas interrompre. Ils ne s'eſtoient jamais vûs, (j'entens madame de Clermont & monſieur de Marſin) je n'us pas peu d'affaires, car le temps preſſoit, & il m'avoit priée de prendre le ſoin de toutes les choſes neceſſaires pour ſon mariage, même pour le preſent qu'il fit à mademoiſelle ſa maiſtreſſe, qui fuſt trouvé le plus galant du monde & le mieux entendu.

Le mariage s'accomplit, comme il avoit eſté dit: madame de Clermont fit un Feſtin fort ſplendide. Il n'y avoit que douze perſonnes à Table de tres grande qualité, j'eus l'honneur d'eſtre du nombre. Pendant le repas les 24. violons du Roy joüerent admirablement bien, & un grand nombre de Trompettes d'un autre côté faiſoient merveilles. Toutes ces perſonnes de qualité parurent fort contentes & ſatisfaicts. Les Dames furent coucher madame la Comteſſe de Marſin, & monſieur

le Duc de Montruzier luy amena dans ſa chambre monſieur ſon cher Epoux. Aprez quoy toute la Compagnie ſe retira, nous en fiſmes de même mon mary & moy. Le lendemain je fus voir les nouveaux mariez à leur lit. Ils me témoignerent tous deux leur ſatisfaction, & me dirent tant de choſes obligeantes & reconnoiſſantes, que j'en eſtois dans la derniere confuſion. Je leur ſouhaittay toutes ſortes de proſperité, & pris congé d'eux, pour m'en retourner chez moy à la Campagne, car j'avoüe que j'avois grand beſoin de repos, pour avoir beaucoup fatigué durant tout ce temps-là. Mon mary demeura pour leur faire compagnie à leur beau Chateau de Mezieres, où ils furent quelques jours à leur contentement, puis monſieur de Marſin partit pour la Catalogne. mon mary partit auſſi quelque temps aprez, & y remena mon fils qui commençoit à ſe faire hon-

honnete homme, quoy que fort jeune.

Peu de temps aprez il se fit un party en France, comme tout le monde a sceu. Monsieur de Marsin quitta la Catalogne & le service du Roy pour se venir joindre aux Troupes de monsieur le Prince en Guyenne, mon mary fut assez malheureux d'estre du nombre de ceux qui le suivirent, je dis malheureux encore une fois, car l'on ne doit jamais quitter le service de son Roy, quoy qu'il avienne, ny sous quelque pretexte que ce puisse estre. Les Lorrains passerent en France dans tout ce desordre, & vinrent camper au Cheval Griffon, à une lieüe de chez moy. Ils n'y firent pas long sejour, car je croy qu'il y eut quelque sorte d'accommodement, & le Roy les obligea à se retirer. Je m'estois refugiée à Gros-Bois avant leur arrivée. Monsieur le Duc de Lorraine y envoya des Sau-

Sauvegardes, un major nommé Gros-bois, & un Cornette, tous deux du Regiment de Leſcarmouſſier. A la verité quand je les vis entrer, ils me parurent comme des hommes de pain d'épice, & je ne pus m'empécher de rire. Ils eſtoient pourtant braves gens, comme je reconnus dans la ſuite. Eſtant a diſner un jour chez ma Sœur, ces meſſieurs les Lorrains s'aviſerent de jetter des os ſous la Table, il y avoit de petite Epagneuls qui ſe tirailloient les oreilles pour les avoir. Par mauvaiſe rencontre pour moy il y en eut un qui prit ma jambe, qui n'eſtoit pas tout a fait ſi dure que les Os, & y fit deux fort belles dentrées, que je negligeay & j'en eus pour prés de huit mois ſans que cela pût guerir. On a raiſon de dire qu'il ny a point de petits maux à la jambe, ny de petite coups à la tête; j'ay eprouvé l'un & l'autre, en ſorte que j'en puis parler.

L'Armée de Lorraine ſe retira en ſon Païs, & tout tant que nous eſtions de refugiez à Gros-bois nous nous en retournames en nos maiſons. L'affaire de la Porte St. Anthoine arriva enſuite. Nous eumes en nos quartiers quelques Troupes du Roy, qu'on y avoit envoyées ſe rafraichir; c'eſtoit dans le commencement de la Moiſſon, j'appris que les gens de guerre fourragoient dans mes grains. J'avois en ce temps là deux menages aſſez amples, & aſſez bien conduits à une lieüe l'un de l'autre, & je puis dire que j'eſtois laboureuſe de bonne foy, puiſque je tenois mes terres par mes mains. Je monté à cheval la canne à la main pour aller trouver Meſſrs. les Fourageurs, & dans la plus belle diſpoſition du monde pour en frotter quelques uns, ſi j'avois trouvé de la reſiſtence, mais auſſitôt qu'ils me virent, & qu'ils ſe furent informez qui j'êtois, ils s'en vinrent à moy, & me dirent, Madame, nous nous

êtions mis dans vos grains, pour fourrager, comme vous voyez, mais nous allons ſortir tout à l'heure pour aller chez vos voiſins. Je leur dis, vous me faites plaiſir, & leur demanday, êtes vous Cavaliers ou fantaſſins. Nous ſommes l'un & l'autre, me dirent ils. Il y en eut deux qui s'offrirent pour garder ce qui m'appartenoit: Je les acceptay, & ils s'en acquitterent fort bien. Je mis pied a terre, pour voir de quelle façon ces bonnes gens travaillent, quand ils peſchent en eau trouble. J'en voyois plûſieurs qui ſe ſervoient de faux, d'autres de fleaux, d'autres de ſaveilles, d'autres de tonneaux pour battre le bled, d'autres qui portoient des trouſſes, & la plûpart eſtoient faits comme des Demons. Je les quittay, & m'en retournay chez moy. Par bonne fortune ils ne demeurerent pas longtemps où ils eſtoient, tous les Païſans s'en trouverent mieux, mais il courroit toûjours

quelque bruit ſourd que les Lorrains revenoient, cela m'inquieſtoit fort, neanmoins il y eût des Gentil-hommes qui me dirent de ne me point mettre en peine, que l'on diſoit, qu'ils devoient aller du côte de Saint Denis, & qu'ainſy nôtre Brie ſeroit à couvert; que pourtant ils tiendroient un homme à Lagny pour apprendre leur marche, & qu'ils m'en donneroient avis. Au lieu de l'avis que j'attendois inceſſamment, je vis plûſieurs gens de guerre a ma porte, qui y frapperent aſſez ferme: j'y fus moy même, & l'ouvris toute entiere. Je leur dis, Meſſieurs que demandez vous? ils ſe mirent a jurer & blaſphemer horriblement le nom de Dieu, mais ſans m'êtonner, je leur dis, que cherchez vous encore une fois? Nous voulons entrer là dedans, me répondirent ils. Ah vous voules entrer là dedans, mort de ma vie, je vous en empeſcheray bien, & vous trouve bien hardis de venir frap-

frapper à ma porte, retirez vous ſeulement & ſans bruit comme ils virent ma reſolution, ils me demanderent qui j'êtois. Je leur dis tout en colere, allez vous en informer dans le lieu, on vous le dira. Un de la bande, qui paroiſſoit le plus honête mit pied a terre, & me dit Madame, vous eſtes une Femme perdue, car voyci l'Armée du Roy, qui va paſſer à un quart de lieüe d'icy, & tous les Picoreurs ſe jetteront chez vous, ſans que vous leur puiſſiez reſiſter. Comme vous êtes la plus brave & la plus genereuſe de toutes les Femmes ſelon les apparences, nous voulons vous rendre ſervice, voyez en quoy vous nous voulez employer. Comme je vis que c'êtoit de bon je commencé à parler beau, & dis, je ne vous connois ny les uns, ny les autres, mais je prie celuy d'entre vous qui eſt le plus connu dans l'Armée de demeurer icy en Sauve-garde; je ſuis aſſeurée, que monſieur le Mare-

chal de Turenne n'en ſera point faché mon mary à l'honneur d'eſtre ſon tres-humble Serviteur. Ils vouloient tous demeurer, je dis, non, il n'en faut qu'un. Celuy qui m'avoit parlé y demeura. Il eſtoit Italien de Nation & Officier dans le Regiment de Monſieur le Cardinal Mazarin. Je remerciay tout les autres qui s'en allerent chercher fortune ailleurs, aprés avoir gouté de mon vin. auſſitôt que l'on ſçeut que j'avois un Officier chez moy, toutes les femmes & les filles y accoururent, & quantité d'hommes pour ſe mettre en ſeureté. Incontinent aprés tout le lieu fut plein de picoreurs, qui faiſoient un ravage épouventable. Je priay mon Italien de ſe mettre ſur ma porte juſqu'à ce que tout cela fût paſſé. Pluſieurs luy demanderent ce qu'il faiſoit là. Je ſuis en Sauve-garde icy de la part de Monſieur le Mareſchal de Turenne, leur répondit il. La maiſon

ſon appartient à Monſieur de la Guette, la plûpart diſoient nous ſommes Serviteurs de monſieur de la Guette. Quand tout fut paſſé je dis à ſon Valet de luy dire, que je le priois de rentrer, & qu'il prit la peine de monter à ma chambre, auſſitôt qu'il y fut je fis apporter la Colation, il en avoit beſoin, car il mangeoit de grand appetit, quand ſa premiere faim fut paſſé, il me dit, Madame, vous ne ſçaves pas une nouvelle que je vas vous dire, c'eſt que les Lorrains nous ſuivent de fort prés, voyez où eſt vôtre lieu de retraite, afin que je vous y accompagne, car je vous repons qu'il ne ſera point demain neuf heures du matin, qu'ils ne ſoient icy. Vous en ſeriez pas aiſe de tomber entre leurs mains, & de me voir maſſacré en vôtre preſence, vous ſçaves Madame qu'ils ſont ennemis du Roy, & par conſequent les nôtres partez donc avec vôtre petite famille, car il n'y a point de temps à per-
 dre.

dre. Je luy dis, monſieur, vous m'apprenez là une eſtrange nouvelle mais je ne partiray point que tout ce peuple icy ne ſoit en lieu de ſeureté ; & s'il y a quelqu'un qui doive perir, il faut que ce ſoit moy, voilà a quoy je ſuis reſoluë. Il me preſſa fort de faire autrement, mais je ne le voulus jamais.

Sur ces entrefaites il m'arriva trois Gardes que monſieur de Vibrac Capitaine de Gros-bois m'avoit envoyez, pour m'eſcorter, & me mandoit de tout quitter pour m'en venir au plus vite au Chateau avec mes petits Enfans, que les Lorrains approchoient fort, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Je fus inebranlable, car j'eſtois reſoluë de faire une bonne action : je renvoyay deux gardes, & fis dire à Monſieur de Vibrac, que je partirois le Lendemain de grand matin. Cependant je fis marcher tous ce peuple, qui eſtoit en grand nombre, & les fis accom-

pag-

pagner par mon Italien & ce garde qui m'êtoit resté. Ils n'avoient qu'un fort petit trajet de chemin à faire, mais ce qui êtoit de plus ambarassant, il falloit passer la Riviere de Marne dans un bac, tout cela se fit heureusement par la grace de Dieu. Ensuite il fut question de songer à moy, je partis pour Gros-bois à six heures du matin, & m'en allay les mains vuides, cela veut dire que j'emportay tres peu de chose, & abandonnay tout le reste à la mercy des gens de guerre. J'arrivay à bon port avec mes Gardes, & plûsieurs personnes du lieu qui êtoient restées, & qui me suivirent. Je trouvay là des Sauve-garde du Roy, des Sauvegardes de monsieur le Prince, des Sauve-gardes du Duc de Lorraine ces deux là mesme qui y êtoient venus la premiere fois. Il y en avoit aussi du Duc de Vitemberg : Monsieur de Turenne trouva bon que mon Italien y demeurât. Le Chasteau êtoit con-

conſervé comme la Prunelle de l'oeil : il y avoit plus de dix mille Païſans refugiez, & plûſieurs de la Nobleſſe du païs, car tout y accouroit. La premiere rencontre que je fis dans ma chambre, ce fut d'une de mes ſervantes, à qui les Lorrains avoient donné un grand coup d'eſtramaçon ſur la tête, & plûſieurs autres coups, en ſorte qu'elle eſtoit tout en ſang. Elle me dit en pleurant, Madame, vôtre maiſon, vos chevaux, & beſtiaux ſont pillez, tous vos gens ſont en fuite. Cette Femme eſtoit Econome de la maiſon que je n'habitois pas, & eſtoit fort entendüe, j'en eus un extréme regret car elle mourut quatre jours aprés. Pour mon pillage qui ſe fit à droit & à gauche, dans tout le temps que les Lorrains ſejournerent là, j'eus pour plus de ſoixante mille francs de perte. Je puis dire que cela ne me toucha nullement, n'ayant jamais eu d'attache au bien, & en ayant fait un mepris

pris toute ma vie. Pour la vertu, c'eſt ce que je conſidere fort en quelque lieu qu'elle ſe trouve, & quiconque la poſſede, poſſede tout.

Le Lendemain de mon arrivée à Gros-bois, l'Armée de Lorraine marcha en bataille, pour aller faire l'attaque à Monſieur le Maréchal de Turenne, mais Dieu Protecteur de mon Roy l'empécha, vous allez apprendre comment. Le Major nommé Gros-bois me vint dire, Madame, vous qui eſtes la plus genereuſe, & la plus courageuſe de toutes les Femmes, voulez vous avoir bien du paſſetemps aujourdhuy? Voilà nôtre Armée qui va attaquer Monſieur de Turrenne, je m'aſſure qu'il n'en échappera pas un, & vous verrez beau jeu. Selon les apparences ils pouvoient tout pretendre en ce temps là: parce que l'Armée du Roy n'eſtoit que de ſix à ſept mille hommes, qui avoient Paris à dos, la Seine à boire, dixhuit mille Lorrains en tête.

Je fis reflexion ſur ce qu'il me diſoit, & élevay mon eſprit à Dieu, en luy diſant, Seigneur conſervez la gloire de mon Roy, ſauvez ma patrie, & me faites la grace, que je puiſſe faire connoître que je ſuis bonne Françoiſe. Je dis enſuite à ſe Major, allons, Monſieur, voyons vôtre Armée, cela ſe pouvoit faire d'un pavillon du Parc de Gros-bois. Il me prit par la main, & quelques Demoiſelles refugiées m'accompagnerent. Je diſois en moy même en y allant, Grand Dieu Jeanne la Pucelle à ſervy Charles VII., faites Seigneur qu'en cette occaſion je puiſſe ſervir Loüis XIIII. approchant de ce Pavillon, je voulus monter ſur un four à chaux avec le Major pour voir leur Armée qui venoit en tres bel ordre du côté de la pleine de Brie-Comte-Robert. Nous eſtions la tous deux fort attentifs, il penſoit à l'avantage de ſon maiſtre, & moy je ſongeois à le detruire, & à ſervir le mien. Aprés avoir regardé

assez de temps, je luy dis vous croyez que vos gens battront l'Armée de mon Roy, je vous répons que la vôtre le sera dos & ventre, je sçay des particularitez dont je veux vous faire part, c'est que je vous puis dire de science certaine que le Canon du Roy est placé d'une maniere qu'il vous incommodera fort à l'approche, & que de plus dans les Bois de la grange du milieu, il y a un nombre d'Infanterie qui vous canardera comme il faut, vous voyez comme les murs de ce parc vous serreront en flanc, & je vous apprens encore, que Monsieur de Monbas à un camp volant, & vous suit pour vous charger en queüe, dans le parc il y a bien dix mille Païsans bien armez & bien intentionnez pour courir sur vos gens, aussitôt que l'occasion s'en presentera; je suis asseurée qu'ils se tiennent prests, sans vous en donner avis, comme vous pouvez croire, servez vous de ce que je vous dis,

&

& en donnez avis à vôtre Duc au plûtôt, car je vous asseure qu'il y aura peu des vostres, qui retrouve le Loquet de sa porte, ne perdes point de temps encore une fois, courez vite. Il me quitta brusquement & me laissa sur ce four à chaux: il prit le cheval d'un Lorrain qui entroit dans le Parc, & s'en alla au grand galop trouver Monsieur le Duc de Lorraine, qui estoit à l'arriere-garde de son Armée, pour luy dire tout ce que je luy avois dis. Son Altesse y donna entierement creance, & je m'en apperçûs une demie heure aprés & en loüay Dieu de tout mon cœur. Je descens de dessus mon four, & montay à une chambre de ce Pavillon. Aussitôt que je fus à la fenétre regardant toûjours leur Armée qui s'approchoit fort de celle du Roy, parce que mon Major n'avoit pas encore eu le temps de faire son rapport à Monsieur de Lorraine, quoy qu'il donnât des deux à son cheval de tou-

tez ſes forces. Monſieur le Prince qui commandoit l'Avantgarde s'en vint à la porte de ce Pavillon, & appella Vibrac, Vibrac, je luy répondis de ma fenétre, & luy dis Monſeigneur, il eſt au Chateau : vôtre Alteſſe veut elle entrer? Il me dit non, il y auroit trop de confuſion ſi j'entrois, que Vibrac me faſſe ſeulement apporter quelques Bouteilles de Vin, car j'ay grande ſoif. Je luy dis, Monſeigneur, je vas le faire avertir promptement. Monſieur de Vibrac vint au plus vite, & fit apporter un grand Paté de Venaiſon, une douzaine de Bouteilles de Vin, & un Baſſin remply de fort beaux pavies, que j'eus l'honneur de preſenter à Monſieur le Prince. Son Alteſſe en mangea de fort bon appetit, & m'en remercia obligeamment. Monſieur de Beaufort & d'autres Seigneurs en mangerent auſſi, & dans le moment que je tenois encore le baſſin de Paviés Monſieur le Duc de Lorraine envoia

Mon-

Monſieur de Fauges ſon Lieutenant General, pour dire à Monſieur le Prince, qu'il ne vouloit pas combattre ce jour là, qu'il y avoit quelques raiſons qui l'en empeſchoient, & que pour cet effet, il s'en alloit camper entre Mandre & Sercé. J'entens ſon Armée, car pour ſa perſonne, ſon Alteſſe de Lorraine logea chez un Gentil-homme nommé Monſieur de Salmatory, & Monſieur le Prince fut prendre ſon camp à Limay & Valenton, aprés s'être entretenu quelque temps aſſis dans un petit foſſé avec Monſieur de Beaufort & Monſieur de Fauges. J'eſtois tout proche, mais je me retié par reſpect avec tant de joye que je ne me ſentois pas; car je reconnus bien que mon deſſein avoit reuſſy, j'en fus aſſurée à dix heures du ſoir. Auſſitôt que je fus retirée à ma chambre, le Major nommé Gros-bois me ſuivit, pour me dire de la part de ſon Alteſſe de Lorraine qu'elle m'avoit mille obli-

ga-

gation du bon avis que j'avois donné, qu'elle avoit un extréme deplaisir de ne m'en pouvoir remercier elle même, & qu'elle s'en souviendroit toute sa vie. Voilà ce que le Major me dit de la part de Monsr. le Duc de Lorraine, & adjouta de plus que son Altesse me prioit de luy vouloir rendre encore un bon office. Je luy dis, en quoy le puis-je servir. Madame, me dit il, comme vous estes fort considerée icy, il n'y à personne qui ne fasse, ce que vous souhaitterez; il seroit necessaire pour le service de son Altesse que nous eussions un homme qui allât reconnoistre dans l'Armée du Roy ce qui s'y passe, & si il ny a point de pont de batteaux; il peut s'asseurer qu'il sera recompensé hautement. Je luy promis de luy en donner un qui estoit Cavalier dans le Regiment de Richelieu, que je connoissois, je l'envoyay chercher sur le champ, & l'asseuray qu'il seroit fort capable pour cela,

mais

mais qu'il eſtoit neceſſaire, que je l'entretinſſe en particulier auſſitôt qu'il ſeroit entré dans ma chambre, pour le porter a faire la choſe, & que j'eſtois perſuadée qu'en ma conſideration il entreprẽdroit tout. Le Cavalier vint donc, & je le tiray à quartier, pour luy parler, & pour l'inſtruire de ce qu'il devoit faire, puis je le pris par la main, & dis au Major, Monſieur, voilà un homme qui fera tout ce que vous luy ordonnerez. Il luy dit, mon Camerade, ce qu'il y a à faire, eſt de partir tout preſentement, pour aller dans l'Armée du Roy, & reconnoitre ce qui s'y paſſe, & ſur tout s'ils n'ont point de ponts de bateaux, cela fait il faut vous en revenir promptement, pour m'en faire vôtre rapport. Son Alteſſe de Lorraine vous en recompenſera, de façon que vous ſerez ſatisfait. Ma Lieutenance eſt vacante, je vous la donné, ſans ce que vous aurés de ſon Alteſſe.

Le Cavalier eſtoit bon Serviteur du Roy, & ne fit que ce que je luy avois dit, il feignit ſeulement de s'y en aller, pour abuſer nôtre Major, J'eſtois bien aiſe de les amuſer toûjours, pour leur faire perdre temps, & donner lieu à Monſieur le Mareſchal de Turenne de ſe fortifier de plus en plus dans ſes retranchemens, qui eſtoient ceux que les Lorrains avoient faits auparavant. Comme le Major vit que le Cavalier ne revenoit point, il revint à ma chambre ſur les dix heures du matin, & me témoigna ſon impatience; & comme il eſtoit fort en peine de ce que le retour tardoit un peu trop, diſant que cela pourroit rompre des meſures. Je luy répondis, ſi vous eſtes en peine, je le ſuis auſſi, car je croy que ce miſerable a perdu la vie, & eſt preſentement accroche a quelque arbre. Sur les cinq ou ſix heures aprés midy le Cavalier vint dans ma chambre ou

le

le Major eſtoit revenu. Auſſitôt qu'il apperçût le Cavalier il luy dit avec un viſage riant, hébien mon Camerade que nous apprendrez vous. Le Cavalier répondit rien du tout, Monſieur, je ne ſuis point d'humeur à me faire pendre, j'ay bien ſongé à l'affaire, je n'en feray rien. Le Major ſe trouva de mon côté, & me dit; Madame, je ſuis un homme perdu, que diray-je à ſon Alteſſe? Vous luy direz, Monſieur, que celuy qu'on avoit envoyé n'eſt point revenu; & qu'il faut qu'on l'ait fait mourir indubitablement. Il ſortit fort en colere, peſtant comme un Demon, en menaçant le Cavalier, qui ne s'en mit pas beaucoup en peine.

L'on voit par là comme tous leurs deſſeins avorterent, car enſuite les Pariſiens crurent, qu'il y avoit de l'intelligence, & que le Duc de Lorraine les joüoit, puiſ-

qu'il

qu'il n'avoit pas attaqué l'Armée du Roy, comme il le leur avoit fait esperer mais craignant d'estre battu luy même, il se contenta de demeurer campé un long temps en un même endroit, faisant tout fourrager & piller dix lieües à la ronde.

Durant tout ce temps là, je montois à cheval assez souvent, avec quelques Gardes que je prenois pour me conduire, afin d'empécher que l'on ne mit le feu à mes maisons; Je les recommandois de toute ma puissance à ceux qui y étoient logez. Ils me témoignerent en vouloir prendre soin, mais on ne me laissa que les quatre murailles de tous côtez. Un jour que je revenois de Sussy avec un Garde, je rencontray plûsieurs Officiers, qui luy dirent, Garde ou menez vous cette Dame? Je la remene ou je l'ay prise, & vous n'en avez que faire leur répondit il. Je vis qu'ils s'alloient fort echauffer les uns & les autres,

c'est

c'eſt pourquoy je leur dis, Meſſieurs mon Garde à raiſon, de quoy vous mettez vous en peine ? Nous paſſons nôtre chemin, vous pouvez paſſer le vôtre. Il eſt vray, Madame, que vous paſſez vôtre chemin mais a moins que vous ne ſoyez Madame de la Guette, il n'y a point de Dame qui l'oſe entreprendre, ou elle courreroit grande riſque de ſa perſonne. Je leur dis, vous l'avez trouvée, c'eſt elle même; qu'avez vous a dire ? Rien, Madame, ſinon que nous ſommes vos tres-humbles Serviteurs, & à Monſieur vôtre mary auſſi. C'eſtoient des Capitaines du Regiment de Marſin, Baltazar, Saint Ange, & autres, qui eſtoient campez aſſez prés de là. Je levay mon maſque à l'heure même, & leur dis Meſſieurs, puiſque vous craignes quelque choſe pour une Femme ayez la bonté de me conduire juſqu'à la porte de Grosbois, & je vous en auroy obliga-
tion

tion. Ils m'accompagnerent avec joye, nous ne parlâmes que de guerre ſur le chemin, ayant toûjours pris grand plaiſir à cette ſorte d'entretien. Je leur demanday pourquoy ils m'avoient dit à moins que ce ne ſoit Madame de la Guette, il n'y a point de Dame qui l'oſe entreprendre. Il eſt vray, Madame, que nous vous l'avons dit, car vous paſſez parmy nos Troupes, pour la plus genereuſe de toutes les femmes, il n'y a perſonne qui voulût vous faire inſulte, & même dans l'Armée de Lorraine on vous appelle la Saint Ballemont de la Brie. Vraiment, leur dis-je, je dois eſtre la plus glorieuſe du monde, puiſque l'on me compare à Madame de Saint Ballemont, qui eſt la merveille de ſon temps, & pour ſa valeur & pour ſa belle conduite: l'on me fait une grace que je ne merite point. C'eſtoit une Dame qui demeuroit ſur les frontieres de Lorraine, & qui eſtoit admirée d'un cha-

un. Nous nous ſeparâmes à la porte du Parc, où je les remerciay de leur honnéteté.

Quatre ou cinq jours aprés, celuy qui commandoit le Regiment de Marſin, nommé Monſieur de Noir-valize s'aviſa un peu tard de m'envoyer faire compliment, & offre de ſervice, par le nommé Saint Ange. je le reçûs aſſez froidement, & luy dis, que je n'avois pas ſujet de me loüer de ce Gentil-homme là, qu'il s'y eſtoit mal pris, veu que mon Mary eſtoit de ſes amis, & qu'il auroit pû envoyer des Sauvegardes chez moy avant l'arrivée des Lorrains. nous nous ſeparâmes la deſſus.

Il m'arriva deux jours aprés un deplaiſir ſenſible, par la mort d'un de mes Fils âagé de ſept ans, qui eſtoit le plus joly du monde, & qui promettoit quelque choſe de bon: je l'aimois fort, & y prenois un plaiſir nompareil. Ce fut un malheureux Lorrain qui fut cauſe de ſa perte, car com-

comme mon Enfant se promenoit dans la Basse-Cour de Gros-bois, sa petite canne à la main, où il y avoit une Pomme d'argent, ce miserable la luy vint arracher de furie, croyant faire un grand buttin, car ils voloient extraordinairement, & de plus ils estoient faits comme des hiboux. Ce pauvre Enfant eut une si grande frayeur, qu'il en prit une pleurisie, qui le mit au Tombeau. Il mourut entre mes bras dans mon lit, car ce jour là je ne pouvois me soutenir sur ma jambe, a cause de ma morsure de chien. Je me trouvay seule dans mon affliction, tous mes gens estant allez à droit & à gauche. J'avois assez de loisir pour contempler ce cher Enfant, & l'arrouser de mes larmes, puisque je fus plus de deux heures, sans qu'il revint ny Valet ny Servante. Enfin ils parurent, & furent avertir ma Sœur, & Monsieur de Vibrac, qui accoururent pour me consoler, & ôter mon Enfant d'auprés

de moy. Incontinent aprés toute ma chambre fut pleine d'honnétes gens, qui estoient refugiez dans le Chasteau pour divertir ma douleur qui ne fut pas petite, & qui dura assez de temps. Il falut le faire enterrer deux jours aprés sans ceremonies, ayant seulement pris un homme d'Eglise, & quelques Païsans, pour faire la fosse, avec deux Gardes pour m'accompagner à Sussy, où est nôtre Sepulture. aussitôt que je fus entrée dans l'Eglise, j'y vis un desordre epouventable, les Païsans y ayant porté quantité de choses, croyant qu'elles y seroient en asseurance, & que les Lorrains auroient du respect pour les Lieux Saints, mais ils se trouverent bien loin de leur compte, car tout y estoit pillé, les coffres & Armoires brisées: L'on y marchoit dans la plume, jusqu'à la moitié de la jambe, ils avoient été asses impies pour tourner le Crucifix sens dessus dessous; cela me fit fremir d'horreur, car il faloit

estre

eſtre Diables pour cela, ou du moins Athées. Quand mon pauvre Enfant fut enterré, je dis au Preſtre, Monſieur, j'ay ſçû que Meſſieurs nos Eccleſiaſtiques ſe ſont enfuis, auſſitôt qu'ils ont appris l'approche de l'armée, voyons, je vous prie, dans le Tabernacle s'ils n'ont point oublié les Saintes Hoſties. J'y montay, & je trouvay le Tabernacle entr'ouvert; j'y apperçûs le Ciboire, & le Preſtre eſtant venu pour le viſiter, le trouva tout remply d'Hoſties. C'eſtoit une merveille qu'elles euſſent été conſervées dans un ſi grand diſordre, puiſqu'on avoit eu l'inſolence de renverſer le Crucifix, de la maniere que j'ay dit, mais Dieu eſt tout puiſſant & je tiens cela comme un miracle, aprés avoir vû tant de confuſion dans l'Egliſe, qui eſtoit abandonnée à tous les Picoreurs, & que de plus le Bourg eſtoit tout remply de coureurs. Il en vint grand nombre voir enterrer mon Enfant, qui virent, comme

moy cette merveille & en furent tous ſurpris. Le Preſtre prit le Ciboire avec grand reſpect, & comme nous ſortions de l'Egliſe, nous rencontrâmes un Eccleſiaſtique du lieu qui venoit voir le deſordre. On luy remit en main les Saint Hoſties, pour les porter à la Varenne de Saint Maur, où il y avoit quantité des malades.

Quelques jours aprés Monſieur le Mareſchal de Turenne decampa glorieuſement à la barbe des Lorrains, & paſſa la petite Riviere d'Yerre ſur un Pont qu'il y fit jetter, & alla gagner Corbeil, pour paſſer la Seine. Les Lorrains furent heureux de trouſſer bagage, pour paſſer en Flandre, & je croy qu'ils doublerent un peu le pas, car tous les mauvais François commencoient à reconnoiſtre leur faute, ce qui faiſoit que les Lorrains avoient lieu de craindre qu'on ne courût ſur eux.

Tous nos Sauvegardes s'en allerent auſſi, & celuy à qui j'avois tant d'o-

d'obligation (j'entens mon Italien) vint prendre congé de moy, me disant qu'il ſe tenoit le plus heureux de tous les hommes, d'avoir eu l'honneur de ſervir une Dame, qui le meritoit ſi bien. Je repartis à cette civilité comme je devois, & le remerciay un million de fois de tous les bons Offices qu'il m'avoit rendus. Je luy preſentay en même temps une fort belle Bourſe, où il y avoit quarante Piſtolets. C'eſtoit peu de choſe en comparaiſon de ce qu'il avoit fait pour moy, car ſans luy, je courrois riſque de la vie, & peut-eſtre de l'honneur, car en ce temps la le Soldat ne conſideroit ny perſonne, ny qualité, & tout le monde ne cherchoit ſa ſeureté que dans la fuite. Il ne la voulut jamais accepter, & me dit que je l'offenſois: je le preſſay de toutes façons, mais j'y perdis mon temps, quand je vis cela, je fus à un coffre prendre une Eſcharpe qui valoit la peine d'eſtre portée, & luy dis

en la luy presentant, j'espere que vous aurez la bonté d'accepter cette petite faveur, qui ne signifie rien, vous ne voudriez pas que je passasse pour une ingratte, & je vous prie que je ne me plaigne pas de vous. Il la prit à même temps, & la mit à son col, me disant Madame, tant qu'il y en aura un morceau, je la porteray en vôtre consideration, puis il prit congé de moy. C'estoit un Garçon tres genereux, dont le Frere estoit Colonel de Cavalerie dans les Lorrains, & luy au service du Roy.

Aussitôt que les Parisiens eurent reconnu leur faute, & qu'ils furent rentrez dans leur devoir, le Roy leur pardonna genereusement. Il n'y avoit plus que la Guyenne, & principalement les Bordelois qui faisoient feu de quatre pieds, & le grand Moderateur de toutes choses se voulut encore servir de moy, pour les faire rentrer en eux mêmes, comme on verra dans la suite. Les Lorrains ne fu-

furent pas plûtôt partie de nos quartiers que je m'en allay à Paris, pour y ſejourner, mes maiſons eſtant pour lors inhabitables, & l'air fort infecté dans le Païs. J'y viſitay toutes mes bonnes amis, qui me reçurent avec beaucoup de joye: J'eus auſſi un entretien particulier avec Monſieur Philippe qui eſtoit Echevin de la Ville, & Maiſtre d'Hoſtel chez le Roy, & de plus bon & veritable François. Comme nous parlions enſemble de l'equippée des Lorrains, & de leur levée de Boucliers, je luy fis connoître tout ce que j'avois fait pour le ſervice du Roy. Il me dit, Madame, la choſe eſt trop de conſequence pour n'eſtre point ſcûe: c'eſt un coup du ciel, & j'en avertiray la Reine. Il eſtoit aſſez bien auprés de ſa Majeſté pour pluſieurs raiſons; la Superieure du Val de Grace eſtoit ſa Belle-Sœur, & ſe nommoit Madame Compan, de qui la Reine faiſoit un cas extraordinaire, parce que c'eſtoit la meilleu-

re Religieuſe du monde, & la plus capable de gouverner une communauté, en un mot ſon merite a fait qu'elle a été continuée dixhuit ans Superieure.

Monſieur Philippe fut trouver la Reine, pour luy dire la choſe mot a mot, comme il la luy avois dite. Sa Majeſté en rendit graces à Dieu, & luy dit qu'elle avoit toûjours bien crû que c'eſtoit un miracle, puiſque les Lorrains l'avoient eüe ſi belle, & qu'ils avoient manqué leur coup, je ne faiſois, dit cette Princeſſe, qu'attendre un Courier le jour que l'attaque ſe devoit faire, qui nous dût apporter des mechantes nouvelles; je veux voir cette perſonne qui a ſi bien ſervy l'ètat, & vous la ferez trouver au Val-de-Grace, quand j'y iray, ce qui ſera dans peu. Monſieur Philippe n'en demeura pas là, & pouſſa la choſe plus loin, diſant à la Reine, Madame, vôtre Majeſté ſe pourroit ſervir de la même perſonne pour l'affaire

faire

faire de Bourdeaux, si elle le juge à propos. Elle a grand accez auprés de Monsieur de Marsin, qui a toute creance en elle, son Mary est aussi dans le party, & il n'y a rien qu'elle ne fasse pour le service du Roy, & de vôtre Majesté. La Reine répondit, j'y songeray, & vous me la ferez voir comme je vous ay dit. Monsieur Philippe me vit incontinent aprés qu'il eut quitté la Reine, pour me dire toutes ces choses, & pour m'advertir de me disposer à avoir l'honneur de voir sa Majesté au Val-de-Grace, comme elle luy avoit ordonnè. Il me vint prendre trois jours aprez pour m'y mener, & me presenta à la Reine, qui me dit que j'avois agi en veritable Françoise & fidelle sujette, & que je serois recompensée du service que j'avois rendu au Roy, mais qu'il faloit que je fisse un voyage à Bordeaux dans quatre jours, & qu'elle m'en vouloit instruire: sa Majestè ayant pris la pei-

ne de me dire ce que j'avois a faire, je luy fis une profonde reverence, & luy dis Madame je feray de mon mieux.

Auſſitôt que je fus retournèe chez moy, je donnay ordre pour faire partir mes trois Filles, & les fis conduire par deux de mes amis à l'Abbaye de Ville Chaſſon proche Montereau, ayant toûjours été d'humeur à ne les confier à perſonne, & les meres bien aviſées ne doivent jamais faire autrement, ſous quelque pretexte de parentè ou d'amitiè que ce puiſſe eſtre: Il les faut toûjours tenir à ſa ceinture ou en Religion, & pour concluſion ce ſont de facheuſes bêtes, & bien a charge a des meres qui aiment l'honneur, j'ecrivis auſſi un billet à une perſonne à qui j'avois grande creance & que mon Mary conſideroit beaucoup, le priant de me venir trouver auſſitôt qu'il auroit lu mon billet, que j'avois à luy communiquer quelque choſe de conſequence. Il monta

à

à Cheval tout a l'heure: il demeuroit à quatre lieües de Paris. Quand il fut entré dans ma chambre, il me dit, Madame, me voilà, que ſouhaittes vous de moy? Je ſouhaitte, Monſieur, que vous ayez la bonté de m'accompagner à Bordeaux, où je veux faire mon poſſible, pour retirer mon Mary du party où il eſt: je ſcay que vous êtes ſon amy, & qu'il ne ſera point faché que je faſſe ce voiage ſous vôtre conduite. Il me regarda entre deux yeux, & me dit, y avez vous bien ſongé? quoy une Femme jeune & jolie, (il adjouta ce mot, quoy qu'il n'en fût rien) ſe haſardera a faire deux cens lieües, & traverſera les Armées amies & ennemies ſans crainte, & ſans riſque? Je vous conſeille, Madame, de demeurer où vous étes. Je ne vous dis pas cela pour m'exempter du voiage, car j'y iray toûjours quand vous voudrez, mais je crains qu'il ne vous arrivé accident. Je luy dis, Monſieur, le Conſeil en

eſt pris, il faut partir, & pour cet effet, j'ay envoyé retenir trois places dans le Caroſſe de Bourdeaux. Hé bien, dit il, partons donc, puiſque vous le voulez, du moins j'auray la ſatisfaction de perir auparavant, qu'il vous ſoit fait aucun mal. Monſieur de la Guette vous eſt fort obligé de vouloir vous hazarder pour luy, repartis-je. Il ne ſçavoit pas mon deſſein, & ne là point ſçû que long-temps aprés, car je ſuis de ceux qui ne ſe fient à perſonne pour les choſes de conſequence, & quoy que je ne ſois qu'une Femme, un ſerret eſt fort bien entre mes mains. Il renvoya ſes Chevaux, & retint ſon Valet, qui fut l'unique que nous menâmes.

Nous montâmes en Caroſſe deux jours aprés. Le Sieur de Sainte Olive (c'eſtoit le nom de celuy qui m'accompagnoit) fut juſqu'à Orleans ſans dire un ſeul mot, & paroiſſoit fort chagrin. Je me doutay de la maladie,

&

& même je luy en fis la guerre. Je sçavois qu'il aimoit une personne assez belle dans nôtre voisinage, & c'est ce qui luy faisoit la derniere peine d'être party sans luy dire adieu. Il falut pourtant boire ce Calice, & enfin Orleans passé, nous commençâmes à parler de toutes choses, qui ne signifioient rien, & insensiblement nous avancions toûjours. Nôtre Carosse nous mena jusqu'à Poitiers, & ne pût passer outre à cause de la guerre, ce qui nous obligea de prendre de méchans Chevaux de loüage, qui nous porterent, jusqu'à Angouléme. Je puis dire que de ma vie je ne fus si fatiguée, car c'estoient les plus chetives haridelles du monde. Le loüeur de Chevaux n'osa pas nous en donner de meilleurs, nous disant que nous n'irions peutestre pas deux cens pas sans estre demontez. Comme nous approchions d'Angouléme, on alloit fermer la porte, ainsi le Sieur de Sainte Olive fut obligé de

pi-

piquer ou de pouſſer ſa Mazette, car il n'avoit point d'éperons, pour la faire courir de toute ſa force, afin d'arriver à temps, pour prier celuy qui commandoit à la porte d'arréter un moment, & luy dit qu'il y avoit une Dame qui venoit au petit pas malgré elle, ayant une tres mechante monture: J'arrivay enfin plus laſſe mille fois que ſi j'avois couru la poſte. J'eus le temps de me delaſſer, car je ſejournay trois ou quatre jours dans la Ville, parce que l'on ne pouvoit plus aller ſans eſcorte. Sainte Olive ecrivit pour cet effet à Monſieur de Chavagnac, qui eſtoit dans les troupes du Roy, & le pria de m'envoyer quelques gens pour m'eſcorter. Le Lendemain Monſieur le Chevalier de Jonvelle, qui commandoit dans Angouléme en l'abſence de Monſieur le Duc de Montauzier, me vint trouver dans mon hôtellerie, pour m'obſerver, car tout eſtoit ſuſpect en ce temps là. Il me fit beaucoup d'hon-

d'honnêtetez, & me demanda ſi je n'avois point beſoin de ſon ſervice, quand j'avois deſſein de partir, & me dit qu'il me donneroit eſcorte. Je le remerciay civilement, & luy dis que j'en attendois une de Monſieur de Chavagnac, que ſi, par hazard il ne pouvoit pas m'en envoyer, je le prierois de me faire cette grace.

Il penſoit à tout autre choſe, qu'à ce qu'il me diſoit, car le Lendemain un nommé Monſieur de Coulombiere me vint viſiter pour une ſeconde fois, & me dit que comme il eſtoit Serviteur de mon Mary, il ne pouvoit pas s'empécher de me dire une nouvelle, qui me ſurprendroit, qui eſtoit que Monſieur le Chevalier de Jonville vouloit me faire arréter, qu'il ne pouvoit pas croire qu'une Femme comme moy fit un ſi grand & ſi perilleux voyage, ſeulement pour retirer ſon Mary du party, comme j'avois dit, qu'infailliblement il y avoit quelque choſe de

ca-

caché là dessous qu'on n'entendoit pas, & qu'il en vouloit donner avis à la Cour. Je luy dis, Monsieur, si Monsieur de Jonville croit rendre un service au Roy en m'arrêtant, il pouvoit se tromper, & faire le contraire, qu'il y songe plus d'une fois. Je dis cela d'un ton assez ferme, pour leur faire connoître que je ne craignois rien.

Monsieur de Chavagnac récrivit à Sainte Olive, luy témoignant d'avoir un grand deplaisir de ne me pouvoir envoyer d'escorte, & qu'il estoit obligé de partir pour s'en aller ailleurs. J'eus donc recours à Monsieur de Jonville, qui me laissa aller, & me donna des fantassins pour me conduire à une petite Ville, qui est à Monsieur le Comte de Brassac. C'estoit un lieu en assez mauvais estat, car l'Hôtellerie où je mis pied à terre n'avoit qu'un seul lit, qui estoit reservé pour luy, à cause de la petite Verolle qui estoit

à ſon Château. Je me preparois à coucher ſur la paille, ce n'eſt pas une grande affaire, car on y dort à merveille : quelqu'un luy fut dire à la chaſſe où il eſtoit, qu'il venoit d'arriver à ſon Hôtellerie une Dame qu'on avoit eſcortée. Il m'envoya incontinent aprez un Cavalier, pour me prier de ſa part de prendre ſa chambre, & ce miſerable lit : Je la refuſay tant que je pûs ; mais il n'en fut autre choſe, & il s'en falut ſervir. Je ne ſçay ou coucha Monſieur de Braſſac, il ne parût point, peut-eſtre pour raiſon, mais il me fit demander par le même homme, ou je voulois aller le Lendemain, je dis, à la Tour blanche ; c'eſtoit un Chateau & une petite Ville qui tenoient pour Monſieur le Prince. Il me dit, Madame, Monſieur le Comte de Lavor vous y accompagnera avec d'autres Meſſieurs à l'heure que vous voudrez partir. Je luy dis, ce ſera à ſix heures du matin. Si cela

ne

ne l'incommode point, cependant je vous prie de dire à Monſieur le Comte de Braſſac que je ſuis ſa tres humble ſervãte, que je publieray par tout la grace que j'ay recûe de luy.

A ſix heures du matin Monſr. le Comte de Lavor eſtoit à la porte de l'Hôtellerie avec quatre autres Meſſieurs. Sainte Olive me le vient dire, & me preſſa de deſcendre pour monter a cheval, & pour faire civilité à Monſieur de Lavor, qui me prevint, & me dit, Madame, j'ay ſcû que vous vouliez aller à la Tour blanche; je ſuis icy pour vous y conduire, car il y a grand danger par les chemins. Je luy dis, Monſieur, vôtre bonté me met dans la derniere confuſion, je ne puis pas comprendre ce qui vous porte à m'obliger de la ſorte, vû que je n'ay point l'honneur d'eſtre connüe de vous, il faut que vous ſoyez le Gentilhomme du monde le mieux faiſant. Il me dit, je fais gloire de ſervir les Dames,

nous nous acheminâmes & parlâmes de toutes autres choſes: les autres Meſſieurs s'entretenoient avec Sainte Olive, qui n'eſtoit pas bête. Quand nous fumes à une demie lieu de la Tour blanche, Monſieur de Lavor prît conge de moy, en m'aſſurant qu'il n'y avoit rien a craindre, & que le danger eſtoit paſſé: cette action eſtoit auſſi honnête qu'on en puiſſe voir. J'arrivay donc à la Tour blanche, monſieur de ſaint Olive mit pied a terre, & monta au Chateau, pour prier le Gouverneur de me donner eſcorte, & luy dire qui j'eſtois. Auſſitôt qu'il oüit mon nom, il dit, je ſuis trop ſerviteur de Monſieur de la Guette, pour ne pas retenir Madame ſa femme, & luy faire offre d'un mauvais diner. J'êtois demeurée tout a cheval dans la place d'armes, en attendant le retour de ſainte Olive, & m'amuſois a m'entretenir avec quelques ſoldats, & leur faiſois bien connoitre, qu'ils au-

auroient été mieux ailleurs. Sur ces entrefaites Monſieur de la Roche Vernay (c'étoit le nom du Gouverneur) me vint trouver, & me dire qu'il ſe tenoit heureux de me pouvoir ſervir, que mon eſcorte ſeroit préte, auſſitôt que j'aurois mangé un morceau, & que pour cet effet, il m'alloit mener chez des Demoiſelles de ſes amies, qui me feroient compagnie au repas, comme Monſieur de ſainte Olive luy avoit dit, que je ne mangeois point de viande, à cauſe qu'il eſtoit Careſme, il m'y mena, ſans que je pûſſe m'en defendre. Elles me reçûrent civilement, en conſideration de Monſieur le Gouverneur, puis il prit ſainte Olive par le bras, & luy dit, allons boire à la ſanté de Madame de la Guette, que nous reviendrons trouver, quand elle aura mangé un morceau. Je m'entretins avec ces bonnes Demoiſelles, en attendant toûjours que l'on mit ſur Table; j'avois grand' faim,

faim, mais rien ne venoit. J'ay ſcû depuis que Monſieur de la Roche Vernay avoit fait monter quelques Cavaliers a cheval pour aller chercher du poiſſon, & qu'ils n'en purent trouver. A la fin mes Hoteſſes firent mettre le Couvert, & ſervir a même temps, la table fut couverte fort proprement, mais les viandes n'êtoient pas des plus exquiſes, puiſqu'elles ne conſiſtoient qu'en deux harengs blancs, & un ſoret, & environ demie livre de prunes cuites. Nous fumes ſervis a deux plats, comme l'on voit, qui étoit la nouvelle mode en ce temps là, j'avoüe qu'il n'y eut point d'aſſiétes volantes, car nous eſtions toutes fort pacifiques. Je demeuray ſur mon appetit, avec deſſein de me recompenſer le ſoir, ſi je trouvois de quoy; ce n'eſt pas que je n'ûſſe la derniere obligation à Monſieur le Gouverneur, car il fit tout ſon poſſible, pour me mieux regaler, mais dans la guerre on ne trouve pas

ce

ce que l'on veut. Il s'en vint à la téte de trente Chevaux, & me dit Madame, voicy vôtre eſcorte, vous trouverez bon que j'en ſois. Je luy repartis, monſieur vous me faites trop d'honneur, je l'accepte de tout mon cœur, je voudrois vous faire une priere auparavant que de partir, qui eſt de trouver bon que j'écrive un petit billet à monſieur le Comte de Marſin, & un à mon mary, & de vous en charger, s'il vous plait, pour leur faire tenir au pluſtôt & j'en attendray réponſe à Perigueux. Il me promit qu'il ny manqueroit pas.

Quand j'eus eſcrit, je pris congé de mes Hoteſſes, & nous montâmes à cheval. Monſieur de la Roche Vernay eſtoit le Cavalier du monde le mieux fait, & le plus galant, il me dit cent gentilleſſes de ſes avantures, & me parla auſſi d'une inclination de mon Mary, qui eſtoit une fort jolie Demoiſelle : il faiſoit tous ſes efforts pour me mettre martel en

teſte, car il eſtoit malicieux & adroit. Je dis en moy-même, je n'y retombe plus, je ſcay ce qu'en vaut l'aune. Il continuoit toûjours de me dire des merveilles de cette beauté : je luy fis connoître que cela ne m'étonnoit point, & que je croyois avoir encore aſſez de charmes, pour détruire toutes les belles impreſſions, que mon mary pourroit avoir eües en mon abſence, que je conſervois toûjours une étincelle de nôtre premier feu, qui auroit aſſurément le pouvoir de rallumer le ſien. Il vit bien que je n'eſtois pas tout a fait de ces niaiſes, nous briſâmes la deſſus, & parlâmes des affaires du temps. Inſenſiblement il avancoit toûjours, je luy fis connoître qu'il s'engageoit trop avant pour ſa perſonne, a quoy il fit reflexion, & me quitta, en me diſant des choſes obligeantes, & je luy repartis de même. Il fit faire cent Caracolles à ſon cheval, je m'arreſtay quelque

temps

temps pour voir ſon addreſſe, & ſelon moy il pouvoit paſſer pour un tres bon Ecuyer. Ses Cavaliers me conduiſirent juſqu'à Bourdeille, il m'en coutoit toûjours quelques Piſtoles en paſſant, que je donnois à mon eſcorte pour boire à ma ſanté. Je fus logée dans un Fauxbourg, je ne ſcay qui en avertit le Gouverneur nommé Monſieur de Saint Aubin, qui vint à mon Hotellerie un quart d'heure apres que je fus arrivèe, avec ſept ou huit Officiers de ſa garniſon. J'eſtois devant un grand feu pour me ſecher, parce qu'il avoit beaucoup plû : quand il arriva, le Sieur de Sainte Olive l'appercût, & me le dit. Je me tournay pour aller à ſa rencontre : Apres les premiers complimens faits de part & d'autre, il me pria d'aller au Château pour plus grande aſſurance, qu'il n'y avoit pas de moyen de paſſer là une nuit, parce que les Troupes du Roy y faiſoient des courſes à

tous

tous momens, & qu'il pourroit m'arriver quelque desordre. Sainte Olive me dit, Madame, je ne refusez pas l'offre que Monsieur le Gouverneur vous fait. l'Offre m'est trop avantageuse, luy dis-je, pour ne pas l'accepter, mais je crains d'estre importune à Monsieur de Saint Aubin. Vous ne le pouvez, Madame, & je me tiendray bienheureux d'estre vôtre hôte; partons donc quand il vous plaira, luy dis-je. Il me presenta la main, & ces autres Messieurs suivirent avec Sainte Olive, qui tenoit bonne marque, car il se trouvoit avec des Officiers de party contraire, il estoit Lieutenant de Cavalerie dans le Regiment Colonel, aussi brave que pas un autre, & qui le portoit beau, ayant une haine naturelle pour tous ceux qui estoient contre le service du Roy.

Quand nous fumes arrivez au Chasteau, Monsieur le Gouverneur me mena dans une fort belle cham-

bre, où il y avoit grand feu, qui estoit de saison : je m'en approchay, & luy demeura toûjours de bout, & tous les Officiers de même. Je n'en sçavois pas la raison, car je l'avois fort prié de prendre place, mais il n'en voulut jamais rien faire. J'ay sçû depuis qu'il me prenoit pour un tres grand Seigneur deguise en Femme, qui s'alloit joindre au party de Monsieur le Prince. Il faut croire que j'avois la mine drole, puisqu'on me prenoit pour un homme : il ne fut pas le seul qui fit ce jugement, comme l'on verra ailleurs. Tout nôtre entretien ne fut que de guerre, & des affaires d'Estat, je faisois mon possible pour dementir mon sexe, & pour en parler, comme si j'avois fait de beaux exploits, & que je me fusse trouvée en plûsieurs occasions. Cela le fortifioit de plus en plus dans son erreur, & les autres Officiers aussi, ne pouvant pas s'imaginer qu'une Femme en dût

dût parler ſi ſcavamment. On ſervit à manger , & chacun prit place : quand je fus à table, Monſieur le Gouverneur avoit toûjours grande deference pour moy : il y avoit de quoy ſatisfaire mon appetit, & ma faim, qui n'eſtoit pas petite, comme je viens de dire. Je diſois en moy même, il faut que je mange icy de toutes mes dents. (Je pouvois bien le dire; car je n'en ay pas encore perdu une dans l'âage ou je ſuis) toutes les viandes y eſtoient bien preparèes & de bon goût, le vin eſtoit excellent, l'on y bût quelques ſantez. Je commencay celle de Monſieur le Gouverneur qui fit la ronde, la mienne ne fut pas oubliée.

Demie heure après le ſouper je fis connoître que j'eſtois laſſe & fatiguèe, car cela me faiſoit la derniere peine, de voir toûjours ce Gouverneur debout. L'on dit encore quelque choſe d'agreable, puis

je donnay le bon ſoir à la Compagnie & chacun ſe retira, comme Monſieur de Saint Aubin ſortoit, je luy dis un mot à l'oreille qui eſtoit que je le priois de me faire venir une Fille pour coucher dans ma chambre. Ce fut alors qu'il crut fermement que j'eſtois homme, & qu'il n'en falloit plus douter. Il me dit, Madame, il n'y en a qu'une ceans que vous trouverez aſſez paſſable, je vas vous l'envoyer. Sainte Olive demeura auprez de moy juſqu'à ce que la belle fut venüe: Il me dit, madame, je ne ſcay pas pour qui ces gens icy vous prennent, mais ils croient aſſeurèment que vous eſtes homme, & je l'ay fort bien reconnu. Monſieur je ſuis ravie, qu'ils me prennent pour cela, je vous prie de ne les pas deſabuſer. La Fille vint fort ajouſtèe & bien propre, Sainte Olive ſe retira, je luy dis, ma belle Fille, fermes bien la porte de ma chambre, je vous prie, elle le fit,

puis

puis je commencay à cause avec elle : je luy trouvay assez d'esprit, je ne sçay pas de quel metier elle se meloit, mais toûjours, elle fut sage cette nuit là. Elle dormit sur des sieges auprez du feu, & moy sur un tres beau & bon lit.

A la point du jour j'entendois un tintamarre epouventable sous les fenétres de ma chambre; c'estoit pour le moins une douzaine de Tambours qui me donnoient un reveille matin, mais de la plus agreable facon du monde, car dans les intervalles, crioient vive Madame de la Guette, puis ils recommencoient leur batterie à outrance. Ils me firent un plaisir extréme, car mon inclination n'est que le bruit des Tambours & les Fanfarres des Trompettes. Sainte Olive accourut dans ma chambre ne doutant pas que je voudrois faire quelque liberalité à ses Messieurs; il ne se trompoit pas, car je luy donnay cinq ou

ſix piſtolets pour leur jetter. Ils ſe retirerent tres-ſatisfaite. Je me levay enſuite pour m'en aller à Perigueux, mais Monſieur le Gouverneur voulut encore me regaler avant mon depart, & dit à Sainte Olive qu'il ne me laiſſeroit point partir devant diner, qu'au moins il m'en ſupplieroit de tout ſon cœur. Sainte Olive me dit, Madame, donnez luy cette ſatisfaction là, quand il vous en priera. Auſſitôt que je fus habillée, il entra dans ma chambre avec tous ſes Officiers, car il marchoit toûjours en corps. Je le remerciay du plaiſir qu'il m'avoit fait de m'avoir envoyé une ſi jolie Fille; Il me répondit qu'il avoit bien de la joye, que j'en fuſſe ſatisfaite. Je luy parlay auſſi de ſon reveille-matin & luy dis qu'il y avoit longtemps que je n'avois été éveillée ſi agreablement. Il me repartit, Madame, ils ont fait aſſez de bruit; je croyois que cela vous auroit pu déplaire.

Au contraire, Monſieur, j'y ay pris beaucoup de plaiſir, & vous en ſuis fort obligée. Il me pria de bonne grace de ne vouloir partir qu'aprés diner, à quoy je conſentis. Le repas fut ſplendide & magnifique, en ſorte qu'un Prince en auroit été tres ſatisfait, auſſi il croyoit en traiter un, mais il ſe trompoit fort.

Je pris enfin congé de luy, & luy marquay mon deplaiſir de ne le pouvoir remercier aſſez dignement. En ſortant du Chateau je trouvay toute ſon Infanterie ſous les Armes en double Haye. Il eſtoit bien aiſe de me la faire voir, je les regarday tous, & luy dis, voilà des gens qui ont la mine de ſe bien deffendre ſi on les attaque. On m'amena mon Cheval, Monſieur le Gouverneur me tint l'Eſtrier quelque reſiſtence que je fiſſe. Je ſautay legerement en ſelle, jambe deça, jambe delà, n'ayant jamais eté à Cheval autrement. Il me donna quelques Cavaliers pour me con-

duire à Perigueux. Monſieur le Marquis de Chanleau Gouverneur de la Ville pour Monſieur le Prince prit la peine de me venir voir deux jours après que j'y fus arrivèe, & me tèmoigna ſon deplaiſir de ce qu'il n'avoit pas ſcû que c'eſtoit moy, dautant qu'il eſtoit fort amy de mon mary, & que de plus il venoit de recevoir une Lettre de Monſieur de Marſin, qui le prioit de me venir offrir tout ce qui dependoit de luy, & qu'ainſy je n'avois qu'à ordonner quand je voudrois partir, qu'il avoit Caroſſe, Litiere, & ſa Bourſe à mon ſervice. Je le remerciay un million de fois, en luy diſant que j'eſtois reſolue d'attendre mon mary de pied ferme à Perigueux, eſtant bien aſſeurèe qu'il m'y viendroit chercher. Il demeura bien une bonne heure avec moy, & Sainte Olive le fut accompagner chez luy. Les Dames de la Ville me firent l'honneur de me rendre viſite ; j'eus le temps de les voir chez

chez elles, car je fis la quelque petit sejour, en attendant mon Epoux. Je reconnus fort bien dans leur entretien, qu'elles estoient mal intentionnèes pour leur Gouverneur, car elles n'en parloient pas avantageusement. Un jour qu'il me vint rendre visite je luy dis, Monsieur, je croy que vous n'estes pas le maitre icy, si je ne me trompe, & même vous n'avez pas l'approbation de toutes les Dames. Il me répondit, j'en suis au desespoir, je fais tout de mon mieux pour gagner les esprits de ces gens icy, qui sont fort farouches. Le pauvre Gentil-homme y reussit mal, car peu de temps aprez, il fut, poignardè dans une assemblèe de Ville en presence des Magistrats. Comme j'ay dit que je fus quelque temps à Perigueux, j'escrivis à mon Fils qui estoit à Serlac, & luy envoiay un exprès, pour l'obliger de me venir trouver. J'estois dans la plus grande im patience du monde de le voir, car

je l'aimois autant qu'une bonne Mere peut aimer ſon Enfant: il reçût ma Lettre chez Monſieur de Chavagnac qui eſtoit Gouverneur de la Ville pour Monſieur le Prince, & eſtoit Frere de cet autre Chavagnac, qui eſtoit dans les Troupes du Roy. Il dit à mon Fils, Monſieur de la Guette, qu'elle Lettre avez vous là? (car il la reçût dans le temps qu'ils eſtoient à Table.) Mon Fils luy dit que c'eſtoient de mes nouvelles, que j'eſtois à Perigueux, & que je luy mandois de me venir trouver. Il luy en demanda la permiſſion, comme eſtant Gouverneur, puis il prit quatre ou cinq de ſes amis, pour y venir enſemble, parce qu'il y avoit de grands dangers par les chemins.

Quand il fut en Campagne, il trouva Monſieur le Comte de Marſin à la téte de quelques Troupes, qui luy dit, où allez vous? mon Fils luy dit, Monſieur je vas trouver ma Mere, qui eſt à Perigueux. Je vous

le

le deffens bien, luy dit Monſieur de Marſin, je ſuis aſſuré que les Païſans vous tueroient vous & vos amis, retournez vous en au plus vite, & quand Madame vôtre Mere ſera à Bourdeaux, vous y viendrez: Monſieur de la Guette eſt allé la chercher. Cependant il luy commanda quelque choſe, pour dire à Monſieur de Chavagnac, & luy dit de plus qu'il n'eſtoit pas faché de l'avoir trouvé, qu'il avoit deſſein d'aller à Serlac luy même, mais que ſa rencontre l'en avoit empeché, luy pouvant confier toutes choſes. Mon Fils luy fit la reverence, & s'en retourna.

Monſieur de Marſin prit une autre marche, par un grand bonheur pour luy, parce qu'on l'auroit arreté, s'il eſtoit allé à Serlac. Quand mon Fils y fut arrivé, il fut trouver Monſieur le Gouverneur, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçû de Monſieur le Comte de Marſin: il le retint à ſouper, & comme luy & Madame ſa Femme

l'aimoient beaucoup, il y mangeoit ſouvent. Ce ſoir là ils ſe regalerent fort, ne ſe deffians point de la trahiſon qu'on leur fit la nuit même. Aprés que tout le monde fut couché, trois Regimens d'Infanterie, l'un à Monſieur le Prince, l'autre à Monſieur le Prince de Conty, & l'autre à Monſieur de Marſin livrerent les Portes aux gens du Roy, qui en peu de temps ſe rendirent Maiſtres de la place, & comme il ſe fit un grand bruit par la Ville, mon Fils s'eveilla & courut en grande hâte, ſes deux Piſtolets en ſes mains à la place d'armes. En approchant on luy demanda qui vive? Il rèpondit, vive le Roy & Condé, on luy tira tout ſur le champ plûſieurs coups de Piſtolet, qui par la grace de Dieu ne firent aucun effet. Il courut au plus vite à l'Archeveſché, croiant y trouver quelqu'un de ſon party, mais au contraire il rencontra plûſieurs Officiers de ceux qui avoient livré la place, & luy

luy dirent, Monſieur de la Guette, il faut faire comme nous, où vous eſtes nôtre Priſonnier. Je ſuis donc vôtre Priſonnier, leur dit il puis qu'il le faut, car il ne ſera jamais dit que je trahiſſe ceux dont j'auray embraſſé le party. En cela il avoit raiſon, car quand on a épouſé les Intereſts d'un party, quoy que mauvais, il y faut perir, ou en ſortir honorablement. Cependant le pauvre Monſieur de Chavagnac eſtoit pourſuivy à outrance, car on vouloit ou ſa vie ou ſa perſonne, comme il ſe ſauvoit dans des Greniers tout nud en chemiſe, Madame ſa Femme le voulut ſuivre toute nüe auſſi, & eſtant encore ſur la montée on luy tira quatre ou cinq coups de Mouſqueton, qui la tuerent ſur la place, & la firent tomber du haut en bas, c'eſtoit un tres grand dommage, car elle eſtoit belle, ſage & honnéte. Monſieur ſon mary en fut quitte, pour eſtre Priſonnier de guerre, aprés la perte qu'il venoit de

faire

faire. J'appris tout ce desordre là, quand je fus arrivée à Bourdeaux.

J'attendois toûjours mon mary & mon Fils à Perigueux, où enfin mon mary arriva, qui me dit, aprés nos salutations faites, que je ne verrois mon Enfant, que quand je serois auprez de Madame de Marsin. Il fit cent Caresses au Sieur de Sainte Olive, & luy témoigna l'obligation qu'il luy avoit de s'estre bien voulu charger de moy dans un si grand voyage. Sainte Olive luy repartit qu'il n'avoit jamais eu tant d'honneur ny tant de satisfaction, puisque j'avois bien voulu me fier à sa conduite. On parla de toutes choses, & incontinent aprez Sainte Olive se retira par discretion. Quand nous nous vimes seuls, mon mary me demanda le sujet de mon voiage. Je luy dis, je vous prie, ne me pressez point la dessus, vous le sçaurez quand il en sera temps, cependant, que rien ne vous inquiete. Il ne m'en parla plus, car il scavoit fort bien

que

que c'auroit êtè temps perdu, & que j'avois les levres cadenacèes, quand il estoit question de garder un secret. Nous nous entretîmes de nos affaires domestiques, & de toutes les pertes, & les peines que j'avois eües par la guerre.

Sainte Olive rentra, & on apporta a souper; nous estions tous trois si gays qu'on ne le peut pas estre davantage: Nous mangeâmes de grand appetit, & demeurâmes à table à la Hollandoise, c'est a dire fort long-temps. Nous y dîmes cent choses plaisantes, car mon mary estoit d'une humeur extremèment railleuse & facetieuse, & Sainte Olive s'y entendoit assez. Le Lendemain du matin ils furent trouver Monsieur le Marquis de Chanleau, que mon Mary estoit bien aise de voir & de remercier de toutes les offres qu'il m'avoit faites, & de sçavoir s'il n'avoit rien à luy commander pour Bordeaux.

Nous

Nous montâmes à cheval une heure aprez, & allâmes à Bergerac, où estant arrivez, Monsieur de la Guette fut rendre ses respects à monsieur des Castelleneau, fils de monsieur le Marechal de la Force, qui a ètè depuis Duc de ce nom, pour le supplier de vouloir donner un Trompette au Sieur de Sainte Olive, afin de le conduire seurement dans les Troupes du Roy, Monsieur de Castelleneau le fit fort obligeamment, ainsi il falut nous separer Sainte Olive & nous: mon mary luy fit present d'un de ses chevaux, qui estoit fort beau. Nous continuâmes nôtre chemin agreablement, puis nous nous embarquâmes à Libourne sur la Dordonne, pour passer dans des marais qu'on appelle vulgairement de paluz. Nous gagnâmes la Bastide vis à vis de Bordeaux, puis nous nous rembarquâmes sur la Garonne pour la traverser seulement, & mîmes pied à terre, tout con-

contre la porte du chapeau rouge. Mon mary me mena à son Logis, où il fit faire grand feu, & preparer un fort bon lit. Il me dit couchez vous pour vous reposer, vous ne verrez personne aujourd'huy; je vas trouver monsieur le Comte de Marsin pour luy dire vôtre arrivèe, & que vous aurez l'honneur de le voir demain, si madame de Marsin me demande de vos nouvelles, je luy diray que vous estes allèe par Blaye, & que je vous ay manquèe, afin que persone ne sçache que vous estes icy, car trop de gens voudroient vous venir voir. Il ne pût neanmoins s'empècher de le dire à quelqu'un de ses amis; ce quelqu'un le dit à d'autre, & ceux-cy encore à d'autres, en sorte qu'incontinent aprez, je vis ma chambre toute pleine de gens, quoyque je fusse au lit. Ils venoient me congratuler sur mon arrivèe, & entr'autres un de la troupe me dit, madame, sçavez vous bien le malheur

qui nous eſt arrivè à Serlac? quel malheur, monſieur? luy dis-je. Il me conte toute l'hiſtoire de la maniere que j'ay dit que la choſe s'eſtoit paſſèe. Cela me mit dans des trances mortelles, par la crainte que j'avois pour mon fils, en ſorte que je ne dormis point toute la nuit, & mon mary n'eſtoit pas fort à ſon aiſe non plus.

Le Lendemain je fus pour rendre mes devoirs à monſieur & à madame de Marſin. Monſieur le Comte de Marſin eſtoit ſorty, mais auſſitôt que madame de Marſin ſcût que j'eſtois là, elle quitta ſa toilette, & vint nuë tête à ma rencontre, juſqu'à ſon Anti-chambre. Elle me fit cent careſſes, & me dit les choſes du monde les plus obligeantes, ſe ſouvenant toûjours des ſervices que je luy avois rendus dans ſon mariage, dont elle me tèmoigna eſtre la plus ſatiſfaite des toutes les femmes, & que monſieur ſon mary la conſideroit infini-

finiment. Il en avoit grandes raiſon, car, elle valloit tout ce qu'une Dame de qualitè peut valoir : je n'avois point eu l'honneur de les voir ny l'un ny l'autre depuis l'accompliſſement de leur mariage. En entrant dans ſa chambre, je rẽcontray la belle Demoiſelle, dont Monſr. de la Roche Vernay Gouverneur de la Tour blanche m'avoit tant parlè, pour me donner de l'ombrage. Mon mary me dit, ma grandes fille, (car il m'appelloit toûjours de la ſorte) voilà Mademoiſelle de Piſany, ſalüez là. Je la voy bien, luy dis-je, & luy paſſay devant le nez ſans m'arrêter, & n'en fis nul cas tout le temps que je fus là, me ſouvenant bien de ce que monſieur de la Roche Vernay m'avoit dit.

Monſieur le Comte de Marſin revint de la Ville à l'heure de diner, & ſi madame ſa Femme m'avoit bien recûe, il n'en fit pas moins, car il me dit tout ce qu'on peut dire d'o-

d'obligeant à une personne que l'on considere. Après luy avoir repondu ce que je devois, je ne pûs pas m'empecher de luy dire la crainte que j'avois pour mon fils, & même le suppliay d'envoyer un Trompette à Serlac, pour sçavoir ce qu'il estoit devenu. Il me dit ne vous mettez point en peine, je m'en suis dèja informè : vôtre fils se porte bien, il est prisonnier, nous l'aurons à quelque prix que ce soit.

Le soir quand tout le monde fut retirè, nous demeurâmes seuls luy & moy, madame de Marsin estant rentrèe exprez dans sa chambre, & il croyoit bien que mon voyage n'estoit pas sans mystere. Aussi je luy dis tout & j'appuyay les choses des plus fortes raisons qui me vinrent en l'esprit : je le trouvay dans de tres beaux & bons sentimens, & il me dit qu'il en parleroit à Monsieur le Prince de Conty, qu'il le porteroit de tout son pouvoir à faire de maniere

niere que le Roy en auroit ſatisfacti-
on, & qu'infailliblement monſieur le Prince ny ſeroit point contraire; que pour cet effet il prendroit la liberté d'ecrire à ſon Alteſſe une Lettre de Creance, quand il auroit conferé avec monſieur ſon Frere, que mon mary en ſeroit le porteur, eſtant le ſeul à qui il ſe vouloit fier pour cela. Il le fit entrer où nous eſtions & luy parla ſuccintement de l'affaire, ſe reſervant à luy dire toutes choſes, quand il en ſeroit temps. Nous nous retirâmes, & le Lendemain je fus au lever de madame de Marſin, qui me dit que nous verrions madame la Princeſſe l'apreſdinée.

Monſieur de Marſin tenoit grande table, & bien ſervie; & me faiſoit toûjours l'honneur de me mettre entre madame ſa femme & luy, pour me gratifier davantage; & comme il ſcavoit que j'aimois le vin blanc, il avoit commandé à un Sommelier, qu'il eût toûjours ſoin d'en faire appor-

porter au buffet ; il prenoit même quelquefois plaiſir à en boire, diſant que l'on me donne de la bouteille de madame de la Guette. Quand il mangeoit, la Salle eſtoit toute pleine, & d'Officiers & de Bourgeois.

Deux heures aprez le repas, madame de Marſin monta en Carroſſe; nous allâmes à l'Archevéché, où êtoit madame la Princeſſe, que nous trouvâmes au lit incommodée. Madame de Marſin s'eſtant approché, Elle luy dit, Madame, voilà madame de la Guette qui vint pour avoir l'honneur de faire la reverence à vôtre Alteſſe. Je m'aprochay avec reſpect, & elle me dit, je ſuis bien aiſe de vous voir, en me preſentant ſa main que je baiſay. Madame de Marſin prit placé, & ſon Alteſſe me fit donner un ſiege, puis elle s'informa de ce qu'on diſoit à Paris, & ſi j'avois bien eu de la fatigue par les chemins. Madame la Comteſſe de Tourville, qui eſtoit ſa Dame d'hon-

neur, prit la parole, & dit, madame, il ny a pas d'apparence, je croy qu'elle est venuë dans du cotton, car la voilà plus polie & plus fraiche que si elle n'avoit bougé de sa chambre. Son Altesse me parla encore de plusieurs choses, entr'autres elle me dit qu'elle avoit un mal de rate insupportable, & me commanda d'approcher, afin que je luy misse la main sur le Coté ce que je fis. Il est vray que je sentis cette rate si grosse & si dure, que cela me fit frayeur. Elle me dit, qu'en dites vous? je dis, madame, qu'il faut que vôtre Altesse se réjoüisse la joye estant le souverain remede à son mal. Ah comment me rèjoüir dans l'estat où nous sommes! je luy dis, madame, il faut esperer qu'apres le mal en viendra un grand bien. Elle m'ordonna en suite de passer dans l'appartement de monsieur le Duc de Bourbon qui estoit fort mal, je sçay, me dit elle, que vous avez eu dix Enfans, & que

vous

vous vous connoiſſez a bien des choſes, je ſeray bien aiſe que vous voyez mon fils, & que vous m'en diſiez vôtre ſentiment. Madame de Tourville conduiſit Madame de Marſin & moy dans la chambre de ce jeune Prince : auſſitôt que j'y fus je priay madame ſa Gouvernante de me le faire voir, ce qui m'ayant eſté accordè, je le trouvay dans un grand aſſoupiſſement. Je demanday à madame la Nourrice s'il y avoit longtemps que monſieur le Duc n'avoit tetté. Oüi me dit elle, il y a fort longtemps, car il dort toûjours, & j'apprehende de l'eveiller. Je luy dis, voions un peu, car je croy qu'il en a beſoin. Elle luy preſenta ſa mammelle, qu'il prit aſſez bien, puis il ſe rendormit auſſitôt. Une heure aprez je fis faire encore la même choſe, alors il parut tout gay: je dis à Madame ſa Gouvernante qu'elle prit ſoin de luy faire donner le tetton de temps en temps, & que cela

cela luy feroit beaucoup de bien Madame la Comtesse de Marsin s'en retourna chez elle, & me dit le soir qu'elle vouloit me faire divertir autant qu'elle pourroit, que nous irions le Lendemain nous promener a Bacalan, qui est proche de Bourdeaux. C'est une maison assez jolie, dont le Jardin est fort agreable, le maitre du Lieu donna la colation à Madame de Marsin dans un cabinet de Verdure; au retour nous nous promenâmes le long de la Garonne qui est quelque chose de bien agreable. Comme nous fumes arrivez au Logis, Madame de Marsin me presenta un Cavalier, & me dit, voilà un Gentil-homme qui vous vient faire la reverence. Il y en avoit déja été plûsieurs qui m'avoient fait cet honneur là. Je ne l'envisagay point d'abord, croyant qu'il m'estoit indifferent, mais à la fin je reconnus que c'estoit mon Fils. Je l'embrassay plusieurs fois, & dis à Madame, il

 faut

faut que cela passe, je suis mere. Je trouvay un grand garçon tout fait, il y avoit longtemps que je ne l'avois point vû. Je luy dis, mon Enfant Dieu ta conservé, je le remercie de tout mon cœur de l'avoir déja guaranty, comment ces Messieurs t'ont ils renvoyé? parce qu'ils ne me haïssoient pas, me dit il, ils se sont contentez seulement de mes Chevaux, & de mes hardes, & m'ont donné un petit bidet pour me rapporter icy.

Nous nous retirâmes dans ma chambre, pour nous entretenir à nôtre aise jusqu'au souper. Quand nous fumes à table, Monsieur de Marsin me dit, hebien, Madame de la Guette, voilà ce cher Fils. Mon mary prit la parole; & dit, Monsieur, je suis ravy qu'il soit de retour, car s'il estoit pery, je n'estois pas en seureté, ma Femme m'avoit déja menacé. Monsieur de Marsin me dit en riant, est il vray, madame de la Guette? ouy, monsieur, il est vray, j'aurois

tout

tout exterminé, autant les uns que les autres.

Deux jours aprés madame de Marſin monta à Cheval, & voulut faire une cavalcade avec les Filles d'honneur de madame la Princeſſe & de madame de Longueville. Je n'en eſtois pas loin, nous allâmes du coté de Bacalon, & beaucoup d'Officiers ſuivirent à pied; quand nous fumes dans la prairie, je pris plaiſir à faire galoper mon Cheval de toute ſa force, ſans m'appercevoir que mes juppes avoient un peu remonté, ce qui fit que toutes ces belles Demoiſelles, & ces Meſſieurs ſe mirent à crier, ah voilà madame de la Guette qui montre ſa cuiſſe. Je leur dis, il n'y a remede, elle n'eſt pas comme d'un heron, elle eſt belle blanche, & bien polie, comme vous la voiez, mais vous ne la verrez pas davantage: puis je recommencay a galoper plus qu'auparavant, & aiant fait ma courſe, je revins auprés de Madame de

Marſin, pour luy dire que je croiois, qu'il ne faiſoit pas trop ſeur là, veu que l'on diſoit que Monſieur de Vendome n'en eſtoit pas loin, & que ſelon les apparences elle devoit ſe retirer. Elle me dit, vous avez raiſon, retirons nous. Comme elle paſſoit devant le Navire qui eſtoit de garde, le Capitaine fit mettre le feu aux Canons pour luy faire honneur, cela donna tellement l'alarme par toute la Ville de Bourdeaux, qu'on envoia voir ce que c'eſtoit. Monſieur de Marſin nous le dit quand nous fumes de retour, & que les Bordelois avoient cru d'abord que l'Armée du Roy approchoit. Ils en furent neanmoins quittes pour la peur.

Quand Monſieur le Comte de Marſin eut conferé avec Monſieur le Prince de Conty, & qu'il m'eût dit ce qu'il avoit a me dire, j'ecrivis à Monſieur Philippe, & luy manday de voir la Reine, pour aſſeurer ſa Majeſté que je partois dans deux

jours

jours avec mon mary, pour luy rendre compte de ce que j'avois fait, & que je pouvois l'asseurer par avance que j'esperois que mon voiage ne seroit pas inutile. J'en avois bien de la joye, & disois en moy même, pauvres Messieurs de l'Ormée vous donnerez bientôt du né en terre. Quand je voyois passer ce dure teste leur chef, il me faisoit horreur : en effet il porta ensuite la peine qu'il meritoit, comme tout le monde a sçû.

Un jour avant nôtre depart, monsieur le Comte de Marsin entretint mon mary assez longtemps en particulier, & luy mit en main sa Lettre de Creance pour Monsieur le Prince qui estoit à Stenay, dont voicy la copie.

Je n'ecriray rien de particulier à vôtre Altesse sur le sujet de la Paix, que tout le monde desire, & que plûsieurs croyent que vôtre Altesse ne veut point. Je tâche de des-

desabuser ceux qui disent le contraire, estant asſuré des bons ſentimens de vôtre Alteſſe: je la ſupplie d'adjouter foy à ce que luy dira le Sieur de la Guette, & de m'employer à ce qu'elle jugera à propos pour ſon ſervice, & pour le bien public. A Bourdeaux le vingt cinquiéme Avril 1653.

De MARSIN.

Il luy donna auſſi un ordre de Monſieur le Prince de Conty, pour prendre de l'eſcorte tant & ſi peu qu'il en voudroit. Il me dit le ſoir qu'il me vouloit faire un preſent d'une tres belle & bonne haquenée, pour me reporter à mon aiſe, qu'il falut que j'acceptaſſe, quoy que je m'en defendiſſe fortement, n'aimant point à recevoir de preſens de perſonne, parce que c'eſt une choſe qui eſt tout a fait contre mon humeur.

Nous prîmes congé de Monſieur &

& de madame de Marſin, qui nous dirent tous deux tout ce qu'on peut dire de plus obligeant. Elle me pria d'aſſeurer Meſſieurs ſes Parens qu'elle eſtoit la plus contente & la plus ſatisfaite de toutes les Femmes. Le Lendemain du matin nous nous embarquâmes pour paſſer à la Baſtide; mon Fils nous vint conduire juſqu'au Bateau, & quelques autres amis particuliers. Il y eut la là des larmes, rependuës car j'aimois mon Enfant tendrement. Comme nôtre Barque commençoit a voguer, il y en avoit une autre qui la devançoit chargée de quelques Cavaliers, a qui mon mary cria que quand ils ſeroient debarquez ils euſſent a l'attendre, & qu'il avoit quelque choſe à leur dire de la part de monſieur le Prince de Conty. Ils répondirent qu'ils n'y manqueroient pas. Nous abordâmes & mîmes pied a terre, mais nous ne trouvâmes que quatre ou cinq Cavaliers qui nous attendoient, les autres ayant gagné le

devant, pour nous joüir un tres méchant tour, comme on verra par la ſuite. Mon mary, leur dit, Camarades, montés à Cheval, & me ſuivez: j'en ay l'ordre de Monſieur le Prince de Conty, je vas à Lamone; de quel Regiment eſtes vous? Monſieur, nous ſommes de la Marcouſſè & de Marche. Voilà qui va bien, dit mon mary, car vôtre quartier eſt là. Nous avancâmes toûjours chemin, & auſſitôt que nous fumes à Lamone mon mary demanda le Commandant, qui eſtoit le Neveu de monſieur de Marche. On luy dit qu'il dormoit: qu'on l'eveille, repartit monſieur de la Guette, il faut que je luy parle. Il vint à l'heure même, & mon mary luy dit qu'il fit monter quarante ou cinquante Cavaliers à Cheval pour m'eſcorter, qu'il vouloit aller coucher à Vair, qui eſt un Chateau ſur la Dourdonne. Le Commandant luy répondit, je n'en feray pas ſeulement monter cin-

cinquante, mais nous y monterons tout ce que nous sommes d'Officiers & serons bien aises de rendre ce service à madame de la Guette : neantmoins il n'y a point de hazard jusques là, car tous les Païsans vont & viennent sans rien craindre. Si cela est, dit mon mary, je m'en vas, & vous suis obligé de vôtre bonne volonté.

Quand nous fumes sortis de Lamone, j'entendis un Trompette, qui sonnoit d'une facon qui ne me plaisoit pas. Je fis arréter mon mary qui alloit devant moy, pour luy dire, entendez vous bien ce Trompette? Je croy que c'est un signal, & que l'on nous a dressé embuscade. Vous vous mocques d'avoir cette pensée dit mon mary, c'est un miserable, qui apprend & qui ne scait pas son metier. En causant ensemble, & chemin faisant j'appercûs huit Cavaliers demontez, qui venoient droit à nous, Je dis, ne seroit ce point la

nôtre embuſcade? Je ne me trompois pas, car ce l'eſtoit elle ſmême. Nous les rencontrâmes entre deux Hayes, qui marchoient de front; ils ſe ſeparerent pour laiſſer paſſer le Valet de Chambre de mon mary, & quand ils furent vis à vis de luy, ils le ſaluerent tous: il voulut leur rendre leur ſalut, & dans ce moment ils ſe jetterent ſur les deux Piſtolets, luy diſans qu'il falloit qu'il mit pied a terre, & qu'ils vouloient avoir ſa bourſe. Ils avoient vingtquatre coups à tirer, chacun deux Piſtolets de ceinture, & un bon Mouſqueton, ils entourerent mon mary de tous côtez luy tenans le Piſtolet à l'oreille & le mouſqueton dans le ventre. Monſieur de la Guette leur dit, ſongez bien a ce que vous faites? Vous me devez connoître. Ils ſe mirent à jurer comme des deſeſperez, ne diſant que ſi c'eſtoit monſieur le Prince luy même, il ne leur echaperoit pas, qu'ils eſtoient des miſerables demontez & ſans

ſans argent, qu'il leur en faloit à quelque prix que ce fut. Ils foüillerent mon mary, & luy trouverent de quoy faire un bon repas, puiſque le vol qu'ils nous firent montoit bien à huit mille francs en Chevaux, en Hardes, & en Argent. Mais leur veritable deſſein eſtoit de nos tuer, & pour cet effet, ils tinrent conſeil, qui eſt une choſe tres dangereuſe, quand des vouleurs en viennent là. J'avois mis pied a terre à l'abord, ils me dirent de remonter à Cheval pour nous mener dans un petit bois, qui n'êtoit pas fort eloigné, & nous y faire perdre la vie, mais Dieu qui eſt tout puiſſant rompit leur miſerable deſſein, car dans le même temps, ils appercurent un Cavalier qui s'arreta tout court, & qui cryoit, Monſieur de la Guette, Monſieur de la Guette, ſans oſer avancer, car il connut bien que nous eſtions entre les mains des voleurs, & qu'il n'y faiſoit pas bon pour luy. Mon mary le reconnût, il

ſe nommoit Monſieur Jourdain : ces voleurs voulurent obliger mon mary à le faire venir, afin qu'il perît avec nous. Monſieur de la Guette ne le voulut pas faire, & leur dit faites de moy tout ce que vous voudrez, je ne ſuis pas en êtat de me deffendre, mais il ne ſera jamais dit que j'aye fait perir mon amy.

Je regardois toutes ces choſes d'un ſang froid, & ſans aucune emotion : le plus determiné d'entr'eux monta ſur le Cheval de mon mary, avec un Mouſqueton à la main, & deux Piſtolets devant luy, & pourſuivit le pauvre Monſieur Jourdain à toute outrance, qui fit fort bien de ne le pas attendre, & donna des deux de toute ſa force ; Il alla donner l'alarme à Lamone criant, Meſſieurs à Cheval, à cheval, voilà qu'on vole, & aſſaſine Monſieur & Madame de la Guette, à demy quart de lieüe d'icy. Comme ce miſerable voleur vit qu'il avoit manqué ſon coup il r'accourut

au galop, & consulta encore une fois avec ses Camerades, puis il vint foüiller & vuider toutes les poches de mon mary. Les autres me firent descendre de Cheval, & il y en eut un d'entr'eux qui voulut s'opposer au vol, & couchoit ses Camerades en joüe, disent je ne souffriray pas que Monsieur de la Guette soit volé là où je seray; Je vis l'heure que les autres animez de colere & de rage alloient faire sauter la cervelle de mon mary. Je me jettay tout d'un coup sur le Baudrier de ce Cavalier, pour le retirer à moy, en luy disant, laissez faire vos Camerades, ils en ont besoin, & dis aux autres, allons, allons Messieurs, cela devroit déja estre fait, il y a dequoy vous remonter. Ils n'avoient point de temps à perdre veu que Monsieur Jourdain avoit couru donner l'alarme à Lamone, c'est pourquoy ils se mirent six sur nos trois Chevaux, quoy qu'il y eut un portemanteau sur un fort remply

de hardes & d'argent: Les deux autres gagnerent le devant & se sauverent dans les Troupes du Roy. J'ûs regret de voir emmener la haquenée que Monsieur de Marsin m'avoit donnée, & aurois été bien aise d'avoir pû la conserver, parce qu'elle estoit aussi bonne qu'on en puisse voir. Nous nous trouvâmes donc à deux cens lieües de Paris à pied & sans argent, ce qui nous obligea de reprendre le chemin de Lamone au petit pas, nous rencontrâmes les Cavaliers à qui Monsieur Jourdain avoit donné l'alarme, qui accouroient à toute bride pour nous secourir, & il estoit retourné à Bourdeaux pour dire à Monsieur le Comte de Marsin comme il nous avoit veus entre les mains des voleurs. Aussitôt que ces Officiers nous eurent joints, ils declamerent furieusement contre ceux qui nous venoient de voler, & les vouloient poursuivre, mais Monsieur de la Guette leur dit, n'en prenez

nez pas la peine, ils ſont fort bien montez, ce ſeroit temps perdu, & je ne vous auray aucune obligation, ſi vous faites un ſeul pas pour cela. Il dit auſſi au Neveu de Monſieur de Marche en riant, je vous demande ſeulement à ſouper & le couvert. Quand nous fumes arrivés au quartier, ce Trompette, qui ſelon les apparences avoit donné le Signal, ſe preſenta devant moy avec pluſieurs Cavaliers qui plaignoient nôtre perte: Je leur dis, cela n'eſt rien, mais pour Monſieur le Trompette que voilà, il faut qu'il faſſe une cabriole en l'air, car il eſt de la partie: cela luy donna une telle épouvente, qu'il prit la peine de s'enfuir la nuit même. Les Officiers nous firent aſſez bonne chere, & je mangay avec autant d'appetit que s'il n'en euſt rien eſté. Quand à mon mary il eſtoit fort touché de ſa perte, à cauſe du retardement que cela pouvoit apporter à nôtre affaire. Je dis à mon hôtes en ſou-

ſoupant, vos Compagnies ne ſont gueres conſiderables, Meſſieurs, puiſqu'elles ne ſont compoſées que de voleurs, & de Cavaliers demontez, ce n'eſt pas pour ſe bien deffendre. Ils me répondirent tous d'une voix qu'ils avoient de braves hommes, & de bons Soldats qu'aſſurement ceux qui avoient fait le coup n'eſtoient point de leurs gens, & que l'action eſtoit trop lâche, & moy je vous dis le contraire, leur repartis-je, car je ſuis aſſeurée qu'ils en ſont, & vous le connoîtrez dans peu. En effet une heure aprés il vint quelques Lieutenants dire à leurs Capitaines que tel, tel, & tel ne ſe trouvoient plus, & que ſelon l'apparence il falloit que ce fuſſent eux qui avoient fait le vol. Je leur demanday, n'avoient ils point de monture ny les uns ny les autres? On me dit qu'il y en avoit ſeulement un, qui avoit une cavalle, mon mary dit au Commandant de l'envoier querir,

&

& qu'elle ſerviroit le Lendemain de grand matin à le porter à Bourdeaux, pour y prendre les choſes neceſſaires pour nôtre voyage, que cependant il le prioit, que s'il avoit ordre de marcher, il m'emmenât avec eux, & qu'il ſçavoit toûjours bien où ils ſeroient. Il me dit à moy, vous irez avec ces Meſſieurs qui ſont tous de mes amis, en cas qu'ils ſoient obligez de partir d'icy. Ils luy temoignerent qu'ils auroient bien de la joye de le pouvoir ſervir en cette facheuſe rencontre; ils vinrent tous nous conduire où nous devions coucher: c'eſtoit une chambre tapiſſée de toiles d'aragnées, où il y avoit un peu de paille aſſez ſale étendue ſur le quarreau. Je veux croire que c'eſtoit la plus commode du logis, quoy que ce fut une fort grande maiſon, mais un Regiment tout entier eſtoit bien capable de la remplir, & nous ne fumes pas encore malheureux d'y trouver ce peu de mechante paille.

Je fis ſans comparaiſon comme les chiens, deux ou trois tours avant que de me coucher, ne ſçachant de quel côté je me devois mettre.

Auſſitôt que nous vîmes la pointe du jour mon mary quitta la Paillace, pour s'en aller au plus vite, & moy je demeuray encore là une heure ou deux à entretenir mes penſées. Monſieur le Commandant & quelques Officiers vinrent à ma porte pour me donner le bonjour; Je fus ſur pied tout d'un coup, ayant couché dans mon Fourreau. Ils me demanderent comment j'avois paſſé la nuit: Je leur dis que je n'avois pas fermé l'oeil, & que les puces m'en avoient bien empechée. Je leur demanday s'ils n'avoient point encore reçû d'ordre, ils me répondirent que non, mais qu'ils en attendoient, n'y ayant plus de moyen de ſubſiſter là; Nous parlâmes enſuite de toutes autres choſes indifferentes.

Quand

Quand mon mary fut arrivé à Bourdeaux, il donna beaucoup de joye à monſieur & à madame de Marſin, & à mon pauvre fils, par ce qu'ils nous croyoient morts, ſur le rapport que monſieur jourdain leur avoit fait du danger où il nous avoit veûs. C'eſt pourquoy monſieur le Comte de Marſin avoit fait arreter monſieur de Marche, luy diſant que ce ne pouvoit eſtre que de ces Cavaliers, & de ceux de la Marcouſſe, & que ſi l'on avoit fait la moindre choſe à ma perſonne, ſa tête en repondroit, en ſorte que le pauvre Gentil-homme fut bien aiſe de voir mon mary auſſi, car il avoit grande peur. Monſieur de Marſin luy dit qu'il ſeroit caſſé & la Marcoſſe, pour cet effet on envoya un ordre, pour faire marcher ſes deux Regimens droit à la Baſtide, & par même moyen mon mary m'écrivit un billet, par lequel il me mandoit de ne point ſuivre ces Meſſrs. & que j'aurois bientôt de ſes nouvelles.
Quand

Quand ils furent prests de marcher, le Commandant me vint dire, madame, voilà un cheval pour vous porter; je luy dis, monsieur, je vous en suis fort obligée, & vous en remercie, mon mary me mande que je l'attende icy, & que j'auray de ses nouvelles dans peu. Là dessus il prit congé de moy, & se mit à la-tête de de son Regiment, pour marcher; & celuy de la Marcousse suivoit.

Nous demeurames le maitre du Logis & moy tous seuls: c'estoit un homme qui avoit tout perdu par les gens qui venoient de sortir de sa maison, en sorte que j'en avois grande compassiō, quoyque je fusse a plaindre aussi bien que luy dans l'estat où j'estois. Nous nous entretinmes de nos disgraces assez long temps; je luy demanday a faire un tour de jardin, où je trouvay tout en desordre, je n'y demeuray gueres, & nous retournâmes dans nôtre belle chambre. Il me fit connoître qu'il apprehen-

hendoit que les gens du Roy ne vinſſent pour enlever le quartier, & qu'ils ne miſſent le feu par tout, à cauſe qu'ils tenoient pour monſieur le Prince. L'heure s'avancoit toûjours, & mon appetit augmentoit, ce qui m'obligea de luy demander s'il n'avoit point quelque petit morceau de pain : Il me dit, madame, j'en ay caché en un endroit, je vas voir ſi les Cavaliers ne l'ont point trouvé. j'attendois ſon retour avec impatience, & il revint avec joye me diſant, en voilà : à la verité il eſtoit un peu dur, mais l'appetit aſſaiſonne tout. Comme nous eſtions occupez a faire ce bon repas; nous entendîmes de la Cavallerie dans la Ruë qui faiſoit grand bruit. Ce pauvre homme commenca a trembler comme la fueille, & me dit, voilà aſſurement les gens du Roy, nous ſommes perdus. Tout d'un coup on frappa à ſa porte avec une force épouventable; il ne ſcavoit à quoy ſe reſoudre, mais je

je l'encouragay pour aller l'ouvrir, & cependant je me mis en prieres, esperant tout de la bonté de Dieu pour ma conservation. Aussitôt qu'ils furent entrez, ils commencerent a crier, où est madame de la Guette? je parus dans le même moment, & leur dis, me voicy, dequoy est il question? que vous montiez, madame tout presentement à cheval, me repondirent ils. Et par quel ordre? leur dis-je. Dans ce même moment monsieur Jourdain arriva, qui me dit que mon mary avoit prié ces Messrs. de me prendre en passant, & de me mener à Libourne, que ce seroit luy qui me cōduiroit chez un des principaux de la ville, qui estoit des amis de monsieur de la Guette, que je ne devois rien craindre, que j'estois en bonne compagnie, & que c'estoit monsieur le Marquis de Boisse petit fils de monsieur le Maréchal de la Force, monsieur de la Marcousse, & beaucoup d'autres, dont

dont j'ay oubliè les noms. Je remerciay mon bon hôte, de ce qu'il m'avoit mis le pain en la main dans le besoin : il estoit fort, honnète homme, & Maître de la Poste. Je luy souhaitay la paix en le quittant, & grand nombre de Couriers pour le dédommager en quelque façon de toutes ses pertes.

Monsieur Jourdain voulut m'aider à monter à Cheval, mais j'ûs le pied à l'etrier, & fus en selle plûtôt qu'il ne s'en fut apperceu. Quand nous fumes en chemin, je dis à Monsieur le Marquis de Boisse, que Monsieur Jourdain avoit raison de dire que je ne devois rien craindre, & que je m'assurois que, quand nous trouverions un party du Roy quoy que fort, il se deffendroit courageusement & tous ces autres Messieurs aussi, qu'il estoit d'un sang si illustre que j'estois fortement persuadée, que ces Ennemis n'auroient j'amais l'avantage de

luy voir les talons. Il repondit à cela ce qu'un jeune Seigneur qui a du cœur doit repondre. J'allois causant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, & ils prenoient tous un plaisir singulier à me voir resolüe comme j'estois. Monsieur Jourdain m'entretint à son tour, me disant qu'il n'avoit jamais eu tant de frayeur, que lorsqu'il me vit entre les mains des Voleurs, qu'il n'osa jamais avancer, ny même arrêter à Lamone, craignant qu'on ne luy en fit autant, parce qu'il avoit beaucoup d'argent sur luy, qu'il portoit à un Regiment d'Yrlandois, & que tout ce qu'il avoit pû faire estoit d'avoir donné l'allarme en passant: Il me dit aussi que mon mary reviendroit me trouver dans peu de jours, qu'il partiroit avec Monsieur le Marquis de Montpoullian pour Libourne. Nous arrivâmes là où l'on s'embarque pour y aller, le Valet de Chambre de Mon-

Monſieur de la Marcouſſe fut aſſez mal adroit pour laiſſer reculer ſon cheval dans la Dourdonne avec le-porte manteau, & je vis l'heure qu'il étoit noyé: toutes les hardes furent gatées, ſon maitre luy donna cent coups deplat d'epée, & je croy qu'il l'auroit tué, ſi je ne me fuſſe miſe entr'eux. Nous debarquames au port de Libourne, où l'on prit congé les uns des autres. Monſieur Jourdain me conduiſit chez Monſieur Coupevera amy de mon mary, qui me reçut fort agreablement.

Mſr. le Comte de Maure qui étoit Gouverneur de la Ville me fit l'honneur de me viſiter, & me dit qu'il avoit ſçû nôtre mauvaiſe rencontre, qu'il venoit exprés pour m'offrir ſa bourſe & tout ce qui dependoit de luy, & que je n'avois qu'a parler. Je le remerciay le plus civilement que je pûs, car il me fit cette offre de la meilleure grace du monde, & luy dis que j'attendois mon Mary: qui

infailliblement apporteroit ce qui nous ſeroit neceſſaire. Il demeura bien une bonne heure auprés de moy, Monſieur & Mademoiſelle Coupevera preſens. Le Lendemain on nous dît que les gens du Roy avoient tiré dans la barque de Monſieur le Marquis de Montpoulian pour le faire aborder à eux & qu'ils avoient tué un homme tout contre luy : cela me donna bien de l'inquietude, dans la crainte que j'avois que ce ne fût monſieur de la Guette. Par bonne fortune il arriva le Lendemain en parfaite ſanté, & me dit partons vite, & prenons congé de nôtre hôte, Il y eut trois Capitaines de ſes amis qui nous accompagnerent juſqu'à Mucidan, de là nous marchâmes avec vint cinq ou trente paiſans a cheval qui alloient à Riberac. Nous paſſames par devant le Chateau de Monſieur de ſaint Preüil, qui m'apperçut à la tête de ces gens, & s'imagina que j'etois Mon-

Monſieur le Comte de Marſin deguiſé en femme. (Il faut croire que je n'avois pas méchant air puis qu'on me prenoit pour un General d'Armée.) Il envoia promptement avertir Monſieur le Comte de Riberac, & luy manda de faire faire bonne garde, que le Comte de Marſin alloit à Riberac deguiſe en femme, qu'il falloit l'arreter ſans y manquer, & en donner avis à la Cour.

Quand nous entrâmes l'alarme étoit par toute la ville, mais je ne ſçavois pas que la fête ſe faiſoit pour moy. Mon Mary demanda la meilleure Hôtellerie & nous y fumes conduits. Quand nous eumes été quelques temps devant le feu & que nous eumes pris un peu de vin, mon Mary me dit de ne me pas ennuyer, qu'il alloit trouver Monſieur le Comte de Riberac, pour le prier de nous donner eſcorte le Lendemain. Auſſitôt qu'il fut ſorty une

ſervante monta dans ma chambre, à qui je dis de prendre un peu mes ſouliers pour les nottoyer, & qu'ils en avoient beſoin : quand elle fut deſcendue en bas, chacun mit ſon pied dedans, & tout diſoient qu'aſſurement j'étois un homme ; on les porta même juſqu'aux Magiſtrats. Mon Hôte monta à ma chambre, & me regardoit d'un œil farouche, ſans que j'en ſçuſſe la raiſon : incontinent aprés j'entens battre le Tambour de tous cotez, je demanday à mon hôte ce que cela vouloit dire, & s'ils craignoient quelque choſe. Nous craignons, me dit il, ce Diable de Marſin, & Baltazar, ſi nous les tenions l'un ou l'autre nous leur ferions bonne ſauce; ils nous viennent ravager juſqu'à nos portes. Je luy dis, n'avez vous pas une bonne garniſon, ne ſçauriez vous courir deſſus ? il me dit, vous n'avez qu'a la regarder, la voilà ſous vos fenetres. Il me parla toûjours avec la

plus

plus grande arrogance du monde, car il croyoit en ſon ame que j'étois Monſieur le Comte de Marſin. Un moment aprés je vis entrer un Gentilhomme dans ma chambre, qui me regardoit, je le regardois auſſi; enſuite il en entra pluſieurs autres à la file, & je ne ſçavois ce que cela ſignifioit. Enfin il en entra un qui, aprés m'avoir regardée fort attentivement & fort fixement, dit aux autres, Meſſieurs, rejoüiſſons nous, je vous viens apprendre la meilleure nouvelle du monde, voilà un courier qui paſſe pour la cour, qui me vient d'aſſeurer que monſieur le Prince de Conty a quitté, que le Comte de Marſin s'en eſt allé, que Baltazar eſt au Diable, & ainſi de tous les autres. Je luy dis que cela ne pouvoit étre, qu'il n'y avoit que quatre ou cinq jours que j'etois partie de Bordeaux, que l'union avec l'Armée étoit encore grande, que de plus ils attendoient du ſecours

d'Eſpagne, a ce que l'on diſoit, mais que j'eſperois pour tant que le Roy ſeroit bientôt le Maitre. Sur ces entrefaites mon Mary entra, & ne regarda perſonne: il me prit par la main, & me dit allons Monſieur de Marſin, venez voir Monſieur le Comte de Riberac, qu'appellez vous Mſr. Marſin? ouy Monſieur de Marſin, on dit que vous l'étes, il faut que vous faſſiez voir le contraire. Monſr. de Riberac vouloit prendre la peine de venir icy, mais je l'ay prié de n'en rien faire: il vouloit auſſi depécher un Courier à la Cour, pour donner avis au Roy, que l'on tenoit Monſieur le Comte de Marſin arrété dans Riberac, mais je luy ay dit des Raiſons qui l'en ont empeché abſolument: allons le trouver afin de le deſabuſer. Nous partimes pour aller au Chateau, un de ces Meſſieurs me preſenta la main, & les autres ſuivirent; tout le monde étoit aux portes & aux fenétres

pour

pour me voir paſſer, n'ayant point encore eu d'eclairciſſement de ce qui en étoit. Comme nous fumes dans l'avan-cour de Monſieur de Riberac, il y vint à ma rencontre, & me ſalua. Je luy dis, Mſr. vôtre eſperãce eſt perdue, car vous croyez tenir Mſr. le Comte de Marſin, & vous voyez que ce n'eſt qu'une femme : je levay mes coeffes pour luy faire voir mon viſage plus amplement. Il eſt vray, me dit il que c'eſt une femme, mais ce n'eſt pas une femme du commun; Saint Preüil eſt cauſe que j'ay penſé faire une bonne beveüe. Le Gouverneur de Bourdeil vous avoit priſe, quand vous y paſſates. Pour un Prince qui s'alloit joindre au party de Monſieur le Prince de Condé; je le ſçûs trois ou quatre jours aprés, mais preſentement il a de quoy ſe vanger. Et moy, Monſieur, luy dis-je, je doys étre ſatisfaite au dernier point, puiſque l'on m'a priſe pour un hom-

me de qualité & pour un tres grand General. Il nous pria d'entrer chez luy, & tous ces Meſſieurs qui nous avoient ſuivis ſe retirerent, à la reſerve de deux ou trois: il nous fit apporter la colation, & me témoigna qu'il avoit un extreme deplaiſir, de ce que Madame de Riberac n'étoit pas chez elle, & qu'elle m'auroit reçûe d'une autre maniere. Il nous dit auſſi que Madame de Marſin étoit ſa parente, mais que cela n'auroit pas empéché, qu'il n'ût arrété Monſieur ſon Mary, étant fidelle ſujet & ſerviteur du Roy, comme il vouloit étre toute ſa vie. Monſieur de la Guette luy temoigna qu'il vouloit partir le lendemain, & que pour ceſt effet il le prioit encore une fois de vouloir commander quelques gens pour nôtre eſcorte. Il nous dit, vous ne partirez pas, il y auroit du peril pour vous; la raiſon eſt qu'il y a de la Gendarmerie icy au tour qui ont

été

été avertis que Monſieur de Marſin étoit entré dans Riberac vétu en femme, & ont eu ordre de bien prendre garde qu'il n'échappe de quelque maniere que ce ſoit, ſi bien que Madame de la Guette ſeroit en danger. Saint Preüil doit aller demain à Angouléme avec des Gentilshommes du voiſinage, vous ferez voiage enſemble & ſeurement, c'eſt pourquoy je le feray avertir de vous venir prendre, & il n'y manquera pas, faites vôtre compte la deſſus. Mon Mary le remercia tres-humblement, puis nous primes congé de luy, pour retourner à nôtre logement. L'Hôte qui avoit tant fait le furibond, nous reçût parfaitement bien, & nous fit ſi bonne chere que je puis dire que j'y ay bu le meilleur vin du monde. Nous le fimes manger avec nous, & il nous conta cent choſes plaiſantes, étant un homme de belle humeur, & qui avoit de l'eſprit.

Monſieur de ſaint Preüil nous vint prendre avec ſes amis, comme Monſieur de Riberac nous avoit dit, nous ne fumes pas plutôt ſortis de la ville, que je luy dis, Hébien, Monſieur, voilà Monſieur le Comte de Marſin, qu'en croyez vous à cette heure? Je croy, Madame, que j'ay eſté un Animal, mais vous me parûtes d'une façon toute extraordinaire pour une Femme, & je puis dire qu'il y a peu de Cavaliers qui ſoient mieux a Cheval que vous: ce fut ce qui me donna le ſoupçon que j'avois que vous fuſſiez Monſieur de Marſin. Il s'entretint longtemps avec mon Mary ſur la mort de Monſieur de Saint Preüil ſon Oncle qui étoit Gouverneur d'Arras, qui eut la téte trenchée. Monſieur de la Guette luy en dit beaucoup de choſes, parce qu'il eſtoit ſon ſerviteur, & le connoiſſoit particulierement. Il s'eſtoit trouvé auſſi à cet affaire de la Garniſon de Baupaume, qui fut chargée à contre-temps, & même

me il fut appellé en temoignage contre Monsieur de Saint Preüil, contre qui il ne pût parler qu'à sa décharge, quand à cette action, car je luy ay ouy dire cent fois qu'il n'y avoit point de sa faute. Ce bon Gentilhomme êtoit ravy d'entendre tout ce que mon Mary luy disoit de Monsieur son Oncle. Enfin nous nous separâmes à une demie lieüe d'Angouléme, & nous allâmes descendre à la même Hotellerie où j'avois logé en venant. Quand mon Hôtesse me revit, elle ne pouvoit assez me témoigner sa joye, parce qu'on luy avoit dit que j'avois été tuée à Serlac; il y a apparence qu'on avoit pris la pauvre Madame de Chavagnac pour moy. Le Lendemain nous partîmes tout de bon pour Paris, je dis tout de bon, parce qu'il n'y avoit plus d'obstacles par les chemins, sinon que je me cassay le nez de la maniere que je vas dire.

Nous marchions à grande jour-

nées avec le Meſſager, nous étions bien vingt ou trente perſonnes à cheval, & il n'y en avoit point qui ne paruſſent honnêtes gens, mon Mary qui m'aymoit beaucoup me diſoit inceſſamment, quand il voyoit quelque méchant pas, tenés bride en main, car il craignoit ce qui m'arriva. Il me le dit tant de fois que je m'en ennuiay, & m'en mis en colere, me ſemblant qu'il me faiſoit tort veu qu'on diſoit que j'eſtois ſi bonne Cavaliere. Je me detachay de la Compagnie, & dis à ſon Valet de me ſuivre, puis je pris le petit galop; cela faiſoit des merveilles, ſi mon Cheval ne fuſt point venu à broncher & tomber en même temps par ma negligence. Tout ce que je pûs faire ce fut de quitter les étriers, & de me lancer par deſſus ſa téte aſſez loin, pour eviter ſes quatre pieds, qui aſſeurement m'auroient tuée en ſe relevant. J'en fus quitte pour avoir le nez caſſé, comme j'ay dit, & la cer-

velle

velle bien ébranlée, en ſorte que je m'en ſuis reſſentie plus de dix ans a tous les changemens de temps, où je ſouffrois des douleurs inſupportables. Mon Mary ſurvint qui me trouva toute en ſang, & me dit cent choſes en colere, avec beaucoup de raiſon; car ma petite boutade fut cauſe de ma chûte. Il falut neantmoins marcher en l'état où j'eſtois & ſuivre le Meſſager; nous fimes une tres grande journée. En chemin faiſant il y eut deux Gentil-hommes de nôtre bande qui m'accoſterent, nous parlâmes de cent choſes indifferentes, ce qui n'empécha pas que je n'ûſſe la curioſité de ſçavoir le ſujet de leur voyage. L'un me dit que la grande envié qu'il avoit de voir une fort belle perſonne l'obligeoit d'aller à Paris ſans y avoir aucunes autres affaires. Je luy demanday ſi elle eſtoit mariée, il me dit qu'ouy & que cela n'empéchoit pas l'affection qu'il avoit pour elle; qu'il eſtoit aſſuré de la

ſienne, & que pour preuve de cela, quand elle eſtoit dans leur Province, ils ſe voyoient fort ſouvent dans un petit Bois, à un quart de lieüe de chez elle ſeul à ſeul. Je luy demanday de quelle qualité elle eſtoit: Il me dit c'eſt le Marquiſe de . . . . Il ſe trouva juſtement que le Mary de cette Marquiſe eſtoit amy du mien. Je voulus encore pouſſer la choſe plus loin, & le faire parler faiſant toûjours ſemblant de ne la point connoître. A la fin quand il m'ût dit beaucoup de choſes, je ne pûs pas m'empécher de luy dire qu'il avoit tres grand tort, qu'il faiſoit une offenſe tres grande de debaucher la Femme de ſon prochain, que Dieu puniſſoit toſt ou tard tres rigoureuſement l'adultere, que pour moy, j'eſtois reſolüe d'en avertir Monſieur ſon Mary, afin qu'il pût obſerver Madame ſa Femme, & que je luy conſeillois en amy de retourner ſur ſes pas, ou bien qu'il ne s'en trouveroit

veroit pas bien. Il fut l'homme du monde le plus ſurpris de m'entendre parler de la ſorte, & je croy qu'il avoit bien du deplaiſir dans ſon ame d'avoir été ſi indiſcret, mais la méche eſtoit decouverte. Voilà à quoy les Femmes mal aviſées s'expoſent, car outre les pechez qu'elles commettent envers Dieu, elles ſe perdent entierement de reputation. Enfin je fis tant que j'obligay ce Cavalier a rompre ſon mechant deſſein: ſon Camarade n'en eſtoit pas faché, & m'avoüa qu'il avoit fait tout ſon poſſible pour detourner ſa folie, parce qu'il en craignoit une mauvaiſe ſuite. Ils reſolurent tous deux de venir juſqu'à la couchée, & de s'en retourner le Lendemain de grand matin, car ils reconnurent bien que j'eſtois fort capable de faire ce que j'avois dit: cela fit rentrer cet amant en luy même, en ſorte qu'il me promit qu'il n'y penſeroit plus. Monſieur de la Guette nous approcha, & nous parlâmes d'au-

d'autre chose. Nous soupâmes ensemble fort agreablement, & prîmes congé les uns des autres dés le soir & nous continuâmes nôtre chemin le lendemain pendant qu'ils s'en retournerent en leur païs.

Quand nous fûmes arrivez à Paris, mon Mary alla d'abord trouver Monsieur Philippe, qui ne manqua pas de me venir prendre dans son Carosse, pour aller le soir chez la Reine avec mon mary. Nous y arrivâmes justement à la levée du Cercle; La Reine estoit entrée dans son Cabinet; nous attendîmes bien une demie heure avant que d'y entrer. J'estois si lasse & si fatiquée que je ne pûs pas m'empécher de me mettre sur un des bras du fauteüil de la Reine dans la Salle du Cercle, ce qui fit qu'un Huissier me vint dire de m'ôter, & que personne ne se mettoit là. Je luy dis que je n'en pouvois plus, qu'il m'étoit impossible de demeurer plus longtemps debout, & que j'atten-
dois

dois l'heure de la Reine, pour me presenter à ſa Majeſté. Il eut quelque ſorte de compaſſion de moy, & ne me parla plus. Monſieur Philippe fut gratter à la porte du Cabinet, & dit à l'Huiſſier de dire à la Reine que nous eſtions là. Sa Majeſté commanda qu'on me fit entrer, je l'approchay en faiſant plûſieurs reverences, & luy dis, Madame, je ſuis icy pour rendre compte à vôtre Majeſté de ce que j'ay fait en mon voyage. Luy en ayant dit ce qui en eſtoit, cette grande Reine me dit, qu'elle eſtoit bien aiſe que je fuſſe arrivée à bon port & qu'elle ſe ſouviendroit de mes ſervices. Elle me demanda auſſi ſi j'avois fait le voyage en habit d'homme. Je luy dis, Madame, je l'ay fait en l'eſtat que j'ay l'honneur de paroitre devant vôtre Majeſté. Mon mary s'approcha enſuite, & fit une profonde reverence, puis il dit, Madame, je ſuis icy pour attendre l'honneur de vos commandemens. J'ay Lettres

de

de Creance de Monſieur de Marſin pour Monſieur le Prince, je partiray quand il plaira à vôtre Majeſté pour me rendre auprés de ſon Alteſſe. La Reine dit voilà Philippe qui vous menera demain aprés diner chez Monſieur le Cardinal, qui vous dira la volonté du Roy là deſſus.

Nous nous retirâmes, Monſieur Philippe nous remena ches nous, & me temoigna qu'il eſtoit fort content, & qu'il avoit bien reconnu que la Reine eſtoit tres ſatisfaite de ce que je luy avois dit. Le Lendemain ſur les quatre heures il nous vint reprendre, pour aller chez Monſieur le Cardinal: quand nous fûmes à la Porte qui donne ſur l'Eſcalier, nous trouvâmes cinq ou ſix perſonnes qui attendoient pour entrer, entr'autres Monſieur de Chaſteau-Roy, celuy qui eſtoit venu chez nous avec Mſr. le Comte de Marſin, le jour que je luy parlay de ſon mariage. Il penſa tomber de ſon haut quand il nous vit

en

en ce lieu là, parcequ'il croyoit que Monſieur de la Guette eſtoit à Bourdeaux : nous parlâmes un moment enſemble, cependant Monſieur Philippe frappa à la porte, l'on vint demander qui eſt-ce? C'eſt un nommé Philippe qui voudroit bien parler à Monſieur de Baiſemont pour des affaires preſſées, vous le luy direz s'il vous plaiſt. Monſieur de Baiſemont vint auſſitôt, à qui Monſieur Philippe dit que nous eſtions là par l'ordre de la Reine, & qu'il eſtoit neceſſaire que nous viſſions Monſieur le Cardinal, qu'il le ſupplioit de prendre la peine de l'en avertir, & de luy dire que c'eſtoit Monſieur & Madame de la Guette. Il nous fit entrer dans l'Antichambre, & les autres demeurerent ſur la montée : il y avoit dans cette antichambre plûſieurs Eveſques qui eſtoient tous ſurpris d'y voir une Femme. Nous n'y demeurâmes pas longtemps, car Monſieur de Baiſemont nous vint pren-

prendre pour nous conduire auprés de ſon Eminence. Auſſitôt que Monſieur le Cardinal nous vit, il dit à mon mary en propres termes, Monſieur la Cour ne ſçauroit recompenſer aſſez dignement Madame vôtre Femme, puis ſe tourne de mon côté, & me dit, non, Madame, on ne ſçauroit aſſez vous recompenſer, le ſervice que vous avez rendu au Roy ayant empeché l'attaque que le Duc Charles devoit faire à Monſieur de Turenne, eſt un ſervice de la derniere conſequence. Celuy-cy eſt quelque choſe de conſiderable auſſi, la Reine m'a fait l'honneur de m'en parler.

Dans le moment que ſon Eminence nous parloit, on vint dire, voilà le Roy. Monſieur le Cardinal donna ordre à mon mary de revenir le lendemain matin à ſon lever, & qu'il luy diroit ce qu'il y avoit a faire, Monſieur de la Guette ne manqua pas de s'y trouver. Son Eminence

luy

luy dit que la Cour s'en alloit à Fontainebleau, & qu'elle n'y seroit que cinq ou six jours. Mon mary demanda s'il suivroit, Monsieur le Cardinal luy dit non, & que quand la Cour seroit de retour il partiroit sans remise. Il en fut tout autrement car quelques Favoris de Monsieur le Prince de Conty luy mirent dans l'esprit aussitôt que je fus partie de Bourdeaux que Monsieur de Marsin pouvoit faire son accommodement pour luy seul, que je n'avois fait le voyage que dans cette veüe là, qu'il faloit le prevenir, & qu'infailliblement le Roy auroit assez de bonté pour pardonner à son Altesse, quand il là verroit rentrée dans son devoir. Monsieur le Prince de Conty ne perdit point de temps, & depécha son confident pour aller en Cour; Tout le monde a sceu la grace que le Roy luy fit.

Quand aux Bourdelois, ils prirent encore ombrage de mon voyage

dans

dans le même temps, parce que plûſieurs du party de l'Armée m'avoient veüe chez Monſieur le Comte de Marſin, & auſſitôt qu'ils ſçurent que j'eſtois partie, ils en prirent l'alarme, & crurent fermement qu'on les trahiſſoit; & qu'ils étoient tout perdus, ſi le Roy ne leur faiſoit miſericorde. C'eſt pourquoy ils envoyerent un Deputé à Monſieur de Vandôme pour le ſupplier tres-humblement d'intercider pour eux envers ſa Majeſté, & le Roy eut la bonté de leur pardonner. La Cour revint à Paris, mon mary ne manqua pas d'aller trouver Monſieur le Cardinal, qui prolonga encore ſon voyage de deux jours; puis aprés ſon Eminence luy dit qu'il n'y avoit plus rien affaire, tout eſtant fait ſelon le plaiſir & la ſatisfaction du Roy. Mon mary luy repartit, qu'il s'en alloit retrouver Monſieur le Comte de Marſin, ſon Eminence luy dit je ne vous le conſeille pas, car on pourroit

roit bien vous arrester en chemin, prennez y garde. Cela n'estonna point Monsieur de la Guette qui luy repartit, Monseigneur, il en sera ce qui plaira au Roy, mais mon honneur m'oblige à retourner. Son Eminence luy dit faites donc ce que vous voudrez. Il fit une grande reverence & se retira. Le même jour il prit la poste pour Bourdeaux, & de là il passa en Flandre avec monsieur le Comte de Marsin, Cela fut cause que je n'osay plus paroître à la Cour, & que tous les services que j'avois rendus demeurerent ensevelis, ce qui ne m'empechoit pas d'avoir la plus grande satisfaction du monde en moy même, puisque j'étois cause que tant de gens avoient reconnu leur faute, & étoient rentrez dans leur devoir. Je me resolus de me retirer à ma maison de Campagne, & avant que d'y aller je fus requerir mes filles qui étoient à Ville chasson

dans le Gatinois ; justement dans le temps que cette miserable béte y devoroit tant de gens, qu'une de mes parentes me dit qu'elle en avoit déja fait mourir plus de six cens de compte fait. Elle en vouloit particulierement aux femmes & aux filles, & leur mangeoit les deux mammelles, & le milieu du front, puis les laissoit là, cela causoit par tout le païs une si grande consternation qu'on ne parloit que de la béte du Gatinois, comme d'une chose effroyable. Quand je fus à Montereau Fautyonne, il y eut des gens qui me voulurent donner l'epouvente de cet animal, ce qui ne m'empecha pas de passer outre avec ceux que j'avois menez : je ne trouvay rien en chemin, qu'un grand nombre de personnes qui alloient par bandes, armés d'Epieux, de Fourches, de Hallebardes, d'Epées, & de toutes sortes d'armes pour se deffendre, en cas qu'ils eussent rencontré ce monstre.

Quand j'ûs retiré mes filles du Convent, je revins à Montereau, & m'embarqué pour Paris : à un quart de lieüe de Melun, le Batteau demeura au milieu de la Riviere de Seine, il y avoit beaucoup de monde dans la grande barque qu'on appelle le coche de Montereau. Il vint plusieurs petits bateaux, pour prendre les gens qui y étoient ; je fis descendre mes filles les premieres pour les mettre a bord avec ceux que j'avois avec moy, mais quand je voulus sortir, pour descendre dans le petit batteau, je mis le pied sur le bord, ce qui le fit eloigner tout d'un coup & je tombay dans le milieu de la Riviere. Tous ceux qui étoient dans la grande barque crioient misericorde, croyant que j'étois perdue, & qu'il étoit impossible de me sauver ; je ne m'étonnoy point du tout, le batelier se jetta dans l'eau pour me secourir, cependant je tenois toujours ma téte

courbée ſur ma poitrine, car j'étois tombée ſur le dos, j'avois par bonne fortune un habit de Satin qui me ſoutint quelque temps & m'empécha d'enfoncer; mais ce fut plutôt le grand Dieu qui me conſerva, & qui ſuſcita un jeune homme pour venir à mon ſecours avec le batelier, ils me tirerent tous deux de toutes leurs forces en nageant, & m'entrainerent comme ils pûrent au bord de l'eau, où je trouvay mes Filles demy-mortes d'apprehenſion, quand je ſonge à cet accident, je ne ſçaurois aſſez reconnoître la grace que Dieu me fit de me preſerver; il falut gagner Melun avec la perſonne qui m'avoit ſecourue, & Madame ſa Mere, nous eſtions tous deux moüillez juſqu'aux os, & l'on nous auroit pû ſuivre à la piſte, car nous degouttions de tous cotez. Nous avions beſoin du grand feu qu'on nous fit, & cette bonne Dame s'empreſſoit plus pour moy que

pour ſon Fils unique. Quand nous fumes un peu rechauffez, je commencé à luy dire qu'aprés Dieu je luy étois obligée de la vie, & que j'aurois un déplaiſir ſenſible, s'il ne ſe preſentoit point d'occaſion, où je puiſſe luy faire paroitre ma reconnoiſſance, que je n'oublierois jamais le bon office qu'il m'avoit rendu, que je le publierois par tout. Il me dit, Madame, cela n'eſt rien, Dieu ma inſpiré à faire ce que j'ay fait, & c'eſt luy ſeul que vous devez reconnoitre pour vôtre conſervateur. Ce jeune homme penſa mourir la nuit enſuivant d'une colique effroyable que le grand froid qu'il avoit eu, luy avoit cauſée, ayant été moüillé comme un homme qui s'étoit j'etté dans l'eau avec ſes habits, & qui avoit encore fait demie lieüe en cet état. Sa pauvre Mere étoit au deſeſpoir, le croyant mort, quoy que je l'aſſuraſſe toûjours du contraire pour la conſoler. Nous luy chauffâmes tant

de Serviettes, qu'enfin ſa douleur ceſſa, & je croy que j'en eus autant de joye que celle qui l'avoit mis au monde; parce que le ſecours qu'il m'avoit donné étoit la cauſe de ſon mal. Nous nous ſeparâmes à Paris, & je m'en retournay chez moy pour rétablir un peu ce que les Lorrains m'avoient detruit.

La bonne Compagnie qui y étoit devant la guerre y revint, comme de couſtume; nous recommençâmes de nous voir comme auparavant, les divertiſſemens y eſtoient toûjours fort agreables. Toutes les belles Demoiſelles dont j'ay parlé, me continuant toûjours leur amitié, & me viſitant aſſez ſouvent, & moy de mon côté, je ne perdois pas un moment pour leur rendre ce que je devois. Je me ſouviens qu'en ce temps là Monſieur le Preſident Molé Gendre de Monſieur le Garde de ſceaux Molé, me vint voir, & qu'aprés nous eſtre entretenus de pluſieurs cho-

choſes, il me pria de la part de Madame ſa Mere d'aller ſouper avec elle ce que je faiſois aſſez ſouvent, cette vertueuſe Dame étant bien aiſe de me voir autant qu'elle pouvoit, car elle m'aimoit beaucoup, & moy je l'eſtimois infiniment. Je luy promis d'y aller; avant que de partir de chez moy, je dis à ma Femme de Chambre que je luy deffendois de ne plus donner de Chandelle à un petit Garçon qui étoit au logis, quand il s'iroit coucher, parce que je prevoyois qu'il ne manqueroit pas de mettre le feu à la maiſon: Elle me dit qu'elle obeïroit & que je ne me miſſe pas en peine. Je part là deſſus pour aller trouver Madame Molé, nous ſoupâmes enſemble, & auſſitôt que nous fumes hors de table, elle dit qu'il faloit que nous montaſſions à ſa Chambre joüir a de petits jeux pour nous divertir. Monſieur ſon Fils, qui avoit toute ſorte de complaiſance pour elle, dit qu'il vouloit

en étre (je diray en paſſant qu'il n'y a perſonne au monde qui ait eu plus de reſpect pour une Mere, que Monſieur Molé en avoit pour la ſienne, étant un des plus honnétes & des plus genereux hommes que j'aye jamais connu.) Quand nous fumes en train de bien rire, y ayant là de jeunes Demoiſelles qui ne demandoient autre choſe, on vint a ſonner le Tocqueſin fortement, Monſieur Molé me dit, Madame, qu'eſt ce que c'eſt que cela a l'heure qu'il eſt? ſeroit ce des gens de guerre? Je dis, non Monſieur, c'eſt aſſurément le feu, & chez moy. Il appella un Laquais pour en ſçavoir la verité, ce Laquais dit que c'eſtoit le feu chez Madame de la Guette. Je dis à Monſieur Molé, allons, Monſieur, nous en aurons le paſſetemps comme les autres: je n'en eus aucune émotion ayant toûjours été inſenſible à toutes ſortes de pertes de bien. Monſieur Molé me preſenta la main, & je

je m'y en allay auſſi gayement que ſi çavoit été quelque bonne féte : nous y trouvâmes plus de cent païſans qui faiſoient tout de leur mieux pour éteindre le feu, à quoy Dieu permit qu'ils reuſſirent ſi bien qu'il y eut peu de dommage. Je les remerciay tous de leur prompte aſſiſtance, car je croy que ſans eux ma maiſon auroit été reduité en cendre. Tout le monde ſe ſepara avec joye, aprés que le feu fut entierement éteint, je reprimanday ma Femme de chambre de bonne ſorte, qui n'ût pas le petit mot a dire, ſinon qu'elle ſe precautionneroit mieux à l'avenir.

Quelques années aprés, il y avoit bien des gens qui étoient devenus peintres, & ſe méloient de faire des portraits, ce qui fit qu'un jour Madame la Marqüiſe d'Hoquincour m'ayant priée d'aller diner chez elle, où il y avoit fort bonne compagnie, elle me mit auſſitôt que j'y fus entrée un papier en main,

& me dit lisez cela : c'étoit sa peinture fort au naturel faite par Monsieur le Marquis de Montesson en prose, où il n'avoit rien obmis, conformément à l'estime generale qu'elle avoit de tout le monde quand j'en eus fait la lecture, elle me dit qu'en dites vous? Voicy la réponse que je luy fis, surquoy il faut sçavoir que Monsieur de Montesson l'avoit appellée Vranie dans le Portrait qu'il en avoit fait.

Vranie vous êtes belle,
Et vôtre peintre a si bien fait
Qu'il ne se voit point de portrait
Mieux ressembler a son modelle.

Tous ceux de la Compagnie se mirent a rire de cet inpromptu baty comme vous le voyez; en effet ils avoient raison de s'en divertir, & je n'en perdois pas ma part non plus que les autres. Quand nous eumes diné, Madame d'Hoquincour me dit,

dit, vous avez vû mon Portrait, Madame, je vous prie de me donner le vôtre. Ils me presserent tous de luy donner satisfaction, & ne pouvant m'en deffendre, je demanday du papier & de l'Encre, & j'ecrivis ce qui suit.

Vous qui demandez ma peinture,
Souffrez que je vous die en vers
Que ce grand & vaste univers
N'a point de telle creature.

Je suis certaine que ma taille
Est enviée de quantité:
L'on y voit une Majesté
Qui n'est point parmy la canaille.

Je sçay fort bien que ma demarche
Tient un peu trop du Masculin,
Mais je dis que le Femenin
Ne fut jamais ce qui m'attache.

Si je suivois ma fantaisie,
Je m'en irois dans les combats,

Avec un fort grand coutelas,
Faire une étrange boucherie.

Pour ce qui est de mon visage,
Vous en ferez le jugement
Selon vôtre discernement,
Je n'en diray pas davantage.

J'obeïs donc, belle Uranie
A ce que vous m'avez prescrit
Vous faisant voir par cet écrit
Un petit trait de mon Genie.

Toute la Compagnie s'ecria, que cela est plaisant ! Madame d'Hoquincour dit je n'en attendois pas moins, je sçay que Madame de la Guette prend un plaisir nompareil a dire les choses comme elle les pense, & voilà justement son humeur: quand à sa personne, vous la voyez, & vous en pouvez faire vôtre jugement. Ils dirent tous que j'avois parfaitement bien rencontré, & voulurent en avoir des copies pour emporter

ter à Paris, & en rire à leur aiſe, ce que je leur permis volontiers.

Mon mary étoit toûjours en Flandre fort empéché de ſa perſonne, n'y ayant voulu prendre aucun employ, & étant le ſeul qui y demeura les bras croiſez de tous ceux qui y avoient paſſé avec Monſieur le Prince. Cela me donnoit de méchans moments de le voir éloigné de la ſorte, mais il faloit attendre la volonté de Dieu là deſſus. Un jour quelques affaires particulieres m'obligerent d'aller à Paris, c'étoit un peu devant le Siege d'Arras par les Eſpagnols. Je logeois d'ordinaire à la Roſe rouge dans la rue Saint Antoine, & ſortant de ma chambre pour retourner chez moy, mon hôte me vint dire qu'il y avoit un Monſieur qui me demandoit: Je luy dis, faites le venir. J'eſtois toute maſquée & préte à monter àCheval, ce Monſieur me rencontra ſur la montée; je luy demanday ce qu'il ſouhaittoit de moy. Il me dit qu'il

eſtoit neceſſaire qu'il ſçût ſi j'eſtois Madame de la Guette, je luy dis qu'on me nommoit ainſy. Il fit ſemblant de foüiller dans ſa poche, en me diſant qu'il avoit des Lettres de Monſieur le Prince, pour me mettre en main. Je luy fis connoître qu'il me prenoit pour une autre, parce qu'à peine avois-je l'honneur d'étre connuë de ſon Alteſſe, & qu'il n'y avoit point d'apparence que Monſieur le Prince me voulût confier quelque choſe, veu que j'eſtois incapable de luy pouvoir rendre aucun ſervice, que s'il n'avoit rien a me dire de plus, il pouvoit ſe retirer. Il me menaça de s'en plaindre à ſon Alteſſe: je luy dis qu'il le pouvoit faire, que je n'avois point de correſpondence avec Monſieur le Prince, & que j'en eſtois indigne, qu'ainſy il pouvoit s'addreſſer ailleurs. Quand il m'ût bien taté le poux de ce côté là. Il me dit, non, non, Madame, ces Lettres ne ſont pas de Mon-

Monſieur le Prince, comme je vous dis, mais elles ſont de nôtre bon amy Marſin, je croy que vous ne les refuſerez pas. Je luy dis en colere, vous eſtes un Diable qui venez icy pour me tenter, ſortez ou je vous feray arréter tout preſentement. J'étois tellement enflammé ſous mon maſque, que je penſay luy ſauter au viſage. Il me dit qu'il ne ſe rebuttoit pas pour cela, qu'il viendroit chez moy à la Campagne. Je luy répondis, ſi vous y venez pour ce ſujet là, je vous feray étrangler par un Dogue qui eſt dans ma baſſe cour. Il ne ſçavoit plus que me dire, & je le voyois fort decontenancé: je voulus ſçavoir qui luy avoit dit que j'étois à Paris. A cela il me répondit fierement que je ne faiſois pas une demarche qu'on ne le ſçût, & que j'étois fort obſervée. Je repartis encore plus fierement, je ne m'en mets gueres en peine, car je ne crains rien. Je

luy demanday ſon nom, il ne voulut jamais me le dire. c'eſtoit un homme fort bien fait, beau de viſage, & bien couvert. Quand il m'ût quittée, je le fis ſuivre par mon hôté; il fut prendre ſon Caroſſe qui eſtoit a cinquante pas de là; il avoit ſix grands Laquais & deux Pages vétus de gris avec des galons d'argent. Je n'ay jamais pu ſçavoir qui il eſtoit, je crus qu'il venoit de la part de la Cour, pour voir ſi je n'avois point d'intelligence en Flandre, a cauſe que mon Mary y avoit paſſé.

Je fus dans le même moment trouver Monſieur Philippe, que je priay de voir Monſieur le Cardinal, pour luy dire la choſe, comme elle étoit, & que je ſuppliois tres-humblement ſon Eminence de ne point douter de ma fidelité qui ſeroit inviolable pour le ſervice du Roy. Il répondit qu'on en avoit trop de preuves pour en douter, & que l'homme qui m'avoit parlé ne venant point de la part de la

Cour

Cour, il falloit abſolument que ce fut de la part d'Eſpagne, ou de Monſieur le Prince luy même, qui pouvoient étre en méfiance les uns des autres.

Je m'en retournay tres ſatisfaite chez moy, & ce porteur de Lettres ne s'eſt point preſenté devant moy du depuis, n'y ayant point trouvé ſon compte. Mon Mary qui s'ennuyoit fort chez les Eſtrangers, ecrivit à une perſonne de ſes amis, qui étoit de qualité, & bien en Cour, pour ſupplier le Roy de trouver bon qu'il s'en revint en France, & que ſa Majeſté luy fit la grace de luy donner ſon amniſtie. Cet amy s'y employa fortement, & l'obtint de la bonté du Roy, a condition que mon Mary viendroit à Paris préter ſerment de fidelité entre les mains du Lieutenant Civil, en preſence de quelques Preſidens, qu'il renonceroit abſolument à tous les intereſts de Monſieur le Prince de Condé; & de

de tous ceux de ſon party, qu'il ne viendroit point en Cour que par un ordre exprés du Roy, & qu'il s'en iroit chez luy attendre la volonté de ſa Majeſté là deſſus, Tout cela fut fait, & je garde cette amniſtie, comme une grace tres particuliere du Roy envers mon Mary.

Nous vivions toûjours avec une parfaite amitié & concorde, nous conſolant de nos diſgraces, nous en tenant recompenſez par le bonheur de nous revoir enſemble. La paix vint enſuite, Monſieur le Prince repaſſa en France, & tous ceux qui l'auroient ſuivy. Mon mary fut attendre Monſieur & Madame de Marſin à ſaint Denis, où j'allay auſſi le lendemain avec Monſieur de Vibrac, pour avoir l'honneur de les voir, & pour embraſſer mon fils, que je n'avois point vû depuis Bourdeaux. Quand nous y fumes arrivez, nous ne pouvions trouver à loger, toutes les hôtelleries étant plei-

pleines de la maiſon de Monſieur le Prince, & de ceux qui l'avoient ſuivy. Nous trouvâmes là un Monſieur qui eût la curioſité de ſçavoir qui j'etois: on luy dit que j'étois Madame de la Guette. Il vint fort civilement m'offrir ſa chambre, & place pour mettre nos Chevaux & nôtre Caroſſe, & s'y prit de ſi bonne grace que Monſieur de Vibrac me dit, Madame, ne refuſez pas ce que Monſieur vous offre, car il y aura tantôt bien de la confuſion pour les logemens quand leurs Alteſſes ſeront arrivées. Je l'acceptay & voulus ſçavoir à qui j'avois cette obligation: ce Monſieur me dit qu'il ſe nommoit Marigny. Il fit ôter ſon bagage de ſa chambre, & ſes chevaux de l'ecurie pour faire place aux nôtres, en un mot il en uſa le plus obligeamment du monde.

Mon mary ayant ſçû que nous étions arrivées vint nous trouver, &

nous

nous dit qu'il ne prevoyoit pas que Monſieur le Comte de Marſin pût loger à ſaint Denis, que ſon Maitre d'hotel cherchoit par tout, & qu'il n'avoit encore rien trouvé. Il nous dit auſſi qu'il alloit à ſa rencontre & qu'il luy diroit d'aller à Notre Dame des Vertus, pour y étre plus commodement, que cependant nous demeuraſſions où nous étions, juſqu'à ce que nous euſſions eu de ſes nouvelles. Auſſitôt qu'il fut party, Monſieur de Vibrac me dit, ne vous ennuyez pas, il faut que je voye ſi nos Chevaux ſont bien. Un peu aprés j'entendis du bruit ſur la montée; c'étoient des embraſſades de Monſieur de Vibrac & de mon fils qui ſe reconnurent. J'y courus pour étre de la fête, car j'aimois mon Enfant tendrement, & il ne manquoit pas d'amitié & de reſpect pour moy. Il me dit, ma Mere, il faut monter en Carroſſe, Monſieur & Madame de Marſin vont a Nôtre

Dame

Dame des Vertus. Je dis, allons, mais je voudrois bien remercier la personne qui m'a fait Civilité. Comme je montois en Carosse, Monsieur de Marigny s'y trouva, à qui je voulois faire compliment, mais mon fils ne m'en donna pas le temps & me poussa à ma place. Cela me surprit un peu n'en sçachant pas la raison. Quand nous fumes hors de saint Denis, je luy dis, que j'étois chagrine de l'incivilité qu'il m'avoit fait commettre. Il me répondit que je ne le devois pas être; que c'étoit un coquin à qui il devoit cent coups de bâton, & que s'il avoit eu le temps, il s'en seroit acquitté tout sur le champ, mais que ce seroit pour la premiere rẽcontre. Je le pressay pour sçavoir le sujet de leur different, & je sçûs qu'il avoit ècrit contre une Dame que mon fils ne haissoit pas.

Aussitôt que nous fumes arrivez à Nôtre Dame des Vertus, je fus salüer

lüer Monsieur & Madame de Marsin, qui me firent tous deux cent Caresses, en sorte que j'étois si satisfaite de leur bon visage que je ne m'en sentois pas. Je demanday à Monsieur le Comte de Marsin s'il seroit des Nôtre: il me dit qu'il avoit une forte inclination pour le service du Roy, & que cela dependroit de sa Majesté, mais qu'il pretendoit le batõ de Maréchal de France, & que si le Roy ne jugeoit pas à propos de l'en gratifier, il seroit obligé de prendre son party ailleurs, mais toûjours avec regret: qu'il s'en alloit avec Monsieur le Prince trouver sa Majesté qui étoit en Provence, qu'on sçauroit bientôt la volonté du Roy là dessus, que mon fils feroit le voyage aussi, qu'il me prioit de ne m'en point ennuyer, & que je le reverrois dans peu de temps. Je luy dis, Monsieur, tous les souhaits que je fais est que vous finissiez vos jours en France, il y a plai-

plaiſir à ſervir un grand Monarque comme le Nôtre. J'en demeuray là, car il ſurvint pluſieurs gens de qualité, qui les venoient congratuler ſur leur retour.

Monſieur de Vibrac, mon mary, mon fils & moy allâmes loger a une hôtellerie ſeparée, pour nous entretenir à nôtre aiſe. Le lendemain nous fumes prendre congé de Monſieur & de Madame de Marſin, puis nous nous en allâmes chez nous. Il y avoit des neges juſqu'au ventre des Chevaux, d'où nous eumes aſſez de peine a nous tirer. Huit ou dix jours aprés, il me prit envie d'aller à Mandre, pour y voir une maiſon qui m'appartenoit, & regler quelque petite affaire avec le Fermier. Je montay ſur un des Chevaux de mon fils, & ſon Valet de Chambre ſur un aterre, & m'y en allay au petit galop. Quand j'ûs mis pied a terre, je n'ûs pas fait vingt pas que les deux pieds me manquerent

tout

tout à la fois ſur un petit morceau de glace que je n'avois point apperçû. Je voulus me retenir à la muraille de la main droite pour m'empecher de tomber, ma main gliſſa d'une certaine maniere que j'en eus le bras demis, ce qui me fit reſſentir des douleurs effroyables pendant ſept ſemaines de temps : Il faut y avoir paſſé pour en pouvoir parler. Je craignois le Bailleur comme la mort, qui me fit arrêter a un Chirurgien de nôtre Lieu que je croyois fort experimenté, & qui penſa me perdre. On me jetta dans un Carroſſe pour me remener chez nous, mon mary étoit dans la derniere colere, & ne ſçavoit à qui s'en prendre. Je fus tout ce temps là ſans fermer l'œil, quoyque ce bon Chirurgien fit tout ſon poſſible pour adoucir mes maux, venant tous les jours quatre fois me frotter de quelques huiles, & ſoutenant fortemẽt que je n'avois rien de diſloqué. Je ne man-

quois

quois pas de gens qui me venoient faire des condoleances, mais j'avois tout le mal, & eux la compaſſion ſeulement. Ces pauvre bras s'étoit colé dans mon Eſtomac, & raccourcy de moitié.

Quelque temps aprés mon fils revint de la Cour, & me trouve en ce pitoyable état, dont il eut un ſenſible deplaiſir, & même quand il ſçût que j'avois pris reſolution de m'abandonner entre les mains de Monſieur de Cuvilliers, qui étoit Bailleur du Roy, il ne voulut jamais ſe trouver à l'operation, & s'en alla à Mezieres chez Monſieur le Comte de Marſin attendre ce qui en pourroit arriver. Mon mary alla querir à Paris Monſr. de Cuvilliers, qui auſſitôt qu'il fut arrivé debanda mon bras, & me dit ſans me toucher, que l'os étoit hors de ſa place, en effet il le trouva ſous mon aiſſelle. Aprés avoir un peu manié mon bras, il me regarda fort pitoyablement,

ment, me disant qu'il n'entreprendroit pas ce jour-là, que je mourrois entre ses mains, mais qu'il faloit faire des fomentations trois fois le jour & trois fois la nuit pendant huit jours de temps, aprés quoy il reviēdroit sans y manquer. Par bonheur pour moy il amena avec luy sa fille qui s'y entendoit a merveille aussi. Madame Tronson, qui m'a toûjours fort aimée, y voulut étre presente pour m'encourager a souffrir constamment. On se prepara pour me tirer à outrance: le Bailleur se mît a Cheval sur ce pauvre bras raccourcy, il me sembloit qu'il l'avoit allongé d'une pique, quelle douleur épouventable! le Chirurgien & son fils me le tiroient de toutes leurs forces, & deux autres hommes me le soulevoient en haut avec une serviette: mon mary me tenoit par le milieu du Corps; la bonne Madame Tronson voulut me tenir l'autre bras, & une autre per-

personne me tenoit les deux jambes, en sorte que je n'avois que la tête libre pour la tourner à droit & à gauche. Je ne sçauroit penser aux douleurs que je ressentis sans fremir depuis la téte jusqu'aux pieds, car elles étoient si insupportables que je ne sçaurois les exprimer, & le tout pour n'avoir pas été d'abord entre les mains d'un habile homme. Je fus en cet Etat là une heure entiere, je les priay mille fois de me relacher, mais Madame Tronson s'y opposa fortement, & dit, si nous la quittons, nous ne la retenons plus, & elle ne voudra jamais permettre qu'on la retouche, c'est pourquoy ne l'épargnons pas; & en disant ces paroles, elle les encourageoit toûjours de bien tirer. Monsieur de Cuvilliers étoit tout en eau comme si on l'avoit tiré de la Riviere, ayant fait de tres grands efforts pour replacer l'os, en sorte qu'il n'en pouvoit plus. Il se jetta sur le plan-

cher & dit, à ſa fille, toſt, toſt ; voilà l'os preparé. Cette bõne Demoiſelle reprend vite la place de ſon Pere, & y agit ſi adroitement, que tout d'un coup l'os fut remboeté. Je croyois entrer en Paradis, car ma douleur diminua tout d'un coup. J'en ay l'obligation entiere à Madame Tronſon, car ſans elle le Bailleur m'auroit abandonné, & mon mary y auroit conſenty, ne pouvant plus me voir ſouffrir & étant comme demy-mort. Quand les bandages furent faits, je demanday du vin pour boire à la ſanté de mes tirans ; je pouvois bien les nommer ainſi car ils m'avoient bien tirée, & s'y étoient employez de bonne façon. Madame Tronſon avoit tant de joye de voir l'affaire faite, qu'elle ne ſe ſentoit pas, étant la plus genereuſe Dame & la meilleur amie qu'il y ait au monde. Elle me la fait paroitre en pluſieurs rencontres, & je luy ſeray toute ma vie redevable, n'a-

yant

yant jamais eu le bonheur de luy rendre aucun ſervice, mais j'en ay dans mon ame toute la reconnoiſſance que j'en dois avoir. C'eſt une digne perſonne, & des plus vertueuſes qu'il y ait au monde,

Apres que nous eumes diné, (car je voulus étre à table & regaler ceux qui m'avoient aſſiſtée) on me remit au lit; j'en avois un extreme beſoin, car quand on a été prés de deux mois ſans dormir, c'eſt quelque choſe de bien extraordinaire: Le Seigneur Morphée joüa ſon jeu d'abord, & cela alla tout d'une haleine, juſqu'au lendemain, ce qui me fit tous les biens imaginables. Monſieur de la Guette ne manqua pas d'ecrire a ſon fils, pour luy faire ſçavoir en quel état j'étois. Il revint auſſitôt, & me temoigna la joye qu'il avoit de me revoir bien retablie, car il m'avoüa qu'il avoit cru que je mourrois dans l'operation. Il demeura chez nous juſqu'au Maria-

ge du Roy qu'il voulut aller voir a ſaint Jean du Luz, & prit pour cet effet la poſte, & eut l'honneur de courir avec Monſieur le Duc de Coalin.

Monſieur le Comte de Marſin avoit fait ſon traité avec l'Eſpagne, & le Roy luy avoit permis de remener ſix Compagnies de ſon Regiment en Flandre, & conſequemment tous ſes Officiers. Mon fils ainé qui en étoit premier Capitaine, & ſon Cadet Cornette y repaſſerent comme les autres quand le mariage du Roy fut fait. Ils avoient tous deux une tres grande attache à la perſonne de Monſieur de Marſin, ce qui a fait qu'ils ne l'ont point abandonné. Il aimoit fort mon ainé, qui le conſideroit comme une perſonne pourqui il auroit fait toutes choſes. J'eus le deplaiſir de les voir paſſer de ce coté là, mais il falut m'en conſoler n'y pouvant pas remedier. Mon mary étoit toujours auprés de

moy,

moy, qui tomba par la ſuite du temps dans la plus grande melancolie qu'on puiſſe voir, quoy que je puſſe faire pour l'en divertir. Il ne prenoit plaiſir a rien, ſe voyant ſans employ, & n'oſant aller à la Cour ſans l'ordre du Roy, ce qui luy donnoit deux deplaiſirs tout a fait ſenſibles. Enfin ſon chagrin l'emporta, & le fit mourir d'une jauniſſe épouventable, qui regnoit depuis la plante de ſes pieds juſque dans les cheveux. Bon Dieu, que je verſay de Larmes pendant ſa maladie! Le pauvre homme me Conſoloit tout de ſon mieux, quoyque dans ſon ame il fuſt ſenſiblement touché de nôtre ſeparation. Il mourut ſans mal n'y douleur, (ce qui ſemble incroyable, mais neanmoins c'eſt une verité) il finit ſes jours de la ſorte en bon Chértien & fidelle Catholique. Je me trouvay auprés de luy dans le moment qu'il étoit preſt de rendre

l'ame ; je rassemblay toutes mes forces, & Dieu me fit la grace que je l'exhortay d'une façon toutte extraordinaire de passer de cette vie en l'autre avec une grande confiance en la bonté & misericorde de Jesus-Christ. J'aurois souhaitté de tout mon cœur que nous nous en fussions allez de compagnie, mais Dieu ne le voulut pas, & il falut boire ce Calice, sans murmurer contre l'ordre de sa Providence. Mes amis me remenerent dans ma Chambre pour me remettre au lit, & me dirent tout ce que l'on peut dire en une pareille rencontre. Pour moy j'ay toujours attendu ma Consolation d'enhaut, & je m'en suis bien trouvée, puisque c'est là où tous les mortels dovient avoir recours. Sur le soir, quand tout le mõde fut retiré, & que les Eclesiastiques furent allez manger un morceau dans ma Maison, je me levay doucement pour aller prendre le Corps

de

de mon cher mary,avec deſſein de le cacher dans mon lit. Comme je le chargeois ſur mes épaules a quoy j'eus beaucoup de peine, parce qu'il étoit déja froid, je fis un peu de bruit, que ce bons Eccleſiaſtiques qui ſoupoient au deſſous de ſa chambre entendirent, ce qui les obligea de quitter la Table, pour venir voir ce que c'étoit. Ils me trouverent fort occupée, & aprés m'avoir fait de fortes reprimandes, ils m'ôterent de là malgré moy, pour me remener à ma chambre. Ce fut là que je perdis la raiſon, & que je m'emportay avec violence conſiderant que je ne verrois plus mon pauvre mary, que j'avois tant aimé. Je fus cinq heures entieres à parler de ma perte, avec des tranſports ſi grands que tous les aſſiſtant crurent que j'allois perdre l'eſprit. Il vint bien deux cens perſonnes me voir en cet état là, qui avoient tous grande compaſſion de moy. J'étois telle-

ment en ſuéur par mon agitation, que l'eau couloit ſur moy de tous cotez : à la fin je m'endormis, & Dieu ſçait quel fut mon repos.

Le lendemain j'eus un furieux redoublement de douleur, quand on vint prendre le Corps pour le mettre en terre. J'avois mes filles auprés de moy qui faiſoient leurs efforts pour me conſoler, ces bonnes Creatures cherchant toutes ſortes de moyens pour me ſatisfaire & pour ſoulager ma douleur. Elles firent tout leur poſſible par la ſuite du temps pour me faire oublier la perte que j'avois faite, & je me ſoumis à la volonté du tout puiſſant.

Quelque temps aprés mon fils ainé paſſa en France, & me donna tant de témoignages de ſon bon Naturel que j'avois lieu d'étre la plus ſatisfaite de toutes les Meres. Je le poſſeday quelques jours, puis il retourna aux Païs bas, d'où il m'écri-

crivit quelques mois aprés qu'il s'en alloit en Alemagne avec Monſieur le Prince d'Iſanguin, pour voir Monſieur l'Electeur de Brandebourg, & que Monſieur d'Iſanguin luy avoit dit de ſe preparer à bien boire, parce que Monſieur l'Electeur étoit un Prince chez qui on faiſoit grande chere, & que les Alemans tiroient avantage de mettre les gens ſur le Côté à coups de verre, qu'il ne faloit pas en avoir le dementy. Mon ſecond fils luy fit réponſe qu'il avoit le timbre aſſez bon, qu'il ne devoit rien craindre, & qu'il l'aſſuroit que Meſſieurs les Alemans n'auroient point d'avantage ſur luy. Ils firent le voyage & arriverent à la Cour de Monſieur l'Electeur où il fut bu extraordinairement, ſans ſçavoir ce qu'ils faiſoient, mais mon fils demeura ferme dans ſes étrieres, & emporta la victoire. Je trouve que ce n'eſt pas une petite perfection que de bien boire, j'ap-
 pelle

pelle bien boire quand on ne s'envyvre point, mais je fais si peu d'état de ceux qui perdent le jugement par le vin, que je les considere moins qu'un escargot. Mon Fils donc qui avoit encore le jugement bon, prit la liberté aprés la debauche faite de passer dans l'appartement de Madame l'Electrice, où il y avoit grand monde. Il y rencontra une jeune Demoiselle, qui luy donna fortement dans la veüe : il s'approcha d'elle pour la cajoler, cette belle personne ne luy fut point cruelle, & il sembloit qu'elle prenoit plaisir à l'entendre, car je ne doute pas qu'il ne fist de son côté tout son possible pour se rendre agreable. Quand il fut de retour en Flandre, il m'ecrivit & me fit une relation de ce qui luy estoit arrivé en son voyage, sur quoy je luy envoyé la réponse suivante.

J'ay bien de la joye, mon Fils, que vous soyez de retour en bonne santé, & que Messieurs les Alle-

mans ayent vû ce que vous ſçavez faire. Si je n'avois pas connu vos forces, j'aurois tremblé pour vous, ſçachant fort bien que la plûpart de ceux de cette Nation la font leur delices de ſe crever de boire, & qu'il n'y a point de quartier avec eux, mais comme je ſçavois bien que vous n'etiez pas moins brave dans le champ de Baccus, que dans celuy de Mars, je n'attendois pas moins de vous.

Quelque temps aprés il devint amoureux d'une jeune Demoiſelle de Valenciennes, qui luy répondit par une affection reciproque; quand toutes les choſes furent en bon état; il m'en donna avis, & me pria d'aggréer ſon Mariage, m'aſſurant en même temps que je n'en aurois pas de déplaiſir, puiſqu'il avoit fait choix d'une perſonne aſſez bien faite, ſage, & qui avoit du bien raiſonnablement; que neanmoins ſi j'y avois moindre repugnance, il ne paſſeroit

pas outre, voulant m'obeïr en toutes choses, & qu'il attendoit ma volonté là dessus. Je luy fis réponse & remis le tout a sa prudence, étant bien asseurée qu'il ne feroit rien qui ne fust conduit par la raison. J'en attendois l'issue avec impatience, & à la fin il m'écrivit & me manda, il y a bien une heure que je suis marié, j'en suis si las que je ne sçay à qui le dire, plaignez moy je vous prie. Je montray ces deux Lignes a quelques personnes de mes amis pour en rire ensemble, car je sçavois bien qu'il étoit satisfait, puisqu'il m'ecrivoit si promptement, & le tout pour me donner de la joye. J'en eus autant qu'on en peut avoir en une pareille rencontre.

Il m'arriva ensuite une chose assez extraordinaire. Etant couchée dans mon Lit une certaine nuit, on entendit sur les onze heures le Vacher du logis qui crioit à son secours. Il y avoit au dessus de ma chambre une per-

personne couchée, qui se leva & me vint dire, il y a infailliblement du desordre dans la basse Cour, Madame, je vas voir ce qui en est. Cette personne sortit avec tant de precipitation, qu'elle laissa la porte ouverte. Je fus environ un demy quart d'heure sans entendre parler de rien, à la fin une petite Espagneule, qui étoit couchée dans mon Lit, se jetta à bas, & commença aussitôt a faire des cris effroyables. Je voulus la reprendre, il me fut impossible, s'étant fichée sous le Lit ou elle crioit toûjours de plus en plus. L'impatience me prit, & je me levay toute nue, puis je me fourray sous ce Lit pour l'en tirer; je n'en pus jamais venir a bout, & cependant je ne pouvois voir ce que c'étoit n'ayant point de chandelle. J'appellay ma cadette, qui étoit couchée dans ma Garderobbe, & dans le moment la personne, qui avoit couru si vite revint de même fort effrayée, & me

dit, Madame, n'y a til point un chien enragé dans vôtre Chambre? Comment, dis-je, un Chien enragé? oüy, Madame, un Chien enragé qui a mordu tous vos bestiaux. A ces paroles je l'apperçûs qui sortoit de dessous mon Lit, & qui avoit leché, ma petite chienne. Cet homme s'enfuit, & moy j'entray promptement dans ma garderobbe avec ma Fille. Ce miserable Animal gagna la porte de la basse Cour, & se sauva par dessous. Ma petite Chienne qui étoit toute couverte de sa bave, se vint fourrer dans mon Lit, aussitôt que j'y fus, & m'en couvrit toutes les jambes: chacun sçait que cela est plus dangereux que la morsure même du chien, je ne m'en étonnay point, & fis seulement reflexion à la grace que Dieu m'avoit faite, de n'avoir pas été devorée sous ce Lit, veu que je m'y étois mise jusqu'à la moitié du corps, & que ces malheureuses bétes mordent toûjours pendant qu'ils trou-

trouvent dequoy, ce qui est un des effets de la rage. Je ne pouvois cesser d'admirer la bonté de Dieu en mon endroit de m'en avoir preservée. On voit par là qu'on ne peut jamais dire avec certitude qu'on est en seureté, en quelque lieu qu'on se trouve. Aussitôt qu'il fut jour j'allay visiter mes bestiaux, pour voir s'ils estoient mordus a sang: l'on n'y vit que de la bave, ce qui me fit croire que cela ne seroit rien, n'en ayant jamais vû les effets. Tous les habitans du lieu étoient fort étonnez de cette rencontre, & disoient presque tous qu'on en verroit des suites, ce qui ne m'empécha pas de manger du lait & du beurre de mes Vaches, ainsy que tous ceux de ma maison. Vingt six jours aprés il vint quatre Religieuses coucher chez moy, qui venoient de Bresse & de Bourgogne, & étoient de ces bonnes Filles de Sainte Claire qui vont tous les Carêmes à Paris faire la quéte pour

leurs maiſons. Je leur dis l'accident qui m'étoit arrivé, dont elles furent tellement épouvantées qu'elles voulurent s'en aller tout ſur le champ quoy qu'il fuſt nuit: Je les raſſeuray tant que je pûs, & elles me conterent que depuis peu il étoit arrivé en leur païs un deſorere épouventable, par le moyen d'un Loup enragé, qui avoit mordu plûſieurs perſonnes, qu'on avoit été obligé de tuer à coups de fuzil, & qu'elles apprehendoient fort pour moy. Tout cela ne m'étonna point encore; le Lendemain au matin comme nous déjunions enſemble, une Servante me vint dire qu'une des Vaches ne vouloit point manger: Je luy commanday de luy donner du ſon & de l'avoine, pour la remettre en appetit: Les bonnes Filles me dirent, c'eſt la rage infailliblement; je les quittay pour aller voir ce que c'étoit, & auſſitôt que je fus entrée dans l'etable, la rage commença a joüer ſon

jeu.

jeu. Cette Vache faisoit des bonds toute liée qu'elle étoit, & des meuglemens si effroyables que cela faisoit horreur : Mes petites Religieuses s'enfuirent sans me dire adieu. Je fis prendre cette pauvre béte, quand cet accez de rage fut passé, & la fis attacher avec deux bonnes grosses cordes a des Crampons de fer, pour voir ce qu'elle deviendroit. On luy donna un breuvage, pendant que je n'y étois pas, & elle faisoit toûjours son tintamarre de temps en temps. Je voulus aller encore voir cette malheureuse béte, en entrant où elle estoit, j'apperçûs quelque chose sur de la paille, je demanday ce que c'estoit & la pris, on me dit que c'étoit une corne, qui avoit servy a luy donner son breuvage, & qui estoit toute remplie de bave, en sorte que je ne pus pas la toucher, sans que ma main en demeurât toute couverte. On fut enfin obligé de la tuer. Le lendemain une autre devint aussi en-

ra-

ragée, qui faisoit encore plus de bruit que la precedente : Alors je commençay d'avoir peur pour ma personne, sçachant bien que ces miserables bétes n'avoient point été mordues a sang, & que neantmoins elles enrageoient les unes aprés les autres. Je crus qu'il me pourroit arriver la même chose, je fis encore tuer cette derniere, & pris resolution de m'en aller le Lendemain à Paris, pour trouver le Chevalier de Saint Hubert, & le prier de me toucher, comme il est de la race de ce grand Saint, il a la vertu d'empécher la rage, & tous ceux qui sont touchez de luy se tiennent heureux. Le Roy même l'a été & toute la Cour, ainsy qu'une infinité de personnes du Royaume. Je le rencontray heureusement, & luy dis ce qui m'estoit arrivé. Il m'asseura que si j'avois été encore deux fois vingtquatre heures sans le voir j'aurois enragé indubitablement. Il me donna ordre de me con-

confesser & de communier le Lendemain, & me dit qu'il en feroit autant que je le vinsse trouver à huit heures, & qu'il me toucheroit. Aussitôt qu'il m'ût touchée, je le priay de monter en Carosse, & de venir chez moy pour toucher tout ce qui y estoit, c'est a dire mes Domestiques & mes bétes. Il eut la bonté de s'y en aller a l'heure même, & moy je demeuray à Paris pour vaquer a quelque affaire pressante que je ne pouvois remettre, & donnay ordre à ceux que j'envoyay avec luy de le bien recevoir. Quand il fut arrivé à ma maison, le Curé de la Paroisse le vint voir avec Messieurs de la Justice, qui le prierent de se disposer pour toucher le Lendemain à l'Issue de la grande Messe, quantité de personnes qui s'y devoient trouver. Il le promit, & toucha ensuite tout ce qui estoit chez moy jusqu'aux chats; une Vache qui commençoit a prendre le chemin des deux autres en demeura

là,

là, ce qui fut vû de quantité de gens, & même un nommé Monſieur de Grandchamp qui eſt un Gentil-homme d'honneur, & de la Religion Reformée s'y trouva, & en vit la merveille de ſes propres yeux, dont il demeura tout ſurpris. Ce bon Chevalier toucha le Lendemain plus de mille perſonnes par precaution, car depuis qu'on en a été touché on eſt hors de danger des bétes enragées. Le Roy luy a dit plûſieurs fois qu'il falloit qu'il ſe mariât, pour laiſſer de ſa race, qui eſtoit utile & neceſſaire pour le public: Il jetta les yeux ſur ma Fille qu'il trouva à ſon gré. Avant que de m'en parler il prit la liberté de dire au Roy, Sire, je ſuis reſolu de me marier, j'ay vû une Demoiſelle à la Campagne, qui m'aggrée fort, eſtant ſage & honnéte; vôtre Majeſté ſçait qu'il ne m'en faut point d'autre: J'eſpere, Sire, que vous aurez la bonté de me faire quelque grace en faveur de mon

Ma-

Mariage. Le Roy luy dit, faites je vous feray un present considerable, & la Reine vous en fera un aussi. Ce fut à Saint Germain qu'il en parla au Roy, comme il estoit à table. Il se trouva là une personne de mes amis, qui m'en avertit, parce que le Chevalier avoit dit à sa Majesté le nom de ma Fille.

Quelques jours aprés il vint chez moy pour m'en faire la demande, & pour me declarer ses sentimens. Je reçûs sa declaration civilement & le priay de me donner quelque temps pour y songer; parce que je sçavois qu'il n'étoit pas fort riche. Quant à la Nobesse, il en avoit de reste, étant de la race de Saint Hubert. Il me dit, que le Roy luy avoit promis un brevet de femme de Chambre de la Reine, pour la personne qu'il épouseroit. Il prit congé de moy, & s'en retourna à Paris, afin de me donner le temps que je luy avois demandé. Trois jours aprés je m'y en al-

allay, pour avoir l'honneur de voir Madame la Ducheſſe d'Angouléme, & la ſuppliay tres-humblement de me dire ſon ſentiment là deſſus. Cette genereuſe Princeſſe me témoigna qu'elle conſideroit fort le Chevalier de Saint Hubert pour ſa vertu, & qu'il étoit homme de bien & fort charitable, & que ſi le Roy luy donnoit pour ſa femme un brevet de femme de Chambre de la Reine, elle me conſeilloit de paſſer outre : que ma fille étoit faite d'une maniere que la Reine la pourroit prendre en affection, & que je ſçavois en quel état avoit été Madame de Beauvais auprés de la Reine Mere. Je remerciay tres humblement ſon Alteſſe de ſon bon avis, & m'en retournay dans la reſolution de ne rien faire que je n'uſſe le brevet en main. Monſieur de Saint Hubert revint dans le temps que nous avions dit, pour ſçavoir ma volonté : je luy demanday s'il avoit ce brevet, il me dit que

non,

non, & qu'on luy avoit ſeulement promis la premiere place vacante, que cela ne devoit pas m'empécher de paſſer outre, qu'il maintiendroit fort bien ma fille, & que le Roy luy faiſoit la grace de luy donner une penſion aſſez avantageuſe. Je luy dis, Monſieur, vous avez une grande obligation à ſa Majeſté, mais quand vous ſerez mort, vôtre penſion ſera morte auſſi, & ma fille demeurera incommodée, vû que je ne ſuis pas en état de luy faire de grands avantages, en étant empechée par toutes lee diſgraces que j'ay eües, de ſorte, Monſieur, que ie ne prevoy pas que nous puiſſions faire affaire. Je vous ſeray neanmoins obligée le reſte de mes jours, pour m'avoir ſauvé la vie, & pour l'honneur que vous me faites de rechercher ma fille, mais Monſieur, ſans ce brevet je ne paſſeray jamais outre. Il eſt neceſſaire que vous vous mariez promptement, tout le mon-

monde y ayant intereſt, & ie voudrois étre aſſez heureuſe de connoitre quelque Demoiſelle qui fuſt digne de vous, ie m'employerois fortement pour vous y ſervir. Il me dit, Madame, vous me donnez là un honnéte congè; j'aime Mademoiſelle vôtre fille & l'honoreray toute ma vie, quoy qu'on me puiſſe dire, ie ne me marieray de long temps, & ſeray toûjours ſon tres humble ſerviteur & le vôtre. Il s'en retourna là deſſus, voyant bien qu'il n'y avoit rien a pretendre.

Pour revenir au Mariage de mon fils, ma belle fille, qui avoit une extrème envie de me connoitre preſſoit ſon mary de l'amener en France. Il le fit, & ils eurent l'honneur d'accompagner Madame la Comteſſe de Marſin qui y repaſſoit en ce temps là. Quand ils furent arrivez chez moy, mon fils me la preſenta : ie reconnus d'abord qu'il avoit fait un aſſez bon choix. Je l'aymay

may tendrement, & elle me rendoit aſſez la pareille. Elle fut un an auprés de moy, parce qu'elle eſtoit groſſe, & que je ne voulus jamais permettre qu'elle s'en retournât juſqu'à ce qu'elle fuſt accouchée. Nous paſſâmes cette Année là fort agreablement, en viſitant & eſtant viſitée de toutes mes bonnes voiſines. Mon Fils alloit & venoit en Flandre pour ſes affaires particulieres, & pour faire les fonctions de ſa charge, eſtant Major de Cavallerie dans les Troupes du Roy d'Eſpagne, & aſſez conſideré parmy la Nation. Il ſe trouva heureuſement chez moy pendant les couches de ſa Femme, a qui ſa preſence donna une ſatisfaction qui là fit accoucher avec plus de joye. Six Semaines aprés ils reprirent le chemin de Flandre: J'eus bien du deplaiſir de les voir partir, mais je ne pûs pas les en empécher. Mon Fils me pria de luy donner ſa Sœur

celle que le Chevalier de Saint Hubert avoit recherchée, pour faire compagnie à ma belle Fille. J'y consentis sçachant bien que son Frere la consideroit & l'aimoit beaucoup, & qu'elle seroit en bonne main. Des deux autres qui me resterent, l'une se fit Religieuse, mais veritablement Religieuse, ce qui me donne une extrême consolation, & l'autre mourut quelque temps aprés.

Je demeuray donc sans avoir aucun de mes Enfans auprés de moy, & me trouvay assez chagrine, ce qui me donna envie de faire le voyage de Flandre, pour voir le reste de ma famille à qui j'ay toûjours eu assez d'attache. Ils étoient tous a Gand, parce que le Regiment dont mon Fils étoit Major y étoit en Garnison. Je me mis dans le Carosse de l'Ile avec bonne Compagnie, comme nous montions une aprésdinée en Carosse à Arras, j'allois un

un peu trop brusquement, en sorte que le pied me manqua en le voulant mettre dans la portiere; Je tombay & me deboetay encore le même bras, dont j'avois déja tant souffert. Je me fis une douleur tres-sensible, mais j'y remediay promptement, ayant envoyé chercher le plus fameux Chirurgien de la Ville, pour me le remettre. C'estoit un habille homme qui me tint fort peu de temps, & fit l'operation à merveille, non toutefois sans de grandes douleurs, car cela ne se pouvoit faire autrement. Neantmoins tous ceux de la Compagnie admirerent ma constance, n'ayant pas dit une seule fois au Chirurgien, vous me faites mal. Quand le bandage necessaire fut fait, je priay Monsieur le Chevalier de Neuve Chaize qui estoit avec nous de prendre la peine d'écrire un mot à mon Fils, pour luy donner avis de mon accident, & que j'attendois de ses

nouvelles à Arras, n'eſtant pas en état de monter en Caroſſe. Il eut la bonté de mettre la main à la plume pour ce ſujet, puis toute la compagnie prit congé de moy, pour pourſuivre leur voyage.

Je demeuray dans l'Hotellerie avec ma Femme de Chambre, & me mis au lit auſſitôt. Une Dame d'Arras qui ſçût ce qui m'eſtoit arrivé, & qui me connoiſſoit ſeulement de reputation, me vint rendre viſite, & me pria fort de prendre une Chambre chez elle, dont je la remerciay de tout mon cœur, ne voulant pas luy étre importune. Je fus la fort peu de temps, l'impatience me prit, de ſorte que je ne manquay pas de me mettre dans le premier Caroſſe qui paſſa pour l'Ile dans l'état où j'étois. J'envoyay chercher mon Chirurgien pour luy dire ma reſolution, a quoy il s'oppoſa tant qu'il pût, me diſant que l'os ſeroit plûtôt deplacé, que je

ſerois ſortie hors de la Ville, & qu'infailliblement je m'allois perdre. Je fus invincible, & quoy qu'il me pût dire je perſiſtay dans ma reſolution. Je me mis en chemin, & tins mon bras d'une façon qu'il ne courut aucune riſque. Quand je fus à une lieu d'Arras j'apperçûs un Cavalier qui venoit au grand galop : je dis à ceux qui étoient avec moy dans le Carroſſe, voicy un homme qui me vient chercher. Je ne me trompois pas, car c'étoit le valet de Chambre de de mon fils qu'il m'envoyoit, pour voir ſi j'étois en état de ſouffrir le Carroſſe ou un brancard, & luy avoit donné ordre de demeurer auprés de moy pour me ſervir dans mes beſoins, au cas que je ne pûſſe ſouffrir ny l'un ny l'autre. Il fut agreablement ſurpris de me rencontrer, & il étoit aſſuré que ſon maitre auroit une grande ſatisfaction de me voir, car la Lettre du Che-

valier de Neuvechaize avoit mis mon fils fort en peine, a ce qu'il me dit. Je continuay mon chemin heureusement, & j'arrivay à Gand, où toute ma famille accourut à ma rencontre avec beaucoup d'empressement, & je n'en avois pas moins de mon coté. Mon fils ainé ne s'y trouva pas sur l'heure, parce qu'il dinoit avec Monsieur le Prince de Stenius: ma belle fille luy envoya un Laquais pour luy dire mon arrivée; il vint incontinent aprés, & me fist mille Caresses. Je ne plaignois ny mon voyage, ny ma peine, étant ravie de sa bonne reception. Le lendemain de mon arrivée quatre Dames de qualité me firent l'honneur de me rendre visite, Madame la Princesse deStenius en étoit une, Madame la Comtesse d'Acelle, Madame la Baronne de Limalle, & Madame la Baronne de Rode. Je veux croire qu'elles s'en donnerent la peine a cause de mon

accident, jugeant bien que je ne ſerois pas ſitoſt en état de leur rendre ce qui leur étoit du, & qu'ainſi elles avoient bien voulu me combler de leurs faveurs, étant des Dames les plus honnétes & les plus obligeantes du monde, dont je reçûs toutes ſortes de courtoiſie pendant trois mois que je demeuray là. La premiere fois que j'us l'honneur de rendre mes tres humbles reſpects à Madame la Princeſſe de Stenius, qui étoit logée dans le vieux Chateau de Gand, elle me fit voir le lieu ou l'Empereur Charles quint avoit pris naiſſance, qui eſt un petit Cabinet tout delabré. Je dis en moy même, voilà qui eſt bien chetif pour un lieu qui a été honoré de la naiſſance d'un ſi grand Empereur, puis je fis en même temps reflexion que Jeſus-Chriſt le Monarque des Monarques avoit bien voulu naitre dans une étable, qui eſt infiniment audeſſous; afin de

nous faire une belle leçon de l'humilité.

Pendant que j'étois à Gand, Monſieur le Comte de Monterey, Monſieur le Comte de Marſin, & Monſr. le Duc de Villa Hermoſa y vinrent, & y ſejournerent trois ou quatre jours: Je les vis paſſer tous trois a Cheval, qui me parurent fort ſatisfaits les uns des autres. La premiere fois que Monſieur le Comte de Marſin me vint voir, je ne pûs pas m'empecher de luy dire que je les croyois fort bien enſemble, & que j'avois reconnu cela, quand ils avoient paſſé devant le Logis de mon fils. Il me dit que je ne m'etois point trompée, & qu'ils avoient beaucoup d'amitié les uns pour les autres. Cela ne dura pourtant pas longtemps, comme bien des gens ont ſçû.

Je retournay à Paris malgré mon fils, qui auroit été bien aiſe de me retenir auprés de luy, mais j'avois des

des affaires pressantes, qui m'obligerét a m'en aller. Quelque temps aprés il se lassa du service d'Espagne, voiant qu'on ne luy donnoit pas les employs qu'il auroit pu pretendre, ce qui rebutte un homme d'honneur. Comme il étoit dans ce sentiment là, quelques personnes de qualité & de ses amis luy persuaderent de servir Messieurs les Estats, & l'assurerent en même temps que Monsieur le Prince d'Orange auroit de la consideration pour luy, parceque ce grand Prince fait une estime particuliere des gens de cœur. Mon fils, qui n'etoit pas apprentif dans le metier, espera que son Altesse le gratifieroit de l'honneur de sa bienveillance, quand Elle auroit reconnu des quelle façon il se destinoit à son service. Il assura donc les personnes qui luy en parlerent, qu'il étoit tout prest de passer en Hollande, & qu'il se tiendroit trés heureux de verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour les interest d'un si grand Prince. La chose fut question d'avoir son congé de Monsieur le Comte de Monterey, qui fit de tres grandes difficultez de le luy donner, car il étoit assuré qu'il perdoit en luy un homme de service, mais

mon fils luy dit tant de raisons qu'à la fin il le luy accorda, & à son Frere aussi, ne pouvant faire autremẽt, parce qu'ils n'étoient pas nez Espagnols. Il se rendit donc auprés de Monsieur le Prince d'Orange qui le reçût favorablement, & luy donna tout aussitôt de l'employ, & une Compagnie de Cavalerie à son Cadet.

Quand ses affaires furent assurées, il m'ecrivit & me pria fortemẽt de venir passer le reste de mes jours auprés de luy, & de presser mon voyage, parce qu'il prevoyoit que les chemins ne seroient pas libres longtemps. Je n'us point de peine à m'y resoudre, car je l'aurois suivy jusqu'au bout du monde l'aimant comme je faisois. Je donnay ordre à mes affaires & partis pour Hollande, par le Carrosse de Bruxelles, où je me trouvay avec deux Religieux Espagnols & un gentilhomme Alemand. Nous ne nous entendions point parler ny les uns ny les autres, en sorte que nous ne parlames point mal de nôtre prochain ayant gardé fort exactement le silence depuis Paris jusqu'à Bruxelles.

Quand j'eus mis pied à terre, je m'en allay chez Monsieur le Comte

de

de Marsin croyant l'y rencontrer, mais il étoit party pour Modaue assez mal satisfait, a ce que l'on me dit. Son Intendant me reçut fort obligeamment, sçachant bien que j'étois considerée de Monsieur & de Madame de Marsin. J'y sejournay trois jours, puis je m'embarquay pour la Haye, où j'arrivay heureusement, & fus fort satisfaite de la reception que me fit ma belle fille ; quant à mes fils, ils étoient tous deux en Campagne. C'étoit un peu auparavant que L'armée Navale de France & celle d'Angleterre parussent, car je me souviens qu'environ cinq ou six jours aprés on eut l'alarme la nuit, & qu'on disoit que les Ennemis étoient vis a vis de Scheveling. Tout le monde étoit debout par les rues, & comme nous étions nouvellemẽt arrivées, ma belle fille & moy nous ne sçavions à quoy nous resoudre. Je luy dis neanmoins, allons trouver Mademoiselle d'Obdam qui nous dira ce que c'est, & nous ferons ce qu'elle fera en cette rencontre. Mon fils avoit l'honneur d'etre Major de Monsieur son Frere, nous la trouvames dans la ruë comme les autres, mais resolue au dernier point. Elle nous dit que nous ne de-

vions rien craindre, que les Ennemis n'etoient pas assez mal avisez pour mettre pied a terre, que de plus ils ne le pouvoient pas faire à Scheveling, quand ils en auroient la volonté pour des raisons qu'elle nous dit dont je ne me souviens pas. Nous la crûmes comme une personne qui est sçavante en beaucoup de choses, & prîmes congé d'elle.

Le lendemain nous allâmes voir l'Armée Navale qui paroissoit beaucoup, & pour la mieux considerer, je priay Madame de Gaurian auprés de qui je me trouvay de me preter sa Lunette d'approche, ce qu'elle fit fort obligeamment, quoy que je n'ûsse pas l'honneur d'étre connue d'elle en ce temps là, & quand elle m'ût servy pour voir ce que je souhaittois; Je la luy remis en main. Elle me demanda ce que j'avois vu, je luy dis que j'avois apperceu grand nombre de Vaisseaux, & quantité de Banderoles les unes blanches, & les autres bleües. Plusieurs personnes dirent qu'ils ne voyoient que les Navires, ce qui me fit étonner d'avoir la veüe si bonne à mon âge, puisque j'étois presque la seule qui distinguois ce qui y étoit. La Flotte en-

ne-

nemie demeura là trois ou quatre jours & s'en alla ensuite du côté de Texel, où elle rencontra celle d'Hollande. J'aurois souhaitté de tout mon cœur m'y étre trouvée, car on dit qu'il n'y avoit rien de si beau a voir. Les Canons tonnoient épouventablement, & la Mer paroissoit toute en feu: le Combat dura assez longtemps, & ceux qui y étoient presens sçurent pour qui la Victoire se declara. Mon Fils qui étoit sur le bord de la Mer avec de la Cavallerie en eut tout le passetemps, & me dit à son retour qu'il m'y avoit souhaittée plusieurs fois, sçachant fort bien que ce bruit la m'étoit plus agreable que les meilleures symphonies qu'on pourroit entendre.

Je puis dire que j'ay eu toutes les satisfactions du monde à la Haye jusqu'à la mort de mon cher Fils, la plûpart des Dames y étant civiles & honnétes, & m'ayant toûjours témoigné beaucoup de bonne volonté, dont je leur suis fort obligée, aussi je les estime & les honore infiniment, principalement celles qui le meritent, car j'en sçay fort bien faire la distinction.

Mon fils y étoit aussi satisfait, & y servoit avec plaisir, son Altesse ayant

de la consideration pour luy, & étant estimé de tous les gens de la Cour. Je sçay bien qu'il faisoit aussi tout son possible pour meriter l'honneur de la bienveillance d'un si grand Prince, qui eut la bonté de le gratifier incontinent aprés du Regiment de Cavallerie de feu Monsieur le Prince Frederic de Nassau. Il servit donc avec affection & honneur jusqu'au dernier soupir de sa vie qu'il finit au Siege de Mastrict par une malheureuse & fatale canonnade qui le frappa à la cuisse, mais le grand Dieu qui est tout bon luy fit la grace qu'il vécut encore deux heures, pour avoir le temps de luy demander pardon de ses fautes, & d'implerer sa misericorde, pour mourir en veritable Chréstien & Catholique Romain. Aussitôt que Monsieur le Prince eut appris son malheur il témoigna d'en avoir de la douleur & envoya Monsieur de Benting, Colonel de ses Gardes de Cavalerie & son Favory, & aussi Monsieur d'Ouerkerque Capitaine de ses Gardes du Corps & son Grand Ecuyer, pour luy dire qu'il ne pouvoit pas le voir en l'état où il étoit, mais qu'il luy promettoit d'avoir soin de sa famille, & que rien ne le de-

devoit inquieter de ce côté là. Mon fils pria les deux Messieurs qui luy faisoient l'honneur de l'aimer, d'assurer son Altesse qu'il mourut son tres-humble Serviteur & tres-content puisqu'il avoit la parole d'un si grand Prince pour tout ce qui le regardoit pour preuve de cela, il ne voulut jamais qu'on luy osta son Echarpe qu'aprés sa mort. Il dit plûsieurs belles & bonnes choses en mourant, sans se plaindre jamais. Ce bon Enfant me nomma plus de vingt fois en disant toûjours ma pauvre Mere, ne doutant pas que la nouvelle de sa mort, ne me fust le plus rude & le plus funeste coup que jamais une Mere puisse ressentir. Il me recommanda à son Frere fort soigneusement, & Dieu m'a fait la grace qu'il n'a pas moins de naturel pour moy que son ainé, & qu'il sçait fort bien s'acquitter de ce qu'il me doit. Il est homme d'honneur & de service autant qu'on le peut étre, ce qui me donne une grande satisfaction sur la fin de mes jours.

J'appris la fatale & triste nouvelle de la mort de mon cher fils trois ou quatre jours aprés. Ah quels cris & quelles lamentations nous faisions ma belle fille & moy. Tout d'un coup nôtre

tre maison fut remplié d'un grand nombre de Dames qui avoient compassion de nous & qui plaignoient nôtre perte. Je laissay ma belle fille entre leurs mains & gagnay ma chambre, où je m'enfermay pour chercher ma consolation du côté du Ciel. Ce fut là, ô grand Dieu que je vous parlay du plus profond de mon ame, & que je me resignay entierement à vôtre sainte volonté, vous rendant un million de graces de celle que mon cher Enfant avoit reçûes de vous en luy prolongeant sa vie de deux heures, pour demander pardon à vôtre divine Majesté de toutes ses offenses. J'espere, mon Dieu, que vous luy avez fait misericorde, & que vôtre bonté aura supplée à tous ses defauts: c'est la seule consolation qui m'en reste, & qui est la plus grande que j'en puisse avoir.

Il mourut donc glorieusement regretté de tous les gens d'honneur qui l'ont connu, tant en Hollande, qu'en Flandre, & même en France. Monsieur de Lira Envoyé Extraordinaire d'Espagne à la Haye, qui luy faisoit l'honneur de l'aimer, nous en vint témoigner sa douleur, avec Monsieur le Baron de Serinchamps, & nous dit à

ma

ma belle fille & à moy les paroles du monde les plus obligeantes, nous faisant offre de sa faveur, & même de sa bourse. Il versa quelques larmes de compassion, & nous consola autant bien qu'on le peut faire. Je luy remerciay le plus civilement qu'il me fut possible, le considerant pour ce qu'il est, c'est à dire pour le plus genereux & le plus obligeant de tous les hommes, & qui fait les choses de meilleure grace. Je luy seray obligée toute ma vie pour celle que j'ay reçûe de luy.

Quand la campagne fut finie, Monsieur de Bentingh me fit l'honneur de me venir voir aussi, & me témoigna qu'il avoit consideré mon Enfant autant que s'il avoit été son propre Frere qu'il avoit eu un extréme deplaisir de sa mort, qu'il ne l'oublieroit jamais, qu'il seroit toûjours prest de me rendre & à ma famille tous les bons offices qu'il pourroit, & que je fisse compte là dessus. Je le remerciay un million de fois, & le suppliay tres-humblement de nous continuer l'honneur de sa bienveuillance auprés de son Altesse. C'est un grand & tres-genereux amy, puisqu'il porte l'amitié plus loin que le

Tombeau, & nous en avons eu des marques que je publieray par tout, & diray qu'il y a fort peu deGentils-hommes au monde qui ſoient plus bien faiſans que luy, & qui ſoient plus dignes de l'affection d'un grand Prince. Je ſouhaitte de tout mon cœur que ſa faveur dure un ſiecle.

Quoy que j'euſſe fait une forte reſolution de me conſoler,& de prendre le tout de la main de Dieu, je ſuccombay neanmoins ſous le fardeau, & tombay dans une maladie des plus violentes qu'on puiſſe reſſentir; c'étoit une fievre chaude qui dura vingt deux jours, & qui me fit perdre le jugement & la connoiſſance, le tout cauſé par la douleur inconcevable que j'avois eüe de la mort de mon pauvre Fils. Tous les Medecins m'avoient abandonnée, & mon Confeſſeur auſſi, diſant que je n'avois plus qu'un quart d'heure de vie, & qu'il m'étoit inutile ne me pouvant plus rien faire entendre, à cauſe que ma maladie m'avoit renduë ſourde; mais la divine Providence en ordonna autrement, & permit que je revinſſe en ſanté. Comme ſes jugemens ſont impenetrables, je ne ſçay pas à quoy elle me deſtine, je ſuis reſoluë d'atten-

tendre avec ſoumiſſion & avec reſpect tout ce qu'il luy plaira de m'envoyer, & d'obeir toûjours aux ordres de ſa ſainte volonté, en attendant mon dernier jour, & la continuation des faveurs de Monſeigneur le Prince d'Orange pour ma famille.

FIN.

quand on a du bien,
l'on ne manque point
de pretenzians,
gendre zięć
un coup de foudre
Conduite
Billet kartka [illegible]
dor
donner avis ala Cour
oznaymić Dworowi
Hotellerie gospoda